This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

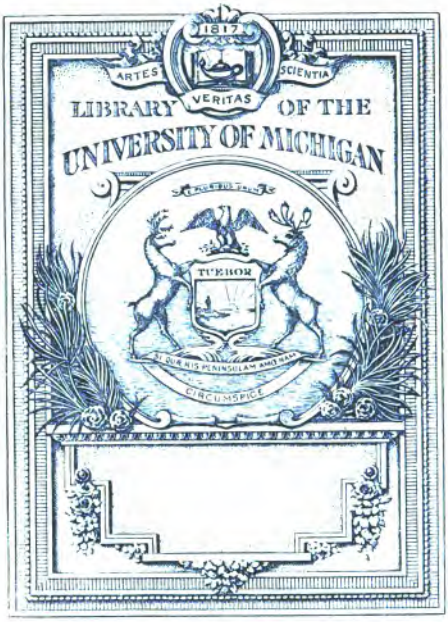
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

BUHR B
[redacted]
a39015 00032133 4b

Digitized by Google

LIBRAIRIE CENTRALE
LE CAIRE EGYPTE
42 PE
1a, 2 vol.
Mme J. BARBIER



Digitized by Google

Digitized by Google

57

Digitized by Google

DEUX ANNÉES

DE

L'HISTOIRE D'ORIENT

1839—1840

FAISANT SUITE

A L'HISTOIRE DE LA GUERRE DE MÉHÉMED-ALI

EN SYRIE ET EN ASIE-MINEURE.

1832—1833

PAR

E. DE CADALVENE ET E. BARRAULT.

TOME I.

PARIS

DELLOYE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DE LA BOURSE, N° 13.

1840

Digitized by Google

DT
104
.C12
v.1

Digitized by Google

679687-404

AVANT-PROPOS.

Lorsque la question d'Orient compromet la paix de l'Europe en soulevant avec toutes les oppositions d'intérêts et de principes les vieilles rancunes nationales, lorsque le canon qui gronda aux bords de l'Euphrate prolonge ses échos jusqu'aux bords du Rhin et que le blocus d'Alexandrie fait surgir une enceinte de murs autour de Paris, nous ne croyons pas inutile de livrer au public, dans un exposé des faits les plus récents, quelques éléments propres à éclairer la discussion.

Un ouvrage que nous avons publié il y a quatre ans, *l'Histoire de la guerre de Méhémed-Ali contre la Porte-Ottomane en Syrie et en Asie-Mineure* (1832-1833), atteste notre impartiale diligence de la vérité. Des esprits graves et élevés l'ont consulté avec empressement et non sans fruit peut-être.

Digitized by Google

Encouragés par ce succès, voués d'ailleurs au spectacle et à l'étude de l'Orient, dès que nous avons vu notre histoire se continuer, nous avons repris la plume. Historiens d'une première guerre punique, nous racontons la seconde; Dieu nous garde d'une troisième! C'est sur des pièces officielles ou des dépositions de témoins oculaires (dans leur nombre il faut compter l'un de nous) que nous avons rédigé cette relation assez intéressante pour piquer la curiosité des gens du monde, et digne, nous l'espérons, de l'attention des hommes les plus sérieux.

Retracer les grands événements publics sans omettre les circonstances et caractériser les principaux personnages sans négliger les traits de détail, tel a été notre procédé, qui répond au besoin urgent d'une appréciation de la moralité de tous les faits et de toutes les positions. D'ailleurs un vieil Orient s'en va, un Orient nouveau survient, et cette fidélité minutieuse pouvait seule rendre saisissable la physionomie incertaine et mêlée d'une époque de transition. Si ces pages survivent un jour

Digitized by Google

au moment, peut-être en serons-nous moins redevables à l'exactitude scrupuleuse avec laquelle nous avons exposé les faits historiques qu'à une reproduction complète de l'Orient contemporain.

L'Europe en effet veut connaître ce monde dont elle recherche les images les plus imparfaites et qu'elle fait annuellement visiter par de nombreux voyageurs. La vapeur n'a-t-elle pas changé en une promenade la navigation sur la Méditerranée? Dans notre France, il y a quelques années, un voyageur en Orient était le héros d'une odyssée, aujourd'hui tout le monde en revient, y va ou ira. Il est de vastes mouvements qui se décident par la puissance de l'opinion, l'opinion résulte des témoignages individuels, et n'eût-il fait que les multiplier, l'établissement des bateaux à vapeur français serait une des plus heureuses créations du gouvernement, l'organisation la plus honorable pour l'habile administrateur dont le nom est attaché à la direction générale des postes. On remarquera en nous lisant ce que la vapeur a exercé sur les événements d'influence en in-

Digitized by Google

troduisant l'économie de temps dans la politique. Notre livre ne sera pas sans doute une préparation inutile aux touristes qui se proposent de voir, une réminiscence désagréable à ceux qui ont déjà vu.

Les deux volumes que nous publions embrassent 1839 et une partie de 1840; un troisième volume racontera le reste. On comprendra que la plume n'aurait su ni aller aussi vite que la dictée de l'événement ni la devancer. Tel qu'il est, l'ouvrage est complet parce qu'il contient tous les faits et toutes les négociations qui ont abouti au traité du 15 juillet. Le troisième volume est sous presse.

Il nous reste à remercier les nombreuses personnes qui ont bien voulu nous aider du concours de leurs lumières et de leurs renseignements; quant à nous, qu'il nous soit permis de déclarer que nous n'avons épargné aucune espèce de sacrifice pour rendre l'ouvrage moins indigne de l'intérêt des faits et de la gravité de la question.

Digitized by Google

PROLOGUE.

I. Motifs de la guerre du Sultan et du Pacha. — Etat de la Syrie sous le régime turc. — Résultats de l'administration égyptienne. — II. Pétition d'indépendance de Méhémed-Ali. — Refus de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche. — Tentative d'arrangement. — Ambassade d'une femme. — Entremise d'Akhmet-Pacha. — Mission de Sarim. — III. Nouvelles prétentions. — Nouveau refus. — Traité de commerce. — Note. — Le pèlerin. — Départ du Vice-Roi pour le Fazoklo. — Rupture imminente.

I.

La destinée de l'Orient se décide de par l'Europe. Voilà où a abouti la dernière lutte de Mahmoud et de Méhémed-Ali! A quel ascendant a-t-elle livré l'empire? de quel dessein de la Providence fut-elle l'instrument fatal? Des indications propres à aider la pénétration publique ressortiront peut-être du récit impartial des faits. Mais avant de raconter les incidents variés de cette guerre, avant de dire comment l'Europe se précipita entre le champ de bataille

Digitized by Google

de Nezib et le lit de mort du Sultan pour mettre l'Orient sous les scellés, comment elle entreprit d'en régler le sort par une série d'actes qui semblent constituer une liquidation, il est nécessaire d'exposer les motifs de la querelle du Sultan et du Pacha. 1839 était contenu dans 1833, on le sait, et la convention de Kutahyeh, en accordant au vassal le gouvernement de la Syrie qu'il venait d'enlever au suzerain, avait jugé leur différend par un procès. L'un avait trop gagné pour ne pas exiger plus, l'autre trop perdu pour ne pas réclamer une restitution. Ce qui reste à mieux connaître, c'est la marche de leur inimitié jusqu'au jour où ils en appelèrent aux armes, c'est cette espèce de procédure diplomatique des deux adversaires, digne en effet de l'histoire, puisqu'elle les offre personnellement sous des traits caractéristiques, éclaire leur cause d'un nouveau jour, et d'ailleurs, dans cette alarmante fluctuation d'hostilités préparatoires et de vaines négociations, la paix du monde est en suspens!

Noblement jaloux de ne pas léguer aux caprices du vent ou du sable l'édifice bâti de ses mains, mu plus profondément peut-être par une ambition d'entrailles, père et prince, Méhémed-Ali désirait associer l'avenir de son œuvre à l'avenir de sa famille. Fixer sur sa tête blanchie les gouvernements dont il était le titu-

Digitized by Google

laire annuellement révocable et obtenir le privilége de les transmettre à ses enfants, tel était son dernier vœu. On l'a représenté, tantôt comme aspirant à la souveraineté, c'est le personnage qu'a rêvé la vanité de son entourage, tantôt comme le hardi fondateur d'un empire arabe, c'est l'idéal que l'Europe a entrevu de loin, ce n'est point Méhémed-Ali. Pour méditer un nouvel Etat, il lui aurait fallu croire à un peuple arabe; en Egypte comme en Syrie il n'a jamais vu que des populations mineures, éternellement réservées à la tutelle des Osmanlis. Pour envier l'indépendance, il était trop complétement solidaire de la race turque par le sang, la communauté de la domination et son énergique instinct d'unité. Ne pouvait-il en 1832, après une triple victoire, s'affranchir de toute vassalité? A part cette admirable prudence qui tempéra l'enivrement du succès, se couronner, c'eût été s'infliger une excommunication politique et religieuse. Avec combien plus d'orgueil il se proclamait un patriote zélé et l'espoir de l'Islam! Que ses coups ébranlassent le trône du Sultan, il n'en faisait pas moins corps avec l'empire, il ne s'y rattachait pas moins sincèrement par les liens indissolubles de nationalité et de croyance. Toutefois, réputant sacrée, selon la jurisprudence même des Musulmans, l'investiture du sabre sur

Digitized by Google

des provinces que le sabre avait ravies, soit aux ennemis de la Porte, soit à l'autorité méconnue et au régime infructueux de Constantinople, il en revendiqua l'inféodation à perpétuité sous la perpétuelle obligation de l'hommage. Ce n'étaient donc pas la création d'un empire et la fondation d'une dynastie qui obsédaient sa pensée; c'était la consécration de ses droits acquis et des intérêts de sa famille au sein même de la monarchie d'Osman; au prix de la durée de son œuvre et de la libre disposition d'un patrimoine laborieusement amassé, il se fût glorifié du titre de visir de la Sublime-Porte autant que du titre de Pharaon de l'Egypte et de ses annexes.

Loin de consentir à une aliénation, Mahmoud, qui n'avait souscrit qu'en frémissant à l'extorsion du gouvernement de la Syrie, songeait uniquement à la recouvrer; il résistait à l'apparence d'un autre démembrement de ses Etats qu'il avait vu tant de fois mutiler, et à l'érection d'un feudataire plus puissant que tous les vassaux qu'il avait abolis. Que l'héritier des sultans défendît le principe de l'intégrité de l'empire et les prérogatives de la couronne avec l'altière inflexibilité du droit en face des prétentions du fait, on ne peut s'en étonner; mieux inspiré, il n'eût pas dédaigné de compter avec cette fortune extraordinaire que des temps de décadence

Digitized by Google

s'étaient suscitée. Lorsque Constantinople n'avait jamais eu les bras assez longs pour atteindre les oppresseurs subalternes de la Syrie et de l'Egypte, qui donc les avait terrassés, si ce n'est Méhémed-Ali? Ne s'agissait-il pas d'un apanage de langue arabe, placé dans des conditions de race et de territoire qui avaient défié pendant des siècles la vertu d'incorporation de la conquête et qui lui assuraient une existence propre depuis que Méhémed-Ali y avait introduit des éléments de régénération? Voilà ce qu'une politique plus habilement équitable aurait compris, reconnu, sanctionné, en relâchant, sans les rompre, les liens de la suzeraineté ottomane, si le fait et le droit savaient transiger avant de s'être éprouvés avec une incroyable longanimité. Le Réformateur, en ce qui concernait son pouvoir, surpassait l'aveugle entêtement de conservation d'un janissaire; autant que son autorité même, il voulait sa gloire absolue; doublement offensé de ce pacha qu'il ne pouvait se vanter d'avoir tiré de la poussière, il lui tardait de l'y faire rentrer et de venger les humiliations de Konieh en rendant d'un seul coup à son front les fleurons tombés un à un du diadème impérial.

Erreur d'une âme haute, mais grave erreur que cette ambition de recomposer l'unité de

Digitized by Google

l'empire! Depuis que ce vaste corps languissait tout entier, la vie commune venant à défaillir, chaque membre n'avait-il pas dû, sous une influence quelconque, ressaisir sa vitalité particulière? C'est le secret même de la transformation des Etats, tel que le démontrent les faits de chaque jour et l'enseignent les leçons du passé. Pourtant, que l'on pardonne à Mahmoud une ignorance qui a trouvé des disciples parmi les arbitres suprêmes de la question! Eux aussi affectent de ne voir le salut de l'empire que dans son intégrité relativement absolue; ils ont traduit en paradoxe, pour l'édification de leurs intérêts, le préjugé d'un sultan qui mesura sa puissance par l'étendue de ses domaines plutôt que par les fruits qu'il en retirait; l'espace en friche fait l'orgueil du propriétaire! N'avait-il pas cru perdre Alger? Il était inconsolable de la Syrie.

Ce n'est pas sans doute à la fabuleuse prospérité de cette province sous la domination des Grecs, des Romains et des califes, qu'il faut en comparer l'appauvrissement sous l'administration des sultans. L'antiquité l'avait ornée des magnificences d'une civilisation somptueusement épanouie, la civilisation arabe, encore dans sa fraîcheur, y fit éclore ses féeriques merveilles. Déjà fanée et déchue, menacée de périr du ti-

Digitized by Google

raillement des Persans et des Mamlouks d'Egypte ou de ses déchirements intérieurs, pour elle comme pour les dépendances des sceptres brisés des Grecs et des Arabes, le génie ottoman remplit une mission conservatrice en la ralliant à un nouveau pouvoir capable du moins de la protéger. Malgré cette protection, les cultivateurs annuellement dépouillés par les Kurdes, les Turcomans et les Bédouins, ou subissant la coûteuse fraternité de ces tribus pillardes; les plaines, d'une fécondité si célèbre, se changeant en savanes et dépeuplées par l'émigration; les montagnes, où les opprimés du pays plat cherchaient un refuge, ensanglantées par les rivalités des Druses, des Maronites, des Mutualis et des Ansariés; les ports inhospitaliers et solitaires; les routes interceptées par le brigandage ou soumises à des péages armés; les villes toujours agitées des factions des indigènes et des colons de la conquête ou de leurs séditions contre les représentants de Stamboul; les pachas se jouant impunément d'une autorité lointaine, foulant le pays par leurs guerres ou le spoliant par leurs avanies; enfin à chaque embuscade propice une petite tyrannie disputant à la tyrannie légale quelques lambeaux de la proie commune; tout dénonce comme un mal ce qui fut un remède à de plus grands maux, tout ac-

Digitized by Google

cuse une occupation qui créa le désert dans la fertilité et une lacune croissante dans la succession des générations humaines. Entrée aux mains des Turcs avec près de six millions d'habitants et de vingt mille villages, un jour elle se trouva couverte de cités en ruines, de villages abandonnés, et réduite à une population de quinze cent mille âmes. Dans les derniers temps, la Porte n'y recrutait que l'équivalent d'un régiment et n'y percevait qu'un tribut de six millions de piastres (1,500,000 fr.); encore le pachalik de Damas lui était-il onéreux. Voilà l'inventaire de la prospérité publique, voilà l'état fidèle des lieux dans la Syrie, telle que le gouvernement impérial l'avait faite et telle qu'elle échut au Vice-Roi!

Mahmoud, qui ailleurs avait si heureusement extirpé de déplorables abus, n'avait rien pu pour la Syrie[1]. Etait-ce une raison qu'elle ne parti-

(1) Abdallah, le dernier pacha d'Acre, bravait la Porte par ses révoltes réitérées, et lui-même était toujours en guerre avec les populations montagnardes. Tripoli était resté jusqu'en 1812 sous l'autorité du rebelle Mustapha-Berber. Les beys de Beylan s'étaient arrogé l'indépendance. Au fond du golfe d'Alexandrette la famille de Kutchuk-Ali perpétuait à Payas son privilége d'insoumission et de brigandage. L'aga d'Antioche s'était constitué un fief de cette ville. Djesser-Chogr, Kalaat-el-Medik, Riha, Edlip obéissaient à une confé-

Digitized by Google

cipât point à cet essai de résurrection de diverses portions de l'empire? Séparée de la capitale par une distance de près de deux cents lieues, de l'Anatolie par le Taurus, des Turcs par la langue, était-ce vers Constantinople ou vers Alexandrie qu'elle devait graviter? Constantinople la laissait dans un misérable isolement en dehors de sa sphère d'action, Alexandrie l'attira dans son centre énergique. Colonie négligée de la Turquie, elle devint partie intégrante de l'Egypte, et la légitimité de la conquête nouvelle prévalait sur la légitimité morte et mortelle de la conquête antérieure.

Dès que la Syrie fut réunie entre les mains d'un maître unique, ce maître, implacable restaurateur de l'ordre en Egypte, osa ce que durant un long règne la Porte n'avait jamais tenté sur un sol anarchique et parmi des populations remuantes : il en fit la police. Les déprédations des

dération de petits usurpateurs. Abou-Gosch, cheikh de Saint-Jérémie, rançonnait les pèlerins de Jérusalem. Damas, peu de temps avant l'invasion égyptienne, avait massacré son pacha. Au commencement de ce siècle, la Porte, frappée du délabrement de l'Asie-Mineure et de la Syrie, avait songé à établir pour cette région de l'empire un gouvernement central dont le siége eût été à Alep, dont l'investiture était réservée à l'ex-grand-visir vaincu à Héliopolis. La guerre avec la Russie nécessita le rappel d'Youssouf et ce projet n'eut aucune suite.

Digitized by Google

tribus errantes furent réprimées, la sûreté des communications établie, la tranquillité des villes affermie; ce nouvel état de choses, en ranimant la confiance, encouragea la production et favorisa le commerce. L'exemple d'Ibrahim stimula ces développements. Aussi ambitieux d'ajouter à ses revenus qu'à sa gloire, il fit ensemencer les terres incultes du pachalik d'Alep, enraciner cent mille mûriers dans la vallée de Bekâa, couvrir d'oliviers la plaine d'Antioche, et planter les côtes, aux environs de Beyrouth, en ceps de Bordeaux. Mahomet veut boire du vin de son crû. Le cafeyer fut essayé dans des sites choisis. En outre il commandita plusieurs espèces de négoce et d'industrie, et fit valoir son argent chez les sarrafs[1] d'Alep et de Damas. Aussi vit-on la culture reparaître dans les plaines si longtemps inféodées à la jachère. L'intérêt de l'argent, qui atteignait à 40 ou 50 pour 100 par an, redescendit à un taux moins israélite. Enfin ces améliorations générales s'exprimèrent par un accroissement notable d'importation et d'exportation. Si rien n'est plus éloquent que le chiffre dans sasincérité, quelques détails ne sembleront point superflus.

A Dieu ne plaise qu'il s'agisse de nier aucun

(1) Banquiers.

Digitized by Google

des avantages que la Syrie retira de sa réunion à l'empire ottoman! A cette époque où les croisades mercantiles de la chrétienté s'aventuraient à travers l'Océan vers un nouveau monde et vers les Indes, la désertion de la Méditerranée frappait cette province d'exhérédation. Son littoral dépérissait; devenues, grâce à la conquête, les portes de l'empire sur la Perse, l'Inde et l'Arabie, Alep et Damas, stations des caravanes dont les sillons poudreux unissaient Bagdad, la Mekke, le Caire et Constantinople, conservèrent le mouvement et l'éclat à ses faces orientales. Plus tard, lors du premier retour à la Méditerranée, déterminé par les rapports réguliers de Stamboul avec l'Occident, le littoral peu à peu se ranima sur les points reliés aux grands bazars qui avaient survécu à l'est des montagnes; d'Alep à Alexandrette et à Latakieh, de Homs et de Hamah à Tripoli, de Jérusalem à Yâfa, de Damas à Saïda s'irradia la vie. Mais après que ce commerce maritime, qui était surtout un commerce français, eut été ruiné par le contre-coup de l'expédition d'Egypte, que se passe-t-il à la paix de 1814? Alep a cessé d'être l'entrepôt des échanges de l'Europe et de l'Asie; c'est à Smyrne que l'Europe verse ses fabrications en concurrence aux produits manufacturés de l'Inde, c'est avec Smyrne que la Perse, dont une dynastie récente

Digitized by Google

a transporté la capitale à Teheran, s'abouche par la route septentrionale d'Erzeroum de préférence à la longue voie méridionale usitée. Bagdad, Alexandrette et Latakieh se flétrissent de ce délaissement d'Alep que Smyrne a dépouillée, que le tremblement de terre de 1822 couche à terre. Une seule ville reste florissante, c'est Damas; ne vivant pas seulement d'un négoce de transit, riche des fruits de son territoire et de son industrie, mieux située pour exploiter la route de Bagdad et liée inséparablement à l'Arabie, elle était d'ailleurs, sous la protection même de la religion, un marché achalandé par le pèlerinage annuel de la Mekke. Et pourtant, en raison du trouble fréquent des chemins entre le marché et les comptoirs de la côte, en raison surtout d'un fanatisme exalté qu'elle faisait respecter des visirs de la Porte comme son privilége le plus précieux, Damas, où pouvait aboutir la circulation la plus large et d'où pouvait partir l'impulsion la plus féconde, restait directement inaccessible au commerce de l'Europe; le pays souffrait d'une capitale à l'état d'oasis. Il arrivait donc que la Syrie, en même temps qu'elle était condamnée à la perpétuité du désordre par l'impuissance gouvernementale de la métropole, perdait des bénéfices de son incorporation à l'empire. Relâchement des liens

Digitized by Google

de négoce avec la Turquie, interdiction de relations faciles avec lextérieur, dénûment administratif coïncidaient pour la justification d'un prochain changement de domination. Chose remarquable ! l'occupation turque, contemporaine à son début de l'abandon de la Méditerranée, devait finir au moment même où l'Europe retournerait par cette mer aux anciennes voies marchandes de l'Asie !

La conquête de Méhémed-Ali, sans interrompre les communications de l'intérieur, convia efficacement la Syrie, qui ne vivait plus par ses faces orientales qu'en languissant, à révivre par sa face maritime. Alep, dont la position faisait un point stratégique important et une seconde capitale, répara ses débris. Grâce à la tolérance d'un pouvoir respecté, Damas, exclusivement accessible aux caravanes des vrais croyants, fut ouverte à l'Europe, et la ville sainte s'irrita de cette libre invasion des giaours et profita largement de la profanation. Les résultats ne se firent pas attendre. Pendant la dernière année de l'occupation turque, l'importation, dans les deux ports réunis d'Alep, Alexandrette et Latakieh, avait été de trois millions de francs, l'exportation, d'un million et demi; dès la première année de l'occupation égyptienne, par chacun de ses ports, Alep reçut pour trois

Digitized by Google

millions et expédia pour près de deux millions. A Beyrouth, devenu le principal port de Damas, d'une année à l'autre les exportations s'élevèrent de quatre millions et demi à six millions, les importations, de cinq millions et demi à onze millions; en 1838 elles atteignirent à un chiffre de quatorze millions.

Certes, en présence de ces faits, il est aisé de comprendre que, dans l'intérêt de la civilisation, de l'empire ottoman, de la Syrie, cette province devait rester unie à l'Egypte qui inaugurait pour elle une nouvelle existence. Quoi! du gré de Mahmoud la Valachie, la Moldavie et la Servie recevaient l'émancipation ou une organisation particulière, et ces provinces ouvrent un passage jusque sur le Danube et le Balkan, ce fossé et ce mur de Constantinople, et de jour en jour son protectorat lui échappait à cause de la différence de religion et de la concurrence d'une suzeraineté étrangère! Avait-il donc à prendre l'alarme si l'Egypte et la Syrie se constituaient sous un feudataire musulman, turc, intéressé même à lui demeurer politiquement rattaché? Cette constitution, légitime à tant de titres, n'eût-elle pas doublé sa puissance au lieu de l'amoindrir, et son refus n'était-il pas un mal pour tous? Ce qui manqua au gouvernement de Méhémed-Ali, ce fut la sécurité de la possession. Obligé

Digitized by Google

par une situation précaire et violente de remettre promptement la contrée en valeur et d'en escompter l'avenir, il mit lui-même une régénération féconde à l'épreuve d'une jouissance prématurée. De là un triste mécompte pour les habitants qui avaient pris congé de l'autorité du Sultan avec allégresse et salué le nouveau régime avec enthousiasme; de là une réaction contre un pouvoir entouré à son origine d'une immense popularité.

Trois innovations, qui en marquèrent l'avénement, le désarmement, le *ferdé-el-raz* et la conscription, excitèrent plus d'une fois des murmures ou des soulèvements; un rapide examen permettra d'apprécier la nature de cette triple oppression.

Que le désarmement se soit opéré en quelques lieux par force ou surprise, qu'il en ait coûté à la fierté des Syriens, que surtout la Montagne ait, dans ses fusils enlevés, regretté la parure et la sauvegarde de ses citadelles escarpées, pleuré même le deuil de son indépendance, fonde-t-on l'ordre parmi des populations guerroyantes en laissant des armes entre leurs mains? La paix publique n'était-elle pas le premier des besoins?

Le *ferdé-el-raz*, ou capitation, ne pesait précédemment que sur les chrétiens et les juifs;

Digitized by Google

le Vice-Roi l'étendit aux musulmans avec cette impartialité qu'il professe, en matière d'impôt comme en toute chose, entre ses sujets de diverses croyances[1]. Quoique l'institution de cette contribution personnelle correspondît à un grand bien, à la suppression de l'avanie des pachas de la Porte, ce fut d'abord une humiliation pour les croyants de se voir assimilés aux infidèles devant le fisc égyptien; avec plus de raison se jugèrent-ils lésés par le mode de la perception. L'administration, en même temps qu'elle avait établi par personne un maximum de 500 piastres (125 fr.) et un minimum de 15 (3 fr. 25 cent.), avait déterminé un chiffre total pour chaque ville, chaque district, chaque province, sans égard au chiffre de la population. Il devait donc arriver que l'impôt, ne pouvant se parfaire dans la classe supérieure ni dépasser le niveau fixé, descendît avec une exigence onéreuse parmi les classes moyennes et inférieures et se reversât sur elles selon la loi d'une répartition disproportionnée, ménageant les riches et écrasant les pauvres. Tel qui sous l'administration turque était exposé à payer 30, 40, 50 et 100 mille piastres, n'en payait jamais que 500;

(1) Les mâles seuls, mais dès le bas-âge, sont passibles de la capitation.

Digitized by Google

l'artisan, qui autrefois ne payait rien ou peu de chose, n'était pas même quitte du nouvel impôt moyennant le minimum légal et se trouvait surtaxé de 50 à 90 piastres au moins. Ainsi, au contraire de l'avanie turque qui rançonnait impitoyablement tout trésor et ne fouillait point dans les petites bourses, le ferdé égyptien était l'avanie des pauvres et une avanie régularisée. A bien prendre pourtant, ce nouveau régime n'était-il pas préférable à l'ancien, puisqu'en tolérant l'essor des capitaux naguère si soigneusement enfouis sous la menace de la persécution, il contribuait à améliorer le sort des classes même qui se plaignaient d'avoir à payer? N'eût-il pas été absous par les résultats si les circonstances eussent plus salutairement favorisé la circulation de la richesse impunie?

Le véritable fléau de la Syrie, ce fut la conscription. Jamais la Porte n'avait osé y faire de levées, et elle n'y avait reçu que des enrôlements volontaires. C'est pourquoi, étrangère à toute idée de guerre nationale et ordonnée, accoutumée à dépenser héréditairement une partie de ses forces disponibles et de son humeur belliqueuse dans des intérêts de clans, de factions et de brigandages, la province ne se soumit au recrutement qu'avec une profonde aversion. Là n'était point encore le mal. Pas plus qu'aucun

Digitized by Google

pays assujetti à un gouvernement policé elle ne pouvait être exempte de fournir un contingent militaire, et peut-être même les traditions invétérées d'indépendance locale et d'anarchie se fussent-elles à la longue transformées par le dépaysement et la fusion avec les Egyptiens sous un même drapeau. Malheureusement rien de pareil n'était possible graduellement, et le Vice-Roi, par la fréquence de ses levées, par les terribles exactions de son service, abusa d'un système qui semblait lui-même un abus, si énormément il répugnait à toutes les habitudes!

A quoi donc ont tenu les souffrances et les plaintes des populations? Au défaut de règlement de la position de Méhémed-Ali, qui ne lui permit pas de mettre le temps de moitié dans ses améliorations et dans l'exercice de ses droits. Chicané par un maître jaloux, ambitieux de changer un usufruit temporaire en un bail à plus long terme, il pesa sur la terre pour prendre force contre son seigneur. Cette terre, où pendant des siècles rien n'avait été régulier, discipliné, centralisé, il l'étreignit avec la vigueur de son unité administrative, brusquement il la contraignit à gémir de la coupe réglée du fisc et du recrutement, et ne corrigea un excès que par un autre excès. Si, malgré le sang et les larmes, les germes de prospérité qu'il avait fait surgir éton-

Digitized by Google

nèrent de leurs progrès, ils se ralentirent dans leur épanouissement, et la Syrie, comme tout l'empire, pâtit douloureusement de la discorde du Sultan et du Pacha.

II.

Peu de temps s'écoula entre la convention de Kutahyeh et un premier éclat. Vers le printemps de 1834, Mahmoud réunit à Sivas un corps de troupes; Reschid-Méhémet, le grand-visir que l'impétuosité de son courage avait trahi à Konieh, en prit le commandement. Cette formation d'une armée sans motif plausible et le choix même du général dénotaient le projet d'une revanche. D'un autre côté, sans respect pour le territoire ottoman, sous prétexte de contenir quelques tribus insubordonnées d'Arabes, Ibrahim laissait des troupes cantonnées dans les districts de Raka sur l'Euphrate et d'Orfa au-delà du fleuve. En outre, Méhémed-Ali faisait attendre son tribut. Si, à la célébration des noces de Halil-Pacha avec la princesse Salihé, l'une des filles du Grand-Seigneur, il n'omettait point les

Digitized by Google

présents d'usage, Sa Hautesse ne les recevait qu'avec la grâce d'un créancier qui veut être payé avant d'agréer des cadeaux. Tout s'aigrissait. Une levée de dix-huit mille hommes fut ordonnée en Syrie; l'armée de Sivas fit un pas. Tout à coup, au mois de juin, parmi les montagnards de Naplouse, de Jérusalem et de Khalil-er-Rahman (*Hébron*), les menées impériales, pratiquées par les anciens agents du dernier pacha d'Acre sur un peuple fermentant d'aversion pour le service, suscitèrent une insurrection. Le Sultan s'émut d'une joie menaçante: en étouffant la révolte par le bras de son fils et par sa présence même, le Pacha résolut de prévenir les coups qui lui étaient destinés.

On se rappelle ce qu'alors le traité d'Unkiar-Skelessi soulevait de rumeurs. Tandis que les protestations de l'Angleterre et de la France étaient appuyées de la croisière de leurs escadres à l'embouchure des Dardanelles, l'opinion publique signalait dans la Russie un géant, qui, après avoir d'un pied écrasé le Padischah au Bosphore, de l'autre terrasserait la liberté de l'Occident, et de toutes parts s'élançait un cri de croisade.

Frappé de ce grand bruit de paroles, Méhémed-Ali crut à une occasion. Les efforts de Mahmoud pour recouvrer la Syrie, l'arrière-opposition de

Digitized by Google

la Russie, qui ne tolérait en Orient aucune organisation consistante, lui refusaient de la part de Constantinople la possession de ses gouvernements à perpétuité. Ne pouvait-il l'obtenir de l'Europe en se liant à sa cause? S'adressant aux trois cabinets qu'il jugeait soucieux d'arracher la Porte à un protectorat envahissant et de restaurer l'équilibre européen, il leur dénonça la puissance du Nord comme la perfide instigatrice de la haine du Sultan, comme le fléau de l'empire ottoman et de la Perse; il mit à leur disposition contre l'ennemi commun ses ressources militaires dont il exagérait le tableau, et les ressources incontestables de son crédit parmi les populations, prêt à combattre, sur un signe, à l'avant-garde de cette ligue générale. Mais si dans cette œuvre de résistance il remplaçait la Turquie misérablement affaissée, la force étant avec lui, il demandait l'indépendance. Ses griefs contre la Porte étaient son excuse; d'ailleurs, selon lui, la séparation définitive de ses Etats de ceux du Sultan était l'unique moyen de faire cesser leur discorde et de donner à son existence un affermissement nécessaire aux intérêts mêmes de ces trois cabinets. Sûr d'aller au-devant de leurs vues, en sollicitant l'autorisation de se déclarer indépendant, il provoqua leurs confidences, et, tout en subordonnant sa déclaration aux consi-

Digitized by Google

dérations de leur politique, il se flattait de les tenter à un acte décisif par l'audace de sa proposition; peut-être s'enorgueillissait-il d'avance d'être le pivot sur lequel s'opérerait ce vaste mouvement du monde. Quant aux scrupules de l'Europe à délier un vassal de ses obligations, il n'avait pas oublié, Navarin lui coûtait une flotte, qu'elle s'arrogeait le droit de détacher de l'autorité légitime des sujets et des provinces. Pour la reconnaissance de son émancipation, à l'Europe, qui cautionnait si chèrement le royaume libre des Hellènes encore si léger dans la balance, il ne demandait rien; c'était aux dépens de la Porte, ainsi punie d'une triste impuissance et d'un aveugle abandon à l'influence russe, qu'il réclamait le prix de sa coopération.

Une note de Boghos-Bey, ministre du commerce et des affaires étrangères, fut remise à ce sujet, en septembre 1834, à MM. Campbell et Mimaut, consuls généraux d'Angleterre et de France. Avec quelque dextérité de coquetterie, ce fut à l'agent anglais le premier qu'il fit adresser la note, ce fut même sur ses représentations qu'il parut vouloir la communiquer au consul général de France, soit qu'il tînt à ménager la susceptibilité ombrageuse de la Grande-Bretagne en lui déférant dans cette affaire délicate l'honneur de la priorité et le mérite de l'initia-

Digitized by Google

tive, soit qu'il la présumât plus disposée à l'adoption d'un plan hostile à la Russie. En l'absence du consul d'Autriche, il fit envoyer à M. de Prokesch, qui avait rempli une mission récente en Egypte, la même dépêche adoucie par plus de circonspection.

Au milieu de l'Europe s'ingéniant depuis quatre années à amortir toutes les éventualités de la guerre, la candidature armée du Pacha à la souveraineté fut une surprise, un scandale, et à l'instant même, avec une sorte d'irritation, cette épée nue fut écartée du triple sanctuaire où s'élaborait la doctrine pacifique du *statu quo*. Aucun des trois cabinets n'entendait se prêter aux développements de la Russie; mais ils ne jugeaient convenable d'en restreindre l'ascendant que par un ensemble de mesures sans violence, propres à dégager la Turquie d'une tutelle asservissante et surtout à la garantir d'une application du traité d'Unkiar-Skelessi. Hardiment il leur proposait, ce pacha, une prise d'armes pour déchirer d'une part ce traité à leur profit et de l'autre l'empire ottoman au sien! N'avaient-ils pas le droit de suspecter l'efficacité de cette protestation de l'Orient contre les positions acquises à la Russie, lorsque le champion de cette revendication tardive y préludait par une protestation contre la moitié

Digitized by Google

même de l'Orient? L'instinct belliqueux du Vice-roi, l'impatience de régler sa situation avaient mis sa sagacité en défaut; malgré leurs récriminations les trois cabinets opinaient prudemment à ne rien remuer de peur de tout ébranler, et aux envahissements russes ultérieurs ils opposaient la paix d'abord, ensuite les armes mêmes de la paix.

Le cabinet français, irrité que le pacha d'Egypte eût prétendu entraîner l'Europe dans des complications nouvelles pour la cause de son ambition, répondit, en ami importuné d'un désir insatiable et piqué de l'ombre de l'ingratitude, par une lettre dédaigneusement grondeuse, éloquemment sévère. Avec une froide et adroite logique revêtue de bonhomie, le cabinet autrichien prit à tâche d'innocenter la Russie de l'accusation d'avoir excité la Porte contre le Vice-Roi, et conclut à mettre au néant les conséquences déduites d'une supposition erronée. Le cabinet britannique se tut de la Russie, soit par fière discrétion, soit par égard pour leur complicité dans l'avénement du nouveau Chah de Perse, que leur ambition du protectorat soutenait à frais communs; il s'étonna avec hauteur d'une requête offensante pour l'honneur et la bonne foi d'un allié de la Porte. Sans s'être concertés, les trois cabinets motivèrent leur

Digitized by Google

refus par le respect des droits de souveraineté du Sultan et par la nécessité de la paix; tous trois invitèrent le postulant à rentrer dans les devoirs d'un sujet fidèle, à redescendre à la modération [1].

Rejeté loin de ses vœux, exposé à la méfiance inquiète de l'Europe et au ressentiment plus profond de Constantinople, Méhémed-Ali ne se découragea point. Une indépendance titrée n'était pas pour lui un but immuable, ce n'avait été que le moyen de circonstance d'arriver à la possession effective de ses gouvernements; s'il était fort, il serait sûr d'être assez libre. Il se retourna donc en vassal soumis vers la Sublime-Porte et travailla à faire élargir par le suzerain lui-même des liens que l'Europe ne voulait pas trancher. Nonobstant l'irritation de Mahmoud, il osa croire au succès.

Des le commencement de 1836, la veuve d'Ismayl-Pacha [2], l'une des brus du Vice-Roi, se rendit du Caire à Stamboul pour y passer quelques mois auprès de son père Arif-Bey, ex-cadi-asker ou grand-juge d'Asie. Le mérite et le ca-

(1) Voir aux pièces justificatives les lettres de Boghos-Bey et les réponses des trois cabinets.

(2) Ismayl, troisième fils de Méhémed-Ali, périt en 1821 dans le Sennâr, assassiné par un des chefs du pays.

Digitized by Google

ractère d'Arif étaient tellement honorés qu'il eût été élevé au rang de cheikh-ul-islam, à ce qu'on assure, sans la parenté qui l'unissait au pacha d'Egypte. Un esprit supérieur était pareillement attribué à sa fille, nommée Zehra, et appelée en Egypte Guelin-Khanoum[1]. Sans doute la mystérieuse mission de l'illustre voyageuse ne peut s'inscrire que parmi les soupçons de l'histoire; pourtant, en Orient même, les femmes ont aux plus graves affaires d'état une participation secrète et avérée. La nature humaine a beau varier dans ses formes, au fond elle est partout la même; nulle part, à ce qu'il semble, les femmes n'ont abdiqué leur ambition, les hommes n'ont dédaigné le crédit des femmes, et, malgré une rigoureuse réclusion, malgré l'invincible barrière des mœurs, elles ont pris, on leur a fait même une part dans la région des intérêts publics. Il serait inutile de citer les pages, sanglantes quelquefois, que le sérail a fournies aux annales des empires de l'Islam. La vie intérieure occupe trop d'heures de la journée du musulman, pour que la politique ne se soit pas avisée de se glisser sous la tenture du harem afin de l'y enlacer sans défiance dans des filets de soie et de mettre ses

(1) *Guelin* signifie belle-fille; *Khanoum*, dame du haut rang; c'est le *lady* des Anglais.

Digitized by Google

consentements et ses résistances aux prises avec ses voluptés ou son repos. Sans agir au grand jour des salons, des bureaux et des antichambres, comme en Europe où les deux sexes, sauf l'intervalle des plans, figurent ensemble sur un même théâtre, toujours cachées derrière la toile, masquées et isolées de tout souffle illégitime, elles ourdissent activement une intrigue dont le souple enchaînement de leurs mains dirige le fil de harem en harem et le fait aboutir au dénouement. Souvent des mouvements cachés d'une sorte de conjuration féminine dépend le destin d'un personnage officiel, d'une décision importante, et c'est précisément parce que l'Orient les recouvre du voile et du silence qu'elles sont d'utiles ressorts des négociations les plus délicates, grâce à cette influence subtile qui ne rayonne que dans l'ombre, n'a pas même un nom dans l'entretien des hommes et manque d'authenticité. Il est donc présumable que Zehra-Khanoum, qui reçut dans les premières familles de la capitale, dans le sérail même, un accueil digne de son rang, de son mérite personnel et de ses présents, s'appliqua à ménager chez le Sultan, par une suite d'adroites insinuations, des dispositions plus propices au Vice-Roi. En même temps d'efficaces séductions agissaient sur l'entourage impérial.

Digitized by Google

De leur côté, l'ambassadeur de France à Constantinople et M. Mimaut, consul général à Alexandrie, cherchaient une issue à ce *statu quo* dans lequel le Sultan et le Pacha étaient condamnés à périr d'une lente agonie ou à brusquer leur salut par une brèche. Si leur cabinet faisait du maintien de cette trève un empêchement aux bouleversements du monde, placés sur les lieux, ils ne pouvaient ignorer que les deux princes se ruinaient en préparatifs et s'affranchiraient tôt ou tard d'une insupportable contrainte. Après avoir épuisé le pays par un perpétuel avortement, cette paix, toujours grosse de la guerre, devait avoir son terme fatal. Rien n'était donc plus désirable qu'un accommodement qui finît ce déplorable provisoire et complétât la convention de Kutahyeh en respectant la hiérarchie de l'empire. Tous deux s'étaient entendus sur ce point; M. Mimaut quitta l'Egypte, qu'il ne devait plus revoir, en lui laissant pour adieux les souhaits d'un ami sincère; dans le courant du mois d'août, avant de prendre son congé pour Paris, l'amiral Roussin fit offrir au Sultan, par Vassaf-Effendi, la médiation de la France, en vue d'un arrangement avec Méhémed-Ali; c'était le témoignage le plus irrécusable de la haute sollicitude de son gouvernement pour les intérêts bien entendus de la Porte.

Digitized by Google

Favorablement préparé, habilement circonvenu, réduit, puisque l'Europe mettait la guerre en interdit, à procéder pacifiquement à la réalisation de ses plans, Mahmoud accepta cette ouverture. L'affaire lui tenait tellement au cœur qu'il la détourna du cours ordinaire des autres affaires qui se traitent entre l'ambassadeur et le reïs-effendi et se la réserva à lui-même. Son séjour momentané à Defterdar-Bournou se prêtait à des conférences confidentielles. C'était à ce kiosque, situé sur la côte d'Europe, non loin du palais de Bechick-Tach, alors en réparation, qu'il avait fait transporter sa maison, en attendant la purification du palais de Stavros. La peste y avait été récemment importée par des châles que le mollah [1] du Caire envoyait aux dames du harem; deux eunuques noirs et un bostandji, chargés d'ouvrir le paquet, en avaient été victimes. Chassé de sa résidence par la contagion du fléau de l'Egypte, il s'occupa dans son asile de régler ses relations avec le terrible pacha de cette contrée. Ses représentants furent Saïd-Bey, son premier secrétaire, et Vassaf-Effendi, son second secrétaire et son favori. Non loin de ses yeux, presque à portée de son oreille, les conférences furent ouvertes par l'a-

(1) Le mollah est un juge d'un degré supérieur au cadi.

Digitized by Google

miral dans un lieu voisin du kiosque, la négociation suivie avec intelligence par M. de Franqueville, drogman de l'ambassade, et son impatience exigeait la communication immédiate du résultat de chacune de ces séances qu'il dirigeait en personne.

Le Sultan n'avait pas un seul instant renoncé à recouvrer la Syrie; seulement, pour amener le Pacha à une rétrocession, il n'hésitait pas à lui faire un avantage, il lui abandonnait l'Egypte à titre héréditaire. Admettre la bonne foi de la transaction, ce serait méconnaître le gouvernement turc qui n'a jamais fait une donation qu'avec l'espoir du retour et mal juger la portée de cette libéralité magnifiquement avare. La réinstallation en Syrie était un pas décisif vers l'Egypte; le temps et les circonstances eussent fait le reste. D'abord, selon l'usage de tout manége diplomatique, il montra une facilité excessive d'accommodement, et, sur les premières paroles de Saïd-Bey, l'ambassadeur se flatta d'obtenir, en faveur de Méhémed-Ali, outre l'Egypte, la Syrie même, aux conditions de fief à perpétuité. La grandeur du sacrifice lui semblait compensée par la grandeur des avantages. En l'absence d'un règlement définitif, la guerre était inévitable et toute victoire périlleuse par ses suites. Au contraire, la suppression de cette

Digitized by Google

cause de discorde civile permettait aux améliorations intérieures de se développer avec sécurité, au champ des réformes de fructifier, et l'empire, accru dans sa vigueur, déjouait l'ambition étrangère, assurait la paix de l'Europe; la puissance de l'Etat et la gloire personnelle du monarque profitaient à une sincère réconciliation de tous les éléments musulmans. La sagesse de ces considérations n'eut aucune prise sur l'opiniâtreté de Mahmoud. Bientôt sa prétention se manifesta dans une note écrite sous sa dictée. « Les souverains sont institués par la Providence pour faire le bonheur des peuples qu'elle a confiés à leur autorité, et comme il est démontré à tous que Méhémed-Ali-Pacha a méconnu ce devoir imposé par Dieu, surtout envers les peuples de Syrie, ce qui du reste est prouvé à tous les yeux par les soulèvements dont cette province est souvent le théâtre, et aussi par les demandes nombreuses venues du Cham[1] pour passer de nouveau sous l'autorité légitime, le Sultan compte sur l'amitié de ses alliés, et surtout sur celle de l'ambassadeur de France, pour que les gouvernements lui fassent rendre cette province. Toutefois, prenant en considération les longs services

(1) Les Orientaux ne connaissent la Syrie que sous le nom de *Cham* ou *Barr-el-Cham*.

Digitized by Google

de Méhémed-Ali-Pacha, il consent à lui accorder l'hérédité de l'Egypte et du Hedjaz. » Un tel arrangement était un nouveau germe de guerre; les mécontentements de la Syrie, inévitables conséquences de l'établissement d'une administration régulière dans un pays voué à une longue anarchie, recommandaient moins les prétentions du suzerain que son habileté à les entretenir pour s'en faire un titre; l'ambassadeur n'insista que plus vivement; déçu dans son noble espoir de pacifier l'Orient, il se prépara à partir pour la France. Le Sultan, désespérant de gagner M. Roussin à ses vues, en poursuivit le succès par une autre voie.

Au moment où toute conférence cessait, vers la fin d'août, le bateau à vapeur *le Nil* arrivait à Constantinople pour ramener Zehra-Khanoum en Egypte. Elle avait achevé sa mission, que les circonstances de son départ ne permettent pas de révoquer en doute. En effet, on voit le prudent Arif-Bey ne pas croire convenable de renvoyer sa fille sans l'agrément du divan; on entend le ministre de l'intérieur lui signifier sèchement qu'elle ait à partir si elle le juge à propos, et que le divan n'a point à s'occuper d'une affaire toute de famille. Avec sa gravité antique, Pertew-Pacha éprouvait quelque humeur de cette ambassade sous le *yachmak* et le

Digitized by Google

feredjé [1]. Au ton de cette réponse, l'ex-cadi-asker appréhende que ce départ ne soit défavorablement interprété par le gouvernement; il retient sa fille et s'en excuse auprès du Vice-Roi, alléguant qu'à son âge il ne peut plus se séparer de son enfant. Cependant *le Nil* attendait et Zehra souhaitait retourner au Caire. Les agents de l'Egypte ont quelques pour-parlers avec les membres influents du divan et distribuent des cadeaux; une légation européenne est même sur le point de prêter à ces démarches un concours officieux. Enfin le souverain accorde l'autorisation du départ. C'est peu; il fait remettre en présent à la belle-fille de Méhémed-Ali une montre avec une chaîne en diamants; lui-même il daigne venir faire en caïk trois fois le tour du bateau à vapeur, et Akhmet-Fevzi-Pacha, alors commandant de la garde impériale, monte à bord pour gratifier l'équipage, au nom du Grand-Seigneur, d'une somme de 50,000 piastres (12,500 fr.). Tant de difficultés à l'occasion du retour d'une femme dans sa résidence habituelle ne suffiraient-elles pas à révéler l'importance politique de sa visite à Constantinople? La courtoisie de Mahmoud n'indique-t-elle pas qu'à son tour il désirait se ménager auprès de Méhé-

(1) Voile et manteau de femme.

Digitized by Google

med-Ali une négociatrice favorable à ses vues? Cinq jours après *le Nil* mouillait à Alexandrie.

Déjà pourvu des secrètes instructions du trône ou de quelque personnage de la cour de Stamboul, un certain Habib-Effendi, récemment nommé mollah de la Mekke et traversant l'Egypte pour se rendre à sa destination, avait eu de fréquents entretiens avec le Vice-Roi. Rien n'avait été brouillé par la rupture des conférences de l'ambassadeur de France; le Sultan disait les avoir laissées tomber de sa propre volonté, attendu qu'un arrangement entre le suzerain et le vassal ne devait pas paraître se conclure sous la médiation d'une puissance étrangère. Les deux adversaires, chacun avec l'espoir de parvenir à ses fins, continuaient donc leur lutte sur le terrain d'une transaction; c'était une campagne de Konieh diplomatique pour le renouvellement de la convention de Kutahyeh. Tout s'était bien acheminé. Le lendemain de l'arrivée du *Nil* partit un cutter pour porter à Akhmet-Fevzi-Pacha une lettre du mollah qui l'invitait à venir en Egypte causer d'affaires, ajoutant qu'il avait *quelque chose de bon* à lui communiquer. Aller, toucher barre et revenir, onze jours suffirent à cette double traversée du cutter; la voile avait rivalisé de diligence avec la vapeur.

Digitized by Google

Autant par fierté que par intelligence de ses intérêts, le Pacha voulait paraître n'avoir adressé aucune demande et avoir reçu des propositions; il n'avait fait auprès de la Porte que des avances sans caractère avoué ni même avouable, et il employait son art à attirer près de lui un envoyé du gouvernement. C'était sur Akhmet qu'il avait arrêté son choix. Entre tous les courtisans, il n'en était aucun qui se conservât à un aussi haut degré dans la confiance impériale; en dépit de prédilections passagères, sa faveur se soutenait avec une remarquable constance; serviteur souvent agréable, toujours nécessaire, qui s'impose par une souple ténacité et qu'un maître rebute, écoute et ne congédie jamais. Sa légèreté d'esprit, sa vanité, sa cupidité peut-être devaient facilement se prendre aux amorces égyptiennes; son rôle de négociateur vis-à-vis de la Russie, deux fois rempli avec une imprudence voisine de la complicité, l'avait recommandé au discernement du Pacha, et aucune espèce de captation ne lui avait coûté. Akhmet craignit pourtant de se compromettre s'il engageait une correspondance avec l'Egypte à l'insu du Sultan; il s'empressa de communiquer la lettre qu'il venait de recevoir. Après l'avoir attentivement lue, le Sultan se montra satisfait et lui adressa en souriant ces mots qui expri-

Digitized by Google

maient à la fois un reproche de son ardeur à embrasser les intérêts de Méhémed-Ali et l'espoir d'en tirer parti : « Prépare-toi à aller voir ton père en Egypte. — En ai-je un autre que Votre Hautesse? répliqua-t-il en se jetant aux pieds de son maître ; n'est-ce pas vous qui m'avez tiré de la poussière? n'est-ce pas à vous seul que je dois tout ce que suis? — N'importe, va; j'augure bien de cette entrevue. » Chacune des deux parties plaçait également sa confiance dans l'entremise du courtisan Akhmet; comment eût-il justifié l'une et l'autre?

Survint à cette époque même un changement administratif qui dérangea ces dispositions. Le fameux Serasker, qui pendant huit années avait dirigé l'empire avec une scandaleuse autorité, Khosrew, ne put résister à une ligue organisée pour le culbuter. Vaincu, et sous prétexte de son grand âge mis honorablement à la retraite, l'insatiable vieillard n'entra dans la disgrâce qu'en rechignant de rage. On le vit tomber avec étonnement, si bien il avait consolidé son pouvoir; on le crut tombé à jamais, si longtemps il avait été en activité de service; lui seul ne le crut pas. C'était Pertew-Pacha qui l'avait renversé. Ce ministre usait au divan de l'ascendant d'un esprit ferme, élevé, laborieux, il avait mérité l'estime particulière de Mahmoud, et par son gendre

Digitized by Google

Vassaf-Effendi, secrétaire du Sultan, alors en possession d'une pleine faveur, il avait des intelligences dans le sérail, citadelle du pouvoir absolu que le divan tient souvent en respect et qui à son tour tient le divan en échec. Halil l'avait surtout secondé, Halil, fils adoptif de Khosrew, dont l'incapacité, si utilement protégée de son père, s'émancipait par l'ingratitude et la perfidie depuis qu'il était devenu gendre du monarque. Dans le partage de l'héritage du Serasker, sa suprématie ministérielle échut à Pertew, son poste à Halil, et Akhmet, autre auxiliaire de cette intrigue, fut promu au rang de capitan-pacha.

Avant d'expédier son grand-amiral à Alexandrie, Mahmoud, qui jusqu'alors avait fait de l'Egypte une occupation de son gouvernement privé, crut devoir communiquer ses intentions au conseil. Pertew était tout-puissant, et Pertew n'avait jamais su condescendre à de serviles approbations[1]. Vivante représentation du vieux génie turc par la fervente intégrité de sa foi et

(1) Pertew, fils d'un cadi, est né à Arecin, petite ville du golfe d'Ismith, vers l'année 1785. Après une brillante éducation à Constantinople, il entra jeune encore dans les bureaux de la Porte; à trente ans il était *amedji* (rapporteur secrétaire d'état). Il devint *reïs-effendi* (ministre des affaires étrangères) et passa en 1832 au ministère de l'intérieur.

Digitized by Google

l'inflexibilité de son caractère, il imposait au Padischah lui-même. Une taille élevée, un maintien rigide, des traits fortement accusés, un teint brun, de grands yeux d'un noir foncé sous un front large, un nez aquilin, des lèvres amincies, sobres de paroles et plus sobres du sourire, une barbe d'un noir grisonnant, tout en lui exprimait la dignité austère et une volonté d'une opiniâtreté réfléchie. C'était lui qui avait fait rejeter les arrangements proposés par l'Europe au sujet de la Grèce, et s'était roidi avec une obstination intempestive contre toute atteinte au faisceau de la conquête. C'était encore lui qui avait rédigé le khatt impérial de 1827, imprudent appel des croyants à la guerre nationale et religieuse, auquel la Russie se hâta de répondre par la campagne d'Andrinople. Tout musulman qu'était Méhémed-Ali, une concession même à ce Turc lui répugnait, et dans tous les cas ne lui semblait devoir être faite qu'avec cette prévoyante adresse qui charge l'avenir de la restitution de ce que le présent est forcé de céder. Peu édifié de l'habileté d'Akhmet, sur l'annonce de son envoi en Egypte : « Que pouvez-vous attendre, s'écria-t-il, d'un agneau que vous mettez en présence d'un vieux loup? C'est un homme d'affaires qu'il faut envoyer en Egypte, et non pas un enfant! D'ailleurs est-il de l'hon-

Digitized by Google

neur de la Sublime-Porte d'envoyer un personnage comme le grand-amiral, quand nous ignorons de quelle nature sont les propositions qu'on veut nous faire? » Le conseil repoussa à l'unanimité la mesure et proposa l'envoi de Sarim-Effendi, *beylikchi* ou vice-chancelier aux affaires étrangères. Si jaloux qu'il fût de son autorité, Mahmoud ne dédaignait pas de tenir compte des remontrances du divan; sans doute il n'était pas convaincu des talents de négociateur du capitan-pacha, et déjà son caractère ombrageux s'était alarmé de l'appel fait par son ennemi à l'un des grands dignitaires qui approchaient le plus de sa personne. Il fit plier ses intentions devant l'opinion du conseil.

Sarim partit en décembre sous le prétexte d'aller remettre au Pacha des présents et un portrait de Sa Hautesse. Par le même bâtiment qui le débarquait à Alexandrie, Akhmet, frustré à regret de l'honneur et des bénéfices de cette mission, écrivit à Méhémed-Ali d'user de beaucoup de réserve envers l'envoyé de la Porte et d'ajourner ses propositions; lors de sa prochaine tournée de grand-amiral dans l'archipel, il cinglerait vers l'Egypte pour l'y entretenir, et il se chargerait ultérieurement de lui procurer un accommodement plus fructueux. Malgré cet obligeant avis, le Vice-Roi ne pouvait ni ac-

Digitized by Google

cepter de nouvelles temporisations, ni laisser échapper l'occasion de terminer ses différends avec la Porte sans intervention européenne; il accueillit gracieusement le beyliktchi, et les conférences commencèrent au Caire le 7 janvier 1837.

Après une séance perdue en longs échanges de compliments, luxe de politesse orientale auquel la réforme n'a point encore appliqué de loi somptuaire, la discussion s'ouvrit par un assaut entre la finesse du Pacha et l'adroite duplicité du négociateur. Au nom de la Porte l'un exprima le désir d'une réconciliation basée sur un arrangement qui satisfît les deux parties; l'autre affecta d'être content de sa situation; pourtant, du moment où son maître jugeait à propos de modifier l'état des choses, il était disposé à s'y prêter avec l'empressement d'un serviteur dévoué et d'un vassal fidèle. Alors, enveloppant son invitation des plus mielleuses protestations d'amitié, énumérant tous les avantages d'une communication directe, immédiate, personnelle, Sarim engagea sérieusement Méhéméd-Ali à venir lui-même à Constantinople pour traiter de ses affaires. Aussi sérieusement, avec une sincérité pareille, Méhémed-Ali déclara qu'il n'aurait pas de joie plus grande, joie qui manquait à sa vie, que d'être admis à baiser le bord du manteau impérial et de contempler

Digitized by Google

la face glorieuse du sultan Mahmoud, si les nécessités impérieuses de son gouvernement ne le retenaient en Egypte. Lui! se confier aux tendresses de Stamboul!... « Avez-vous lu, disait-il plus tard à quelques Européens admis dans son intimité, avez-vous lu que l'empereur Nicolas est devenu fou (nouvelle absurde que certains journaux avaient répandue)? Eh bien! il y a un autre souverain de fou, et c'est mon maître. N'a-t-il pas fait engager le vieux Méhémed-Ali à venir se mettre entre ses mains? »

Trop prudent pour livrer bénévolement une tête qu'il avait déniée à plus d'une sommation insidieuse, ne pouvait-il du moins se laisser induire à envoyer à Constantinople un des personnages de sa cour? Sarim essaya. La Porte voulait courber le Pacha à la condition de solliciteur; le Pacha ne voulait ni accepter publiquement une attitude suppliante, ni subir en traitant la défaveur de cette position. A l'entendre il n'avait point requis son gouvernement de l'envoi de Sarim, pas même de celui d'Akhmet. Après avoir eu le talent d'amener la négociation en Egypte, il entendait bien l'y retenir, ne faire aucune demande et attendre l'offre; par là il restait maître de la débattre, d'accepter ou de refuser. Les instances furent pressantes, la réponse fut simple. Dans son ignorance des

Digitized by Google

intentions du Sultan, il ne saurait donner à un envoyé des pouvoirs assez explicites pour tous les cas; d'ailleurs il dirigeait seul ses affaires, il n'avait de confiance qu'en lui-même et ne pouvait se faire représenter par personne. C'était donc à la Porte, puisque c'était elle qui éprouvait le besoin de changer l'état des choses, à articuler ses propositions.

Enfin Sarim dut parler. Il se dit autorisé à offrir la concession à perpétuité des gouvernements de l'Egypte et de l'Arabie. Instruit de ce que l'Arabie lui coûte, Méhémed-Ali n'y vit de positif que l'Egypte, et réduite à elle-même cette province ne lui parut point assez étendue pour assurer à sa famille un avenir digne d'elle. Alors Sarim comprit dans la concession les pachaliks d'Acre (ou de Saïda) et de Tripoli, la Porte se réservant d'ailleurs tous ses droits sur le reste de la Syrie et le district d'Adana, dont elle ne lui continuerait la jouissance qu'à titre annuellement révocable. C'était beaucoup sans doute; mais céder la Syrie en en retenant une partie, c'était accuser le dessein de revenir en temps opportun sur les concessions présentes et s'attribuer le moyen de les annuler. A la faveur de cette combinaison, Mahmoud, qui à cette époque désespérait de forcer le Pacha sur son terrain, gagnait d'y prendre position. Entre lui et son

Digitized by Google

vassal il supprimait le Taurus et l'Euphrate; une fois son armée paisiblement introduite dans le camp ennemi, son drapeau provocateur planté parmi des populations turbulentes, sous des prétextes qu'il aurait aisément fait naître, il intervenait à titre de suzerain et le dépossédait complétement. Méhémed-Ali ne se soucia point d'ouvrir les portes à un agresseur caché, et de laisser son maître s'établir de plain-pied avec lui; le Taurus entre eux pouvait seul répondre de la paix. Il se répéta en bon turc le *Timeo Danaos* et refusa une perfide générosité. Sa situation l'accommodait fort; rien ne le pressait de la changer, et il s'y tiendrait plutôt que d'abandonner pour lui ou pour ses enfants un seul village de ses gouvernements. Devant cette calme et énergique détermination Sarim déclara pouvoir lui certifier d'avance que ses prétentions seraient accueillies par Sa Hautesse. A son tour le Vice-Roi le chargea de dire au Sultan qu'il s'en rapportait entièrement à lui pour la fixation du tribut supplémentaire exigible en vertu de cette donation. Il ajouta qu'il ne tenait point à l'argent et serait tout prêt sous ce rapport à le satisfaire sans marchander. Ce fut dans ces termes conciliants que cessèrent les conférences, et Sarim repartit pour la capitale.

Digitized by Google

Convaincu que son attitude résolue, ses séductions et la faiblesse de l'empire avaient pu convertir Stamboul à d'aussi larges procédés, Méhémed-Ali ajouta foi aux assurances de Sarim et en informa les consuls généraux. Tout lui paraissait terminé lorsqu'il apprit que rien n'était conclu. Soit que le négociateur eût outrepassé ses pouvoirs et que de retour à Constantinople il n'osât plus répéter exactement les conditions de l'arrangement consenti à Alexandrie, soit plutôt qu'il eût l'ordre, dans le cas où le Pacha ne souscrirait point aux premières offres, de se retirer en l'amusant de vaines promesses, la Porte lui écrivit que, conformément aux propositions de Sarim, le Sultan, dans sa généreuse munificence, lui octroyait l'hérédité de l'Arabie, de l'Egypte et des gouvernements de Saïda et de Tripoli. Du reste, par une flatteuse abondance de compliments et de regrets, la lettre rachetait les restrictions à ses vœux. Ce changement inattendu de langage le surprit et l'irrita ; non-seulement le but qu'il avait cru atteint lui échappait, mais on s'était joué de sa confiance et l'on avait espéré le prendre pour dupe! Les ambassadeurs eux-mêmes ne remarquèrent pas sans étonnement la différence des paroles de la Porte et de celles que le Vice-Roi avait imputées à Sarim dans ses communications aux consuls généraux.

Digitized by Google

Toutefois il répondit avec une respectueuse modération que, si l'on voulait faire un arrangement, il était de l'intérêt même du Grand-Seigneur de lui accorder ce qu'il avait demandé, mais que si l'on ne jugeait pas à propos d'y acquiescer, pour lui, il préférait le maintien de l'état des choses; du reste, c'était la Porte qui avait bien voulu lui députer Sarim, ce n'était pas lui qui avait réclamé ce que par bienveillance on lui avait proposé, il était donc libre de ne point accepter; et il ne lui restait qu'à remercier Sa Hautesse de ses bonnes intentions en réitérant pour sa prospérité les souhaits d'un vassal soumis et fidèle.

Tout se trouvait remis en question entre la Porte et l'Egypte. Le Sultan, n'ayant point réussi à faire tomber le Vice-Roi dans ses piéges, affecta de le représenter comme un rebelle et s'apprêta à l'exterminer. Dès 1837 il grossit peu à peu le corps d'armée de Sivas, qui, depuis plus de deux années, avait pris ses campements dans le Kurdistan, au nord-est de la Syrie. Reschid-Méhémet, la gloire des armes ottomanes, n'existait plus; après avoir commencé la soumission des Kurdes, il avait succombé avant l'âge à une fièvre cérébrale; mais le commandement de l'armée avait été confié à Hafiz-Pacha qui semblait digne de lui succéder. Non moins irrité, et ne déguisant

Digitized by Google

point son humeur, le Pacha montra peu d'empressement à s'acquitter du tribut; il en mit davantage à activer les fortifications du Taurus, à recruter ses troupes et à les concentrer en Syrie. Qu'il se tournât du côté de l'Europe ou du côté de la Porte, partout se rencontrait un obstacle insurmontable, et il n'avait plus à compter ni sur l'une ni sur l'autre; il ne lui restait d'espoir que dans sa persévérante fermeté.

III.

Dès longtemps un uléma du Caire avait prédit qu'en l'année 1254 de l'hégire (1838-1839) de grands mouvements, à la suite desquels Méhémed-Ali prendrait possession de son indépendance, se prononceraient sous l'irrésistible influence des astres. En 1838, vers la fin de mai, époque à laquelle les troubles du Haouran, occasionnés par la conscription, cessèrent d'inquiéter la Syrie, le Vice-Roi annonça aux consuls de France et d'Angleterre, puis aux quatre consuls généraux réunis, le dessein de proclamer son indépendance. « C'était, dit-il à chaque consul en particulier, les larmes aux yeux et le cœur serré, qu'il se décidait à un parti extrême, irrévocable; mais il se trouvait *entre deux épées,* sa

Digitized by Google

famille et les grandes puissances. L'intérêt de ses enfants lui commandait impérieusement de fixer leur sort; il avait soixante-dix ans, et au moment de finir sa carrière il ne voulait pas laisser leur avenir incertain. Du reste, il attendrait un temps raisonnable la réponse des gouvernements de l'Europe, dans l'espoir que leur intervention lui faciliterait un arrangement à l'amiable avec la Porte; jusque-là il s'abstiendrait de toute mesure hostile, ne ferait point passer les frontières à son armée, et paierait très prochainement le tribut, y compris l'arriéré. »

Le souvenir de l'opposition de Paris, de Londres et de Vienne à son projet d'indépendance en 1834 ne lui promettait pas leur adhésion au renouvellement de ce projet; mais si alors il avait aventuré sa demande sur le soupçon de leurs intentions belliqueuses, aujourd'hui il basait son espérance sur la conviction d'une disposition pacifique attestée par le *statu quo*. En énonçant la ferme résolution de changer sa position par les armes, il comptait mettre les puissances amies de la paix en demeure d'intervenir au profit de ses vœux menaçants; en faisant sonner bien haut le mot effrayant d'indépendance, il comptait les déterminer à lui ménager une transaction. Prêt à se contenter de l'hérédité, il demandait le plus pour obtenir le

Digitized by Google

moins. D'ailleurs, depuis 1834 il avait un point de gagné; le Sultan lui avait notoirement consenti l'hérédité de l'Egypte et même d'une portion de la Syrie; il se persuadait donc que les puissances, au lieu de s'effaroucher de ses prétentions déjà admises en partie, jugeraient à propos, en vue de la stabilité définitive de l'Orient, de renouer la négociation interrompue et de l'amener à bonne fin.

Il n'en fut pas ainsi. Les réponses de l'Europe, rendues en août au Pacha, furent unanimement négatives. M. Cochelet, consul général de France[1], eut ordre de lui adresser de sévères représentations et de le menacer de la colère des grandes puissances s'il persistait dans ses desseins. M. de Laurin, consul général d'Autriche, tint un même langage. Le comte Médem, consul général de Russie, fut chargé de lui transmettre la déclaration suivante: « Dans le cas où, le Vice-Roi proclamant son indépendance, les flottes de France et d'Angleterre bloqueraient les côtes d'Egypte et de Syrie et obtiendraient

(1) M. Cochelet avait succédé à M. Mimaut, qui, venu en congé à Paris vers la fin de 1836, y mourut au bout de quelques mois, emportant les regrets de ses nombreux amis. C'était un homme spirituel et aimable, et, durant son séjour en Egypte, il s'était placé par son habileté au niveau d'un poste diplomatique supérieur à son titre officiel.

Digitized by Google

la révocation de cette indépendance, la Russie alors ne ferait aucune démonstration pour secourir la Porte ; mais dans le cas contraire, si les flottes de la France et de l'Angleterre restaient neutres, la Russie, sur la demande qui lui en serait faite par la Turquie, agirait conformément au traité d'Unkiar-Skelessi. » Cette déclaration fut même communiquée par les ministres russes à la France, à l'Angleterre et à l'Autriche. Entre toutes ces réponses, celle du cabinet de Saint-James fut caractéristique. Déjà il s'était montré un surveillant attentif de Méhémed-Ali. Le 16 mars précédent, il lui avait demandé compte, par le colonel Campbell, des motifs de l'augmentation de ses forces en Syrie ; le 9 juin, il lui avait représenté qu'il était informé par diverses voies de son projet de se séparer de la métropole, et que son erreur serait grande de supposer que la Grande-Bretagne dût l'aider dans ce projet ou hésiter sur la ligne de conduite à tenir au cas d'un conflit entre lui et la Porte-Ottomane. Enfin le 7 août il lui fit signifier cette note : « En réponse à ces communications franches et sans réserve, le cabinet de Saint-James doit des explications non moins sincères. Il doit donc lui déclarer que si, par malheur, il essayait de mettre à exécution les projets annoncés, et si, à la suite de ces tentatives coupables, les hosti-

Digitized by Google

lités commençaient entre le Sultan et le Pacha, Méhémed-Ali devait s'attendre à voir la Grande-Bretagne prendre parti pour le Sultan, afin de l'aider à obtenir le redressement des torts qui lui seraient faits et à punir Méhémed-Ali de vouloir démembrer l'empire ottoman. Le Pacha tomberait dans une erreur fatale s'il se flattait que des jalousies qui s'élevaient entre les puissances de l'Europe empêcheraient ces puissances de soutenir le Sultan en toute circonstance, et de lui prêter l'appui nécessaire pour défendre et venger la légitimité de ses droits. »

Le *statu quo*, que Méhémed-Ali s'efforçait de soulever, retombait donc de tout son poids sur lui. L'Europe, à laquelle il s'était adressé comme à un pouvoir tutélaire, dédaignait ses réclamations et n'intervenait que pour l'opprimer de l'ordre impérieux de rester en repos. Certes, que la chrétienté, animée d'un même sentiment de modération, eût obligé les princes de l'Islam à suspendre leurs querelles, à tourner leurs efforts vers la régénération de leurs peuples arriérés, le *statu quo* eût été un sacerdoce sublime de paix au profit de la civilisation; il n'était que la dévotion à la Prudence dans le temple de la Discorde. Divisée, manquant de force pour imposer à l'Orient une tranquillité inviolable et féconde, l'Europe lui fermait les champs de bataille et ne

Digitized by Google

pouvait l'empêcher de se consumer dans les camps. Ce n'était point la paix, c'était la guerre en quarantaine. Un essai de réconciliation des deux rivaux eût précipité peut-être entre les bras et sous les excitations belliqueuses de la Russie la répugnance intraitable du Sultan à de justes concessions; aussi se défendait-elle une tentative de rapprochement d'où pouvait jaillir l'étincelle qui eût tout embrasé. La paix lui semblait l'unique moyen de ne rien exposer au hasard; elle en embrassait le simulacre avec ardeur. Etrange situation qu'un mot explique! L'Europe doutait de l'avenir de l'Orient; elle ne voulait ni le commettre, ni se commettre à son sujet. Dans de telles dispositions, de peur d'éveiller la Russie en laissant toucher au Sultan, il lui fallait tenir le Pacha dans l'inaction à tout prix. Lui sacrifié au Sultan, au plus faible le plus fort! Il se récria, et de cette intervention qu'il avait implorée il s'indigna comme d'une sollicitude sans discernement pour les destinées de l'empire, comme d'un abus perfide ou irréfléchi de la puissance contre sa propre destinée, lui qui ne doutait pas de lui!

« Messieurs, dit-il vivement aux consuls, les rois de l'Europe sont très éclairés et disent que depuis longtemps ils désirent la tranquillité des peuples et en général la prospérité de l'espèce

Digitized by Google

humaine. Mais quand ils refusent de reconnaître mes droits à l'indépendance, ils sont inconséquents à leur dire, et en voici la preuve.

« Tant que je ne suis pas indépendant, attendu que je suis plus riche, plus fort, plus puissant que le Sultan, ses Etats et les miens demeurent en présence et sous les armes. L'Epire, l'Anatolie, la Caramanie, la Syrie, l'Egypte, les Iles, toute la Turquie et l'Arabie, en un mot, sont en proie à l'inquiétude, aux secousses politiques, aux dépenses et aux malaises de toute sorte qui ruinent les malheureuses populations de ces pays par suite de la crainte que j'inspire au Sultan qui tremble devant moi, moi qui déjoue toujours ses embûches! Les forces du Sultan sont bien connues et depuis longtemps appréciées. S'il arrivait que le pacha de Bagdad lui déclarât la guerre, il ne pourrait le soumettre. Quant à moi, si je mettais le pied sur le territoire du Sultan, tous ses sujets, tous, dis-je, toute la Turquie m'accueillerait les bras ouverts, et ses soldats eux-mêmes déposeraient les armes à mes pieds.

« Ainsi les rois de l'Europe semblent, dans cette circonstance, désirer plutôt le malheur des peuples que leur bien-être et leur tranquillité; car s'ils me laissaient assurer mon indépendance, ne serais-je pas toujours le même et

Digitized by Google

musulman comme par le passé? Ils n'ignorent pas que la Grèce, dont l'étendue ne surpassait pas celle d'un thalari quand elle se souleva, réussit, dans l'espace de six années, et malgré tant de visirs et tant de pachas à la tête de si nombreuses armées, à tenir le Sultan en échec, et que, si je n'avais pas pris fait et cause pour lui contre les Grecs, ils auraient conquis jusqu'à Constantinople, tandis que, sans l'intervention des trois puissances, j'aurais soumis toute la Grèce, dont Nauplie seule résistait à mes armes!

« D'un autre côté, que n'ai-je pas fait pour la civilisation en Egypte? Ne l'ai-je pas dotée de troupes régulières et d'une marine de guerre organisée d'après la méthode européenne? N'y ai-je pas introduit les manufactures de soie, de coton, de cuivre, et mille autres métiers qui y étaient inconnus avant moi et dont aujourd'hui les produits rivalisent, à la surprise générale, avec les produits de l'industrie européenne? Ne suis-je pas parvenu à faire construire et confectionner dans mes États des vaisseaux, des canons, des télescopes, et tout ce qui y est nécessaire?

« Mais qu'on dise comment il se fait que les monarques européens interviennent dans une cause étrangère? Lorsque la France marcha contre l'Algérie, lorsque la France s'empara de Constantine et de tant d'autres villes, qui donc

Digitized by Google

est intervenu dans ses démêlés avec les Etats Barbaresques, bien que, comme co-religionnaires des Algériens, il nous eût été permis de nous croire intéressés à leur cause ou bien qu'il nous eût été possible de les soutenir, de les défendre, ou au moins de rendre leur soumission plus laborieuse à la France? Quelle est donc la conduite des souverains de l'Europe? L'intérêt de la tranquillité des peuples et le désir d'épargner l'effusion du sang, disent-ils? Mensonge, mensonge évident! Dans la guerre d'Alger, était-ce de l'eau ou du sang qui coulait? à la prise de Constantine, était-ce de l'eau ou du sang qui coulait?

« Tant que je ne serai pas indépendant, la Turquie ne peut être ni paisible ni tranquille, et le Sultan lui-même verra peu à peu ses Etats lui échapper pour passer sous le pouvoir de l'un ou de l'autre, jusqu'à ce qu'il soit entièrement dépossédé de son trône. Et je demeurerai spectateur indifférent de sa ruine, tandis qu'indépendant je serais son allié; nous serions unis et tranquilles, lui et moi, ses peuples et les miens. Indépendant, mon premier soin sera de désarmer la moitié de mon armée de terre et de mer pour laisser mes soldats libres de se livrer à leurs travaux et à l'agriculture. Mes premières occupations auront pour but de supprimer bien des

Digitized by Google

impôts qui pèsent sur le peuple par suite de ma position actuelle; mon exemple sera suivi par le Sultan, et voilà le véritable moyen de rétablir le bien-être des populations de la Turquie et de l'Egypte. Dans tous les cas, ma résolution est de ne plus payer à l'avenir un *para*[1] de tribut au Sultan; et qu'il vienne, s'il veut, se le faire payer les armes à la main ! »

Cette véhémente protestation signalait ce que le régime du *statu quo* avait de profondément délétère, ce qu'une paix solide eût porté de fruits heureux. La sagesse négative de l'Europe était inexorable. Pressé par les consuls généraux, particulièrement et collectivement, de renoncer à ses prétentions, le Pacha, sans rien rabattre au fond, se montra disposé à se contenter de l'hérédité; c'était son vœu réel qu'il avait surfait d'indépendance. Il leur faisait remarquer que cette faveur n'était pas sans exemple, témoins les pachas de Bagdad et Ali, pacha de Janina. « Oui, répliqua ironiquement M. de Laurin, mais la Porte ne vous fera qu'une concession éventuelle et s'arrangera pour l'annuler après vous. Cette hérédité même, combien de temps a-t-elle duré? Voyez Ali! ils n'ont pu

(1) Quarantième partie de la piastre turque; la piastre vaut aujourd'hui 25 centimes.

Digitized by Google

conserver leurs gouvernements même durant leur vie. — Oh! rassurez-vous! répliqua-t-il fièrement, je saurai m'arranger pour que cette cession soit de longue durée. » En se rejetant sur l'hérédité, il se flattait d'intéresser quelques puissances à cette négociation; l'Europe restait sourde et l'obligeait au repos par ses menaces réitérées. Mais il avait le secret de l'Europe, et, se sentant assez fort pour compromettre en dépit d'elle le Sultan et la paix, il ne cédait point, il acceptait les menaces et jusqu'à sa ruine. Afin de stimuler les bonnes volontés languissantes, il feignait d'attendre le capitan-pacha qu'il disait chargé d'une mission auprès de lui, ajoutant qu'il espérait arranger ses affaires à l'amiable, sans l'intervention des puissances, et que l'hérédité lui suffirait alors. Enfin il mit tout en œuvre pour forcer les retranchements du *statu quo*, et adressa aux consuls généraux une notification verbale où se retrouvent l'intrépidité du vieux soldat jouant aux armes sans pâlir la fortune acquise par les armes, la dignité du prince grand de son énergie personnelle devant de redoutables puissances, et l'accent touchant du père qui expose sa tête blanche à un dernier orage dans l'intérêt de ses enfants.

« Le Pacha se repose toujours sur les bonnes intentions des quatre puissances à son égard. Il

Digitized by Google

regrette de les voir maintenant opposées à ses vues; mais il attend avec confiance leur retour à de meilleurs sentiments.

« Il espère d'ailleurs que la question d'hérédité sera favorablement résolue; il s'en contentera si elle est terminée à l'amiable et par la voie des négociations; mais s'il ne peut y réussir et s'il est forcé d'avoir recours aux armes, alors il proclamera, non-seulement l'hérédité, mais l'entière indépendance de l'Egypte. Il est fermement décidé à ne point se laisser livrer à la Porte par les puissances européennes. Il est vieux, et peut-être n'a-t-il rien de mieux à faire que de succomber honorablement dans la lutte plutôt que de laisser au hasard des événements sa famille, ses serviteurs et tout ce peuple qui a tant travaillé pour lui. Il a dans sa vie été obligé de répandre bien du sang pour faire ce qu'il a fait, pour obtenir ce qu'il possède; il ne veut pas non plus que ce sang ait coulé en vain.

« D'ailleurs, ses vues s'accordent avec les intérêts et la politique de l'Europe. Pourquoi donc le sacrifier? Il n'est pas de leur religion, mais il est homme aussi, et l'on doit le traiter humainement, c'est-à-dire souffrir qu'il songe à la destinée de ses enfants dont il veut affermir la fortune.

« Si les grandes puissances n'approuvent pas

Digitized by Google

ces raisons, si elles ne veulent donner aucune garantie à la stabilité de l'état de choses existant en Egypte, si on le réduit à ne prendre plus conseil que de lui-même, il est décidé à sacrifier ce qui lui reste de vie et de force pour finir une incertitude qui lui est insupportable parce qu'elle pèse surtout sur ses enfants.

« Il sait bien du reste que, si les puissances sont d'accord pour l'accabler, il succombera; mais elles sont à un tel degré de grandeur qu'une pareille victoire n'ajoutera rien à leur renommée et que les suites mêmes de cette victoire pourront les embarrasser. Quant à lui, il a quatre-vingt-quinze chances contre et cinq pour lui; mais n'importe! à la guerre les dés sont toujours incertains, et si le hasard les fait tourner en sa faveur, il laisse aux puissances le soin de juger des conséquences d'une victoire que personne n'aura plus le droit de modérer. »

Pendant ce temps, Mahmoud expédiait renforts sur renforts à l'armée de Hafiz-Pacha, devenue disponible depuis la soumission du Kurdistan. Lui aussi voulait la guerre; mais l'Europe gardait plus de ménagements envers un souverain et n'eût pas osé menacer l'allié de la Russie; elle lui accordait le privilége de poursuivre impunément ses préparatifs. C'est peu; le 17 août se signait entre la Porte et la Grande-Bretagne

Digitized by Google

un traité de commerce qui affichait toutes les formes d'un pacte contre Méhémed-Ali.

Dès 1836, des négociations relatives au renouvellement du tarif des douanes avaient amené les diverses parties contractantes à l'idée d'un traité commun entre la Porte et les nations commerçantes de l'Europe. L'amiral Roussin, avec un zèle éclairé, avait ouvert la discussion, qu'en son absence le marquis d'Eyragues, chargé d'affaires de France, suivit avec sagacité; à son retour l'ambassadeur l'avait activement reprise. Des lenteurs, occasionnées par les changements ministériels de Constantinople, donnèrent le temps à lord Ponsonby, ambassadeur d'Angleterre, d'entrevoir dans ce traité un moyen d'influence auprès du Sultan et d'attaque contre le Vice-Roi. Secondé par la Porte, à laquelle il avait fait concevoir son espérance, il s'empara de la négociation du traité, et ce concert de deux haines en précipita la conclusion. L'Angleterre consacra généreusement au profit de la Turquie une véritable dérogation à l'esprit des anciennes capitulations par la reconnaissance de droits que la Porte s'était abusivement attribués [1]. De son côté, la Porte fut à la veille de

(1) Selon les capitulations, le droit de douane était de 3 pour 100 sur les marchandises importées ou exportées. Le

Digitized by Google

consentir à l'Angleterre le transit gratuit des marchandises dont elle inonde les bazars asiatiques. Sans doute cette régularisation des relations commerciales de l'empire ottoman avec l'Europe, en garantissant au négoce étranger une encourageante sécurité, en abolissant dans les obstacles dont il était embarrassé des abus écrasants pour le pays même, imprimait à la fois une allure plus libre à la circulation et un nouvel essor à la production intérieure; tous devaient en bénéficier, et sous ce rapport Reschid-Pacha, ministre des affaires étrangères, attacha honorablement son nom à cette œuvre. Mais pour le Sultan et lord Ponsonby, c'était faire incomplétement le bien de l'empire que de ne pas faire le mal de Méhémed-Ali; ils se flattèrent que ce traité l'anéantirait en tarissant par la suppression des monopoles la source de ses richesses. Selon leurs espérances, que trahirent les manifestations d'une joie anticipée, la puissance de l'odieux Pacha allait crouler dans une éclatante banqueroute, ou, s'il refusait d'exécuter l'arrêt de sa ruine, sous un châtiment légitime!

traité de 1838 autorise une perception supplémentaire de 2 pour 100 sur l'importation et de 9 pour 100 sur l'exportation. *Voir* aux pièces justificatives l'historique du nouveau traité.

Digitized by Google

Enfin, dans la pensée de Mahmoud et du cabinet anglais, ce traité avait une portée plus haute; c'était le correctif au fatal traité qui asservissait le Sultan au protectorat du Nord. Non-seulement il asseyait l'indépendance de la Turquie sur un large développement de ses ressources et neutralisait l'alliance machiavélique de 1833 par un système d'alliances commerciales avec l'Europe entière; il était une première stipulation d'une alliance politique entre Constantinople et Londres, qui se faisaient de mutuelles avances sous les yeux jaloux de Pétersbourg. L'Angleterre avait eu l'art de caresser le Sultan dans sa secrète impatience de la tutelle *moscovite* et dans sa haine ouverte de l'insubordination égyptienne. Aux négociations suivies à Stamboul elle avait habilement lié l'expression d'une sévère vigilance sur tous les mouvements d'Alexandrie et d'un zèle patent pour la cause du suzerain contre le vassal. Le Sultan croyait donc l'heure arrivée de donner carrière à sa vengeance et de réaliser les plans de son âme ardente. Dans une aveugle et généreuse superstition de l'antique gloire ottomane, il avait hâte d'arracher une portion de ses Etats à un insolent visir, de se racheter de la suzeraineté de la Russie, et d'effacer à jamais les hontes jumelles de Kutahyeh et d'Unkiar-Skelessi en immolant

Digitized by Google

la rébellion sur le Taurus et en relevant sa dignité politique au Bosphore. Désormais il était certain d'un appui dans l'Europe, et comme si, de l'aveu du cabinet britannique, il eût voulu dénoncer publiquement le sens offensif de ce traité de commerce, la flotte du capitan-pacha et l'escadre de l'amiral Stopford naviguèrent bord à bord dans les eaux de la Méditerranée; c'était après la signature une touchante fraternisation de drapeaux.

Tandis que les signes de guerre remplissaient l'Orient, tout à coup Méhémed-Ali prenait la résolution de partir pour le Sennâr et d'aller visiter les mines aurifères qui lui avaient été indiquées dans le Fazoklo, entre les 10e et 11e degrés de latitude, à 600 lieues de sa capitale. Un projet aussi extraordinaire, officiellement annoncé, déconcerta toutes les suppositions. Ce qui ajoutait à la singularité de ce voyage, c'en était le but, c'était sa confiante illusion sur les richesses de ces mines et les résultats de leur exploitation. A l'entendre, c'était dans cette contrée sauvage qu'il allait trouver la clef des difficultés dont il était entouré et dont l'Europe elle-même était préoccupée; la clef d'or suffirait à tout. Les puissances lui refusaient leur intervention! Grâce à ce métal, disait-il malignement, il n'aurait besoin ni de médiation, ni de

Digitized by Google

flotte, ni d'armée; seul il s'arrangerait avec la Porte. Un traité de commerce hostile lui avait été notifié. Après en avoir accepté la lettre afin de parer un premier coup, il avait souri des vains calculs du Sultan et de lord Ponsonby, qui avaient oublié ou même ignoré que c'était à titre de propriétaire du sol qu'il était le monopoliseur des produits de l'Egypte[1]. Mais, sans arguer de ses droits exceptionnels contre une

(1) Les terrains imposés en Égypte se composent de :

Haute-Égypte.	846,826 feddans.
Égypte moyenne.	725,400
Basse-Égypte	2,219,000
	3,791,226

La surface cultivable de l'Égypte est de 4,500,000 feddans; il y a donc environ 700,000 feddans non imposés, c'est-à-dire *abadiès*. Ces terrains sont néanmoins soumis à l'impôt s'ils sont semés et inondés; des ingénieurs en mission reconnaissent les terrains que le Nil n'a pu atteindre, et qui, en ce cas, doivent être dégrevés.

En divisant le sol de l'Égypte en $\frac{24}{24}$, on reconnaît que le gouvernement est propriétaire de près de $\frac{22}{24}$; les anciennes familles et les fellahs possèdent les autres $\frac{2}{24}$, qu'ils sont libres de vendre. Ibrahim-Pacha a acheté une bonne partie de ces terrains qu'il a payés, suivant leur qualité et leur situation, de 100 à 1000 piastres le feddan. Méhémed-Ali en a acquis lui-même plusieurs, surtout aux environs de Schoubra.

Le feddan équivaut à 40 *ares* et $\frac{4}{5}$.

Digitized by Google

rigoureuse application, il s'amusait à opposer à une source de revenus tarie une autre source jaillissante du sein de ces mines merveilleuses. « Si je reviens avec beaucoup d'or, disait-il, que me servira celui de l'Europe? que m'importera son blocus? qu'aurai-je besoin de son commerce? Je pourrai me passer de vous tous. » Malgré ces forfanteries, il ne s'abandonnait pas à d'éblouissantes fascinations; la découverte de mines d'or était une chance, avant tout elle était un prétexte. Et son intention n'était pas seulement de ramener au Caire par son influence personnelle les caravanes des provinces africaines, qui y viennent échanger contre les denrées de l'Egypte et de l'Europe des gommes, de l'encens, des plumes d'autruche, des dents d'éléphant et des esclaves, et que les vexations des autorités subalternes en avaient détournées; une raison plus grave déterminait cette excursion. Convaincu de la partialité forcée ou volontaire des puissances pour Stamboul, décidé à ne rien céder, il ne voulait pas exposer sa résolution inébranlable aux vains et importuns tâtonnements de la diplomatie; plutôt que d'avoir à défendre l'arme qu'il avait audacieusement brandie, il la laissait entière sous les yeux et en diminuait la terreur par son absence. Enfin, après avoir rempli la scène de ses menaces, il

Digitized by Google

avait besoin de la quitter pour y revenir dignement dans une position plus appropriée à la prudence; en s'éloignant, il ménageait au Sultan suffisamment irrité la tentation d'y paraître en agresseur; pour lui, il n'y figurerait désormais qu'attaqué. En un mot, ces montagnes perdues dans l'horizon lointain de l'Egypte, ces mines d'or qu'il faisait si complaisamment reluire à tous les yeux avec une affectation de crédulité, n'étaient autre chose que la décoration et le motif derrière lesquels il changerait de personnage.

Bientôt les préparatifs sérieux du départ ne permirent plus d'en douter, et un incident singulier vint en accroître l'étrangeté. Onze jours auparavant, un soir qu'entouré de sa cour il se reposait dans l'un de ses jardins au bord du Nil, tout à coup un pèlerin se présenta devant lui, se prosterna et lui remit une lettre. A peine le Pacha l'a-t-il lue, repoussant le messager du bout du fourreau de son sabre, il lui dit, ému de colère: « Que veux-tu davantage? » Effrayé, l'homme se relève en toute hâte et se retirait lorsque sur un geste les khawas le saisissent: « Qu'on lui coupe la tête! » Puis, se ravisant, il commande à deux de ses aides-de-camp de l'interroger; le pèlerin ne répond rien. Alors lui-même il le questionne, presse, menace, et s'attache à savoir, en lui promettant une forte

Digitized by Google

récompense, le nom de l'auteur de cette lettre; le pèlerin se renferme dans un silence tremblant et résigné. « Une pierre au cou et qu'on le jette au Nil, » dit froidement le Pacha. Cet acte de rigueur, dont la cause fut longtemps ignorée, parut inexplicable de la part du prince qui, depuis trois ou quatre ans, n'avait pas une fois prononcé la peine capitale, et donna lieu à mille conjectures. On supposa qu'il avait inexorablement puni un présage funeste sur son voyage. Cette lettre était la lettre simulée d'un personnage important de la Romélie, contenant la proposition d'embrasser son parti et de trahir le Sultan. Qui avait cherché à le faire tomber dans ce piége? Le misérable instrument de cette intrigue aima mieux emporter son secret sous les eaux du fleuve que de le révéler.

Enfin, le 15 octobre, Méhémed-Ali partit du Caire. Attentif à mettre le droit de son côté, il avait expédié à Constantinople une portion du tribut; en même temps restait entre les mains des consuls sa déclaration formelle qu'il recourrait aux armes et succomberait plutôt avec honneur sous l'effort des grandes puissances que de ne point régler l'avenir de sa famille[1]; par là il maintenait son dire en sauvant les ap-

(1) *Voir* aux pièces justificatives.

Digitized by Google

parences de la rupture. Cela fait, se riant de la mort d'inanition que le traité de commerce lui avait réservée, tranquillement il alla, l'hiver durant, à la découverte des mines d'or du Fazoklo sous la zone torride, laissant derrière lui ses batteries prêtes, son fils en sentinelle, le Sultan sourdement provoqué à prendre l'offensive, et les gardiens de la paix du monde dans un silence obligé sur son dernier mot, dans une anxieuse incertitude de l'avenir.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUX ANNÉES
DE
L'HISTOIRE D'ORIENT.
1839-1840.

CHAPITRE PREMIER.

Préparatifs de guerre. — Portrait du Sultan brûlé. — Lady Stanhope. — Retour de Méhémed-Ali du Fazoklo. — Partis de la guerre et de la paix. — Akhmet et Khosrew. — Situation diplomatique des grandes puissances. — M. de Sturmer. — M. de Bouteneff. — Lord Ponsonby. — L'amiral Roussin. — Mystification du *statu quo*.

Une rupture était imminente. Le Sultan et le Pacha venaient de se jeter un dernier défi et voulaient tous deux la guerre. L'armée impériale était prête à combattre; stimulée par de récentes irritations nerveuses, l'impatience de Mahmoud s'était impérieusement accrue. L'hiver annonça pour le printemps l'ouverture de la campagne.

Dès janvier 1839 (chewel 1254), les armements de terre et de mer se poussèrent avec un

Digitized by Google

surcroît d'activité [1]. Le reala-bey ou contre-amiral de la flotte turque, ostensiblement chargé d'accompagner en Egypte les présents destinés à la Mekke, eut mission d'exiger le paiement intégral du tribut. Le grand-amiral, Akhmet-Fevzi-Pacha, en visite aux Dardanelles, pressa les travaux complémentaires du système de fortifications du détroit, et principalement des deux châteaux. Une levée de soixante mille hommes fut du moins décrétée. Pour obtenir un concours de toutes les populations, on taxa les rayas [2] à dix mille recrues d'Arméniens et quinze mille de Grecs, en laissant aux corporations la faculté de se racheter de cette obligation insolite du service par un fort contingent pécuniaire. Cinq cent vingt-quatre spahis, reste de cavalerie

(1) L'ère de Mahomet ou l'Hégyre date de 622 de l'ère chrétienne. L'année est lunaire, compte 354 jours et 12 mois alternativement de 29 et de 30 jours. A proprement parler, il n'y a point d'année chez les musulmans, c'est-à-dire de division du temps correspondante à une révolution astronomique périodique; c'est simplement une réunion de douze lunes. Les mois se succèdent dans un ordre de série et sont sans rapport fixe avec les saisons. Voici leurs noms, qui reparaîtront quelquefois dans le récit: *Moharrem*, *Sefer*, *Rebi-ul-ewel*, *Rebi-ul-akr*, *Djemaz-ul-ewel*, *Djemaz-ul-akr*, *Redjeb*, *Chabann*, *Ramadann*, *Chewel*, *Zil-kadé*, *Zil-hidjé*.

(2) Ce sont les sujets tributaires du gouvernement de la conquête.

Digitized by Google

féodale dont l'entretien s'était continué sur divers points de la Syrie, furent rappelés avec leurs enfants dans les limites de l'empire. Au milieu de ces préparatifs survint un accident qui affecta l'esprit superstitieux du Sultan, sans pourtant les faire interrompre. Le 21 janvier, l'incendie consuma le bâtiment nommé la Porte, siége des délibérations et des arrêts du divan, qui n'avait pas brûlé depuis 1827. Le feu avait été communiqué par l'habitation du premier ministre, Réouf-Pacha, qui perpétuait un simulacre de grand-visir sous la dénomination nouvelle de *bach-vekil* ou premier lieutenant. La perte du palais, évaluée à quinze millions de piastres (3,250,000 fr.), le bach-vekil volé, n'étaient point ce qu'il y avait d'alarmant; le portrait de Sa Hautesse, image de sa personne sacrée, avait péri dans les flammes, et Mahmoud, offensé qu'on ne l'eût pas sauvé à tout prix, contristé de la joie des vieux Turcs qui y voyaient la confusion anticipée de l'une de ses innovations sacriléges, fut même passagèrement impressionné de ce présage sinistre; les illusions d'une résolution profonde l'eurent bien vite effacé. Déjà perçaient les signes de cette indépendance qu'il se flattait de recouvrer par la chute de son vassal. Un jour qu'il se rendait à la mosquée, la réparation d'un acte de la Russie lui fut demandée

Digitized by Google

par la pétition d'un Anglais. En exposant ses services personnels pour la cause des Tcherkess (Circassiens), M. Longworth sollicitait une indemnité en faveur du patron d'une sacolève turque brûlée à Trébizonde, il y avait quelques mois, sur les exigences du consul russe, pour l'avoir conduit sur les côtes de Circassie, au mépris du blocus que la Russie avait dénoncé; trois jours après, en réponse à la pétition, le Sultan faisait remettre une somme de 10,000 piastres au patron. De ce petit trait de rébellion contre l'alliance de Pétersbourg ressortit l'indice d'une audacieuse combinaison qui ne tarderait pas à se manifester.

Durant ces apprêts de l'agression, en Egypte les ordres transmis par Méhémed-Ali, en Syrie la présence d'Ibrahim pourvoyaient à la défense. Sous les yeux du généralissime, Acre, si importante par sa situation centrale sur la côte et par son prestige impérissable de force, complétait ses dispositions; Kulek-Boghaz, défilé du Taurus en avant d'Adana, se transformait en citadelle. Ce défilé, tellement encaissé entre des pics élevés que, selon l'expression locale, un ange n'y passerait point les ailes déployées, était l'une des portes de la Syrie, et les ouvrages que le colonel Schultz, Polonais au service du Pacha, y avait savamment érigés, s'armaient de pièces

Digitized by Google

de gros calibre[1]. La cavalerie avait ordre de se mettre au vert un mois plus tôt que de coutume. Le transport des munitions arrivant d'Alexandrie occupait tous les chameaux. Pour subvenir aux frais de la campagne prochaine, on disait

(1) Une légende du pays caractérise avec originalité la difficulté de ce passage. Un jour qu'un pacha, venant de Stamboul et allant prendre possession d'un gouvernement en Syrie, traversait le Kulek-Boghaz avec une nombreuse escorte de troupes à pied et à cheval, tout à coup un cri frappe son oreille : « Arrête ! » Il lève les yeux, et, du sommet de la montagne, un homme, un seul homme, sans armes, lui réitère la defense de passer. « Misérable ! es-tu fou ? — Fou ? Je suis le cheikh, le bey, le pacha de ce lieu ; je commande ici en maître ; tremble de m'offenser et de me désobéir. » Sur un ordre du pacha indigné les troupes se mettent en marche ; du bout du pied le fou pousse quelques pierres. Soudain les rangs se débandent et les troupes reculent effrayées. Alors le pacha, réduit à capituler, lui demande à quel prix il met la liberté du passage. « Quand je te demanderais ton cheval et ton sabre, un chameau chargé de présents et la plus belle de tes esclaves, que pourrais-tu me refuser, maintenant que tu as éprouvé ma puissance ? Mais ce n'est point ma fantaisie ; ma loi, mon commandement, mon ordre, le voici : fais jouer ta musique afin de me divertir. » Aussitôt la musique joue, le fou danse, et le pacha passe, heureux d'en être quitte à si bon marché.

Ce défilé a cinq cents pas de longueur et suffit à peine dans sa largeur au passage de deux chameaux. Des fortins habilement disposés dominent ce boghaz ; son issue est commandée par des forts en éventail solidement bâtis et pourvus de casernes. On y compte deux cent vingt pièces de canon.

Digitized by Google

qu'Ibrahim retirait de chez les sarrafs de la province l'argent qu'il faisait valoir par leurs mains. Le gouvernement aussi battait monnaie. En vertu de prévarications notoires, il ordonnait à propos, sur les administrateurs publics et même sur les membres des tribunaux, une sévère enquête qui partageait les délinquants et les fruits du délit entre les galères et le fisc. Enfin la loi du recrutement recevait partout une rigoureuse application.

A quelle triste condition ces préparatifs de guerre, onéreusement soutenus depuis six années, ne réduisaient-ils pas les sujets du Vice-Roi et du Sultan! A cette heure, le service en Orient est profondément impopulaire; et ce qui fait cette impopularité, c'est moins l'innovation de la discipline que la permanence obligatoire du service. Si en Europe l'intérêt public, sous des noms divers, peut imposer à ses défenseurs une vie de caserne et de champ de manœuvres, il ne prévaut pas encore parmi les populations orientales sur leurs attachements caractéristiques de localité et de famille. Lorsqu'autrefois la perspective d'une conquête et l'appel de la guerre sainte les entraînaient sous le drapeau, le drapeau ne les enchaînait point; il les rendait par intervalle à leurs habitudes de vie privée. La guerre irrégulière avait ses saisons. A l'exception

Digitized by Google

du corps des janissaires, qui dut être à son origine composé de prisonniers et de tributaires, nulle autre force n'était constituée que les bandes d'aventuriers vivant de l'industrie des armes. Comment donc aujourd'hui, en l'absence d'un vif stimulant, la conscription n'eût-elle pas été une vexation d'autant plus odieuse qu'elle était fréquemment répétée par des armements extraordinaires ? C'était à qui tâcherait de s'y dérober ; les conscrits étaient emmenés de force, garrottés durant leur marche et emprisonnés à chaque étape. Cette répugnance des Turcs, de la race conquérante elle-même, à prendre rang dans le nizam[1] de l'empire, forçait le gouvernement à enrôler les races étrangères musulmanes. L'armée de Hafiz-Pacha avait livré plus d'un combat aux Kurdes pour les contraindre à s'enrégimenter, et un recrutement nécessitait une expédition. Plus strictement exécutée dans des Etats moins vastes, la conscription de Méhémed-Ali y imprimait plus visiblement la trace de ses abus. Mais que l'Egypte se laissât fouiller, trier, violer jusque dans ses générations imberbes par la main de fer de son maître, la Syrie n'avait point la même docilité, témoin la

(1) *Nizam-djedid* ou *nizam*, nouvelle milice. C'est le nom donné aux troupes régulières.

Digitized by Google

terrible insurrection du Haouran encore récente. Les montagnards se révoltaient; de terreur les habitants des villes se cachaient pendant l'opération de la levée et n'étaient que laborieusement traqués, à moins qu'un jour de solennité religieuse, pour le plus prompt succès de cette chasse aux hommes, on ne saisît comme d'un coup de filet toute la population mâle dans les mosquées, sauf à relâcher ce qui ne pouvait servir; les habitants des plaines émigraient sur le territoire du Grand-Seigneur. A cette époque, Ibrahim, parcourant la route de Damas à Alep, fut tellement frappé de l'abandon de cette partie de la campagne qu'il l'exempta de la conscription de l'année. Plus tard, il fit remise à Alep des recrues qui manquaient au contingent qu'elle avait dû fournir, et que, pressée, retournée, torturée, elle n'avait pu porter au-delà de deux cents hommes. Un remplaçant s'y était payé jusqu'à 10,000 piastres (2,500 fr.), prix énorme en Orient où l'homme coûte encore si peu! Ainsi, sous le règne pacifique du *statu quo*, la terre, affligée d'une calamiteuse stérilité, et les peuples, dévorés dans leur chair et leur sang, souffraient de toutes les plaies de la guerre!

C'était sur ces mécontentements de la Syrie que Mahmoud fondait une partie de ses espérances. D'un bout à l'autre de la province, ses

Digitized by Google

secrets émissaires échauffaient de la promesse d'une vengeance et d'un affranchissement prochain tous les éléments antipathiques à l'administration égyptienne; un vaste soulèvement devait appeler ou seconder l'invasion des armes impériales. Dans ce complot contre le Vice-Roi figurait, singularité nouvelle, la femme extraordinaire que l'Europe a connue sous le nom de lady Esther Stanhope. Femme, elle se souvenait de l'accueil flatteur que le Padischah lui avait fait à Constantinople, et s'offensait de n'avoir point reçu du nouveau gouvernement ces égards particuliers auxquels elle avait été habituée par les visirs de la Porte. Nièce de Pitt, en défendant l'intégrité de l'empire et la cause de la légitimité, elle suivait une tradition de famille et cédait à une opinion aristocratique. Enfin, reine de Jérusalem et de Palmyre, ainsi l'avait autrefois nommée la voix des populations fascinées par sa beauté, son grand caractère et ses largesses, ne repoussait-elle pas aussi pour son propre compte ce pouvoir positif de l'Egypte, devant lequel s'évanouissait une royauté poétique qui avait plus librement plané au milieu de l'anarchie? Comme le Sultan elle aussi avait perdu sa Syrie, et il ne lui en restait que sa retraite du Liban, où, reine déchue du trône, hélas! plus tristement déchue de sa jeunesse

Digitized by Google

et de ses revenus, déjà souffrante, elle attendait, elle conspirait même le renversement d'un usurpateur. Les agents du gouvernement turc avaient profité de ses dispositions; ils n'ignoraient pas ce que son nom seul avait d'influence dans la Montagne et son intelligence de dons supérieurs; peut-être sa vie solitaire, la réputation de sa science à évoquer les esprits invisibles et à lire dans le livre étoilé du ciel, la leur faisaient consulter avec plus de respect comme un de ces flambeaux que Dieu se plaît à allumer dans le désert.

Sur ces entrefaites, le 15 mars 1839, Méhémed-Ali rentra au Caire après une absence de cinq mois.

Si les illusions de la cupidité eussent déterminé son départ, certes, c'eût été à une déception qu'aurait atteint son excursion lointaine. Il n'avait point découvert de trésors avec lesquels il pût défrayer sa puissance, acheter Constantinople, s'affranchir des marchés d'Europe et dorer son avénement à une quasi-indépendance. Un essai de sables aurifères n'offrit pour tout résultat qu'un grain d'or par quintal de matière, ce qui élève le produit du quintal à 3 piastres (60 à 75 centimes). Toutefois, convaincu des richesses minérales que renfermait ce pays, il y laissa une colonie d'ingénieurs et de travailleurs,

Digitized by Google

y fit déporter une autre colonie de *mâlems* ou écrivains cophtes, et décida qu'on y bâtirait une ville de son nom. Pendant ce voyage il fit plus, il apprécia la situation des provinces africaines qui se rattachent à l'Egypte; un regard de convoitise tomba sur l'opulente fécondité du sol, un regard de mansuétude sur la barbarie de leur misérable population noire. Salué de tous les chefs de tribus qui vinrent lui rendre hommage, par de sages discours, puissants dans sa bouche, il excita leur indolence au travail, à la culture de l'indigo, du coton, de la canne à sucre, et à l'extension de leur commerce qu'il promit de favoriser. Il les invita même à sortir de l'ignorance, et offrit aux cheikhs de recevoir dans les écoles de sa capitale leurs enfants, otages précieux de la soumission des pères; il leur recommanda aussi des pratiques plus humaines entre eux en joignant l'exemple au précepte; par son ordre cinq cents esclaves furent remis en liberté. Rien de sa part ne fut épargné pour se concilier les habitants. Avec cette imagination prompte à se représenter le résultat et à embrasser les moyens, il songea à doter, dès qu'il serait tranquille, ce magnifique et stérile territoire de l'industrie de deux mille Européens; il signala, en passant, dans le pays difficile d'Atmour-Barbar et près des mines de fer du

Digitized by Google

Kordofal, deux points importants à rapprocher du Nil par des chemins de fer. Enfin il comprit que ce fleuve, qui l'avait si rapidement transporté, n'était pas seulement le père des récoltes dont s'emplissaient ses magasins ou le conducteur de son autorité, mais un propagateur de la civilisation qu'il s'efforçait d'implanter autour de lui, un merveilleux véhicule de tous les échanges entre la Méditerranée et l'intérieur de l'Afrique, destiné à y faire remonter les semences de l'état social moderne dont peut-être le germe antique en était descendu avec ses flots. Cette région sauvage, ces peuplades, encore isolées de la famille humaine par leur dégradation et la couleur même de leur peau, s'émurent de l'apparition soudaine du Pacha glorieusement associé depuis trente ans à cette Egypte que l'Orient proclame la *mère du monde;* elles admirèrent sa robuste et alerte vieillesse que ne rebutait aucune fatigue, bénirent la dignité affable dans la force, et sa visite fut en quelque sorte l'acte d'un apostolat régénérateur. Homme vraiment admirable qui a énormément remué de choses, a relié entre elles une foule de nations par les jets d'une activité toujours rayonnante, qui a beaucoup fait dans le présent, et tel que tout homme supérieur, poussé son sillon jusque dans l'avenir; infatigable au bord

Digitized by Google

de la tombe, car il a foi dans sa vieillesse et croit au soleil du lendemain ; chargé de soixante et dix ans, n'avait-il pas, à l'exception de la route entre le Caire et Assouan, parcourue sur un bateau à vapeur, bravé les lassitudes, les périls même d'un voyage de douze cents lieues, tantôt dans une barque à travers les cataractes, tantôt à cheval ou à dos de dromadaire à travers les déserts de sables ou de montagnes, toujours le dernier au repos, toujours le premier au mouvement, et, comme si la préoccupation des affaires qu'il quittait derrière lui ou qui l'attendaient au retour lui eût été légère, d'une inaltérable égalité d'âme!

Ce fut le premier jour du premier mois de l'année musulmane nouvelle, 1er moharrem 1255 (15 mars 1839), qu'il revit le Caire; avec l'année tout allait aussi se renouveler. Si en arrivant il ordonnait la traduction du *Code Napoléon*, qu'il méditait de prendre pour base d'une réforme législative, les circonstances lui commandaient d'autres soins. Mieux que ses calculs sur les mines s'étaient vérifiées ses spéculations sur la politique. Parti agresseur, à son retour il se trouvait l'attaqué. Pendant son absence la question avait mûri, et la solution à laquelle depuis cinq mois l'Europe ne s'était point prêtée, il était sûr de l'obtenir de la guerre que l'impla-

Digitized by Google

cable ressentiment du Sultan n'hésiterait pas à commencer et qu'il attendrait dans une habile inertie. Il avait même su éluder la réclamation du tribut et la nécessité d'un refus, en faisant répondre au reala-bey qu'il ne pouvait lui donner audience au Caire qu'en septembre; avant le retour du Vice-Roi, les mains vides, le reala-bey était reparti pour Constantinople.

Projet de ses veilles et rêve de ses insomnies, la guerre absorbait toute l'activité de Mahmoud; c'était dans ce foyer qu'il concentrait et consumait une exaltation fébrile dont le funeste développement se masquait encore sous des symptômes incertains; mais il était seul à la vouloir avec énergie. Une guerre contre Méhémed-Ali, sans popularité dans la nation, était un sujet d'alarme pour la Porte. L'effroi de quelque catastrophe, au bout d'un règne marqué par tant de désastres, la touchait plus que le désir de relever la gloire de l'empire. Cet effort de restauration lui faisait redouter la ruine. Isolé dans sa noble et imprudente ambition, délaissé dans ses haines personnelles, il ne ralliait à ses intentions supposées que le suffrage des pusillanimes approbateurs de profession, le zèle intéressé des officiers et l'enthousiasme de ses courtisans. Autour de lui la paix et la guerre formaient ouvertement deux camps. Quoique illimité,

Digitized by Google

son despotisme n'avait aboli ni les contradictions respectueuses du divan ni les molles résistances du *mabeïn*[1]; aussi ne voulait-il se prononcer qu'à l'instant d'agir, et jusque-là il affectait l'indécision. Les uns s'efforçaient de le retenir, les autres le poussaient en se précipitant sur ses traces.

A la tête du parti de la guerre était le capitan-pacha Akhmet. C'était ce même Akhmet qui en 1836 avait été l'officieux entremetteur d'un arrangement avec Méhémed-Ali et s'était laissé éblouir par d'habiles captations; aujourd'hui il ne connaissait plus l'Egypte. Mahmoud avait soif de vengeance; périsse Méhémed-Ali et sa race! son châtiment était légitime. Mahmoud désirait la guerre; sainte était cette guerre et la victoire certaine. Moitié par artifice, moitié par aveugle entraînement, il flattait la passion dominante, il épousait les espérances de son maître sans calculer les chances de l'entreprise. Ce qu'avant tout il souhaitait de la guerre, c'était le triomphe de la volonté belliqueuse du Sultan; pour lui, quiconque y résistait était l'ennemi, Constantinople le champ de bataille, et le prix du combat une plus large part de faveur. Tandis que l'ami le plus nouveau du Pacha à Stamboul y déchaî-

(1) Terme qui répond à celui de camarilla.

Digitized by Google

nait les hostilités, à la tête du parti de la paix se trouvait son ennemi le plus ancien, Khosrew. C'était lui qui en 1832 avait été le promoteur des deux expéditions de la Syrie et de l'Asie-Mineure. Naguère expulsé de l'Egypte par Méhémed-Ali, outrage dont son âme avait gardé le souvenir aussi fidèlement que sa jambe boiteuse conservait la trace d'une périlleuse évasion par les fenêtres de son palais du Caire, il avait fait alors proclamer son ennemi personnel ennemi de la Sublime-Porte[1]. Par un raffinement de son impitoyable égoïsme, si Méhémed-Ali succombait, sa rancune était satisfaite, et le succès de l'armée, qu'il avait régulièrement organisée, lui décernait l'honneur de la campagne; si les Turcs étaient battus, l'avantage de son vieil adversaire était un pis-aller calamiteux pour l'empire, profitable à sa rivalité plus récente avec Husseïn et Reschid-Méhémed, généraux en chef des deux expéditions. A cette heure pourtant nul ne contrariait d'imprudentes in-

(1) Méhémed-Ali fit et défit des pachas avant de l'être. Il expulsa Khosrew de l'Egypte pour le remplacer par Khourchid, et se laissa proclamer à la place de ce dernier, dont il provoqua la déchéance. Khosrew n'en a jamais voulu à son successeur immédiat. *Voir* dans notre *Histoire de la guerre de Méhémed-Ali* (1832) le portrait et les gestes de Khosrew.

Digitized by Google

spirations guerrières avec autant de fermeté, nul ne savait mieux s'attendrir sur les intérêts sacrés de l'Etat, nul n'invoquait plus courageusement la gloire bien entendue du monarque et les leçons même du passé. Khosrew était un conseiller fidèle du Sultan; il n'était plus ministre et travaillait à le redevenir. Depuis qu'en 1836, sous prétexte de son grand âge, on l'avait forcé à résigner l'omnipotence ministérielle, il n'était qu'à moitié rentré en activité par sa nomination à la présidence du conseil suprême; dans la retraite son ambition s'était rajeunie, et, afin de ressaisir le pouvoir tant regretté, il se mettait au premier rang de l'opposition avec une incomparable ardeur pour le bien public. Ce n'était que par la paix qu'il pouvait prévaloir, il en avait l'acharnement, et, dût la guerre éclater, il prévoyait la glorification de sa prudence, la perte des conseillers téméraires dans une fâcheuse issue qu'il espérait peut-être. En attendant, le rusé vieillard prenait le rôle d'un prophète dédaigné, abandonnait la faveur impériale aux fanfarons bruyants qui décriaient ses oracles, et s'enveloppait des dehors de la disgrâce en intriguant sous main: Aman singeait Mardochée.

Entre ces représentations pacifiques dont il était obsédé et les assurances de victoire qui

Digitized by Google

répondaient à sa pensée de guerre, Mahmoud, avec ce mélange d'opiniâtreté et de dissimulation dont l'art lui était familier, poursuivait inflexiblement son but secret. S'il avait à tromper les siens, il avait aussi besoin d'amuser l'Europe. La guerre de 1832, grâce à la diversion révolutionnaire de 1830, avait été un acte libre de l'Orient, et quand l'Europe y regarda, il ne lui restait qu'à modifier un fait accompli. Or, de spectatrice distraite ou surprise, elle était devenue une observatrice vigilante dont il fallait mettre en défaut le qui-vive pacificateur.

Après avoir refréné en 1838 les prétentions de Méhémed-Ali, les grandes puissances avaient compris que le *statu quo* n'était pas moins menacé par les exigences vindicatives du Sultan. C'est pourquoi l'Autriche, l'Angleterre et la France, afin de frustrer la Russie de tous les bénéfices de l'imprévu, avaient songé à soustraire l'empire à son protectorat et à le faire rentrer dans la loi commune européenne, en réparant par un traité solennel la solennelle exclusion du traité de 1815. Plus d'une fois, durant l'hiver et jusqu'en mars, l'idée d'un congrès qui se serait tenu à Londres ou à Vienne fut mise en avant auprès de la Porte. Mais est-il si facile de suppléer à une omission et de retourner au jour décisif? Antidater les résultats qu'on déplore, ce

Digitized by Google

n'est pas couvrir l'imprévoyance, c'est s'inscrire en faux contre la réalité. La Russie, au profit de laquelle la Sainte-Alliance avait consenti l'exclusion, ne permit pas une rétractation tardive. En déclarant fièrement qu'elle continuerait à suivre en Orient ses errements particuliers, habilement elle fit concourir le gouvernement lui-même au rejet de la mesure. Pour travestir à ses yeux en conspiration européenne une tentative préservatrice de son indépendance, pour lui faire de ce futur congrès un épouvantail, M. de Bouteneff évoqua le souvenir du congrès où l'émancipation de la Grèce avait été reconnue, et d'autres émancipations n'étaient pas consommées. Le Sultan écarta la proposition; la diplomatie dut l'abandonner pour la question même de paix et de guerre. Le ciel de Constantinople se chargeait de sombres nuages.

Il y avait longtemps que chaque année l'Europe voyait un orage grossir, et chaque fois elle avait réussi à le conjurer; cette fois encore elle se prononça pour la paix avec l'espoir d'un même succès. Le Sultan oserait-il affronter ce vœu formel, à moins que la querelle de l'Orient ne mît à l'épreuve la touchante unanimité des conservateurs du *statu quo* et ne provoquât des votes secrets en faveur de l'orage? Cinq voix étaient nécessaires à la plénitude du *quos ego*

Digitized by Google

de l'Europe, la majesté de ce dire suprême souffrait autant de commentaires.

Aucune puissance ne voulait la paix plus sincèrement que la France; pour elle et pour tous, la paix, c'était son système unique, son premier et son dernier mot sans arrière-pensée. La consolidation de l'Orient limitait toute ambition et la dispensait d'en avoir: c'était un triple gain. Loin de spéculer sur des ruines futures, elle eût craint d'être condamnée, pour restreindre d'excessives concupiscences, à exercer quelques prétentions; sous ce rapport l'empire ottoman n'avait pas d'ami plus fidèle que sa vieille alliée. Mais l'empire s'était dédoublé, et la Sublime-Porte, se croyant immuable, ne comprenait rien à cette affection qui, au lieu de persister exclusivement dans l'unité antique, se transformait à cette heure, suivant les changements survenus, en une sainte impartialité qui ne sacrifiait ni le Sultan au Pacha ni Méhémed-Ali à Mahmoud, et les invitait à la concorde. Plus tendre peut-être aux légitimités qui se font qu'aux légitimités toutes faites, on l'accusait d'incliner vers Méhémed-Ali, et sans doute le Pacha profitait des prédilections nationales pour le génie, fils de ses œuvres, pour l'Egypte même, terre d'une croisade moderne. Mais le gouvernement tenait équitablement la balance; grâce à sa sympathie flexible,

Digitized by Google

il s'ajustait à la fois à une amitié récente et à une alliance traditionnelle; grâce à la politique à deux faces qui fait sa gloire, politique de conservation et de mouvement, il embrassait d'une vue large le droit consacré et le fait trop puissant pour n'être pas reconnu; il signalait le salut de l'empire dans leur conciliation. En un mot, la France se montrait en Orient la personne politique la plus honnête et la plus sensée; mais pouvait-elle imposer sa modération, et le *statu quo*, qu'elle avait eu l'honneur de faire prédominer pendant six années, ne reposait-il pas sur une base bien fragile, l'abnégation de toutes les parties intéressées?

Comme la France, par répugnance à la guerre et aux bons hasards en perspective pour la Russie, la prudente Autriche réclamait la tranquillité; mais ses vues générales étaient rétrécies par son intérêt particulier. Préoccupée d'assurer contre toute attaque le Bosphore, la Turquie d'Europe et le Danube, ce fleuve, dont l'embouchure lui semble sa frontière naturelle et le cours un grand chemin qui l'y entraîne, elle plaçait tout l'empire à Constantinople et subalternisait l'Egypte; d'ailleurs en matière de légitimité elle préfère la possession d'état à la candidature. Ses ménagements pour la Porte, qu'elle se représentait opprimée par un audacieux vassal,

Digitized by Google

ôtaient quelque force à ses réclamations consciencieusement poursuivies. Aussi le baron de Sturmer, internonce d'Autriche, malgré son zèle de la paix, ne parvenait-il à arracher que de vagues promesses qui ne pouvaient longtemps l'abuser; organe de modération vis-à-vis d'une volonté irrésistible qui poussait les choses à toute extrémité, il était impuissant en dépit du crédit acquis à un caractère respecté, à un esprit insinuant et à une pratique consommée des affaires.

Quant à l'Angleterre, quelle était sa politique? Ses prédilections et ses calculs relativement à l'empire étaient subordonnés à son vaste plan de politique orientale. Limiter les envahissements matériels et vaincre la concurrence commerciale de la Russie en Asie, protéger l'Inde, lier étroitement ses possessions coloniales à la métropole, tel est ce plan. Dès lors elle avait à Constantinople un intérêt de premier ordre; c'est là que le Danube a son embouchure, c'est là que le flux de la Méditerranée aboutit aux routes des marchés de l'Anatolie et de la Perse; il lui importait de fermer Constantinople à la Russie. Mais avec les provinces administrées par le Pacha coïncidaient le précieux transit de l'Inde et les grandes routes marchandes de l'antiquité. Après avoir posé des étapes à Gibraltar, à Malte, aux îles ioniennes, après s'être emparée de Karak

Digitized by Google

dans le golfe Persique et d'Aden près de Bab-el-Mandeb, après avoir sondé la mer Rouge et l'Euphrate, il lui restait à nouer en Syrie et en Egypte les deux parties de sa voie. La Tamise veut s'unir au Gange par la Méditerranée. Méhémed-Ali lui faisait-il quelque difficulté? S'il s'était peu complaisamment prêté à la navigation sur l'Euphrate, il n'y avait suscité aucun obstacle; s'il s'était refusé à l'établissement de postes militaires pour la protection du chemin de Soueys, si même il avait ajouté qu'il ouvrirait les portes de sa maison, mais qu'il en garderait les clefs, il avait loyalement favorisé toutes les relations avec l'Inde, et son bras puissant en garantissait la sécurité. Enfin, son gouvernement en Syrie avait été profitable à l'Angleterre en y déterminant un accroissement commercial dont elle avait les sept huitièmes en exploitation. C'est pourquoi il semble qu'elle devait se satisfaire de cet état de choses, se borner à favoriser le développement des ressources de tout l'empire, et sous ce rapport le traité de commerce de 1838, sauf la perfide intention contre le Pacha, le traité d'alliance avec l'Autriche, conclu la même année, étaient d'une politique honorable et bien entendue. Politique humaine, puisqu'elle concourait au salut de tout ce qui avait vie; européenne, puisqu'elle était

Digitized by Google

conforme à l'intérêt avoué de toutes les puissances; ottomane, puisqu'elle fortifiait l'empire; mais elle n'était point assez anglaise, et des tentations avaient assailli l'égoïsme de la Grande-Bretagne.

Le Pacha la gênait. Mécontente de n'avoir pu l'assouplir à la posture d'un vassal aussi facilement qu'un raja indien, elle était importunée de rencontrer ses vœux sur la route de Bagdad, ses expéditions au bord du golfe Persique, ses troupes sur divers points de l'Arabie, ses établissements à Moka, son nom dans les provinces africaines, et cette puissance qu'il travaillait à étendre, il prétendait l'enraciner sur le privilége de l'hérédité! Les chemins ont leur ambition et leur tyrannie; l'Angleterre est un voyageur. Autant que le Sultan elle se fâchait de l'indocilité remuante de Méhémed-Ali, si le Sultan parce qu'il voulait être maître aux dépens de son visir, elle, parce qu'elle voulait être puissante sur le terrain du visir aux dépens du Sultan sans doute. Autre grief. La prétention du Pacha, invinciblement repoussée et incessamment reproduite, exposait Stamboul à la guerre civile et à une descente étrangère. Elle se lassait d'avoir toujours à craindre que l'épée de l'Egypte ne tranchât le fil qui tenait sur l'héritage des sultans et sur elle-même une autre épée suspendue. Par antagonisme à

Digitized by Google

la Russie et pour son propre compte elle se prit à le haïr cordialement. Donc, lorsque le maître n'aspirait qu'à détruire le serviteur, que faire? Empêcher Mahmoud, c'était le réduire peut-être à ne prendre conseil que de Pétersbourg et le lui livrer vaincu ou vainqueur. Sans doute, toute l'Europe aidant, elle eût réussi à contenir les deux rivaux; mais elle perpétuait le crédit russe, restait confondue auprès de Sa Hautesse dans l'opposition européenne, et laissait durer un obstacle ailleurs. Qu'au contraire elle favorisât les projets de guerre du Sultan et qu'il fût vainqueur, elle se faisait compter comme une amie particulière à Constantinople, et derrière l'autorité nominale des pachas de la Porte elle s'impatronisait en Egypte et en Syrie. Il plaisait au Grand-Seigneur de démolir une des ailes de sa maison afin d'en chasser un usurpateur; fallait-il l'en détourner lorsqu'à l'expulsion de l'usurpateur elle gagnait d'avoir les coudées plus franches dans la portion démolie? Un autre avantage, c'était d'y faire choir avec Méhémed-Ali l'influence de la France, à qui elle prêtait gratuitement la convoitise de l'Egypte; le Pacha lui semblait trop français et parfois elle l'avait supposé russe, tant elle prenait facilement ombrage! Ce que le Czar avait fait au nord de la Turquie en s'inféodant à petit bruit la Valachie, la Moldavie et la

Digitized by Google

Servie, elle entendait le faire au sud; elle avait aussi un Milosch à museler ou à renverser. Enfin, si un jour l'empire venait à se dissoudre, elle aurait un pied sur l'Egypte et la Syrie et un os de moins à briser dans sa proie. L'une de ces provinces, en raison de la proximité de la Perse et de l'adhérence à l'Anatolie, faisait partie de son système de résistance à la Russie; l'autre la conduisait avec le Nil dans l'intérieur d'une portion de l'Afrique; maîtresse par toutes deux d'un réseau de communications, elle retrouverait les côtes du Malabar sur la Méditerranée.

Sous ces inspirations, dès la fin de 1838 l'Angleterre prit nettement position à Constantinople entre ses deux ennemis, la Russie et le Pacha, dans l'amitié du Sultan. Tous deux unirent leurs espérances et firent cause commune. le Sultan crut avoir un second; l'Angleterre avait un instrument. A cette époque elle était dans une veine d'audace. Une expédition hardie s'apprêtait à couronner une série de mouvements habiles ou heureux en Asie. N'avait-elle pas exploré l'Indus, ébauché la soumission des émirs riverains de ce fleuve, resserré son alliance avec Rundjet-Sing, le souverain du Pendjab, et par là corroboré en quelque sorte les flancs mêmes de son empire indien? Pour les couvrir d'une cuirasse et d'un bouclier, il lui

Digitized by Google

aurait fallu se munir de l'Afghanistan et de la Perse, dont la Russie tentait de se faire des armes contre elle. Londres n'avait-il pas vaincu Pétersbourg à Hérat? et si la Perse restait sous la main des Russes, l'Afghanistan lui avait échappé, l'Angleterre étendait aussitôt la sienne. Depuis le mois de décembre, une armée marchait intrépidement vers cette contrée pour en bannir des princes usurpateurs malintentionnés et la rattacher au sceptre d'un souverain légitime longtemps pensionnaire de la Compagnie. Deux fois à la même heure l'Angleterre patronait en Orient la légitimité contre l'usurpation avec une égale magnanimité. Cependant le Sultan serait-il vainqueur du rebelle? fallait-il l'exciter? fallait-il le retenir? Le cabinet anglais ne poussa point directement à la guerre et n'eut pas la vertu de la paix. Tenté de l'événement, incertain de l'issue, il en abandonna la responsabilité à la prudence de Mahmoud et à la modération de son ambassadeur.

Envoyé en 1833 de Londres à Constantinople, lord Ponsonby avait délicieusement flâné en Italie, tandis que les Russes occupaient le Bosphore, et à son arrivée il avait trouvé le traité d'Unkiar-Skelessi conclu. Annuler ce traité devint son idée fixe. Echauffé par M. Urquhart, il se flatta d'abord d'entraîner l'Europe à une

Digitized by Google

croisade contre la Russie et fut l'un des collaborateurs anonymes d'un pamphlet qui alors remua fortement l'opinion[1]. Plus tard il détesta le traité dans Méhémed-Ali et en rêva la compensation dans sa ruine. Personne, excepté le Sultan, ne souhaitait cette extermination avec plus d'animosité et ne se la promettait avec plus d'infatuation. C'était vainement que l'organisation militaire de l'Egypte pronostiquait à l'empire un nouveau revers; il présuma qu'attaqué sur son terrain le Pacha perdrait une partie de ses avantages, se fia aux soulèvements de la Syrie, et les avis de M. Campbell ne pouvaient tempérer ses espérances. Tel était l'ambassadeur auquel l'irrésolution du cabinet anglais abandonnait une question renfermant l'avenir de l'Orient, de l'Europe et de l'alliance anglo-française. Il y a plus; appuyé qu'il se sentait à sa position parlementaire et à ses relations ministérielles, beau-fils de lord Grey et beau-frère de lord Durham, dont les voix

(1) *L'Angleterre, la France, la Russie et la Turquie*, publié à Londres et à Paris par M. Urquhart. Cet écrivain, d'une intelligence élevée et d'un caractère honorable, du reste partisan absolu de l'intégrité de l'empire, exerça une grande influence sur l'esprit de lord Ponsonby et lui fournit le plan du traité de commerce de 1838.

Digitized by Google

comptaient dans la majorité incertaine du cabinet, il semblait imposer plutôt que recevoir une direction, et l'altière fantaisie du noble lord ressortait librement dans son aventureuse diplomatie. Ce n'était point qu'il embouchât la trompette; par une dernière politesse au *statu quo* et à l'alliance de la France, tout haut il se mettait à l'unisson pacifique de l'Europe; tout bas il approuvait la légitimité de la guerre, incriminait Méhémed-Ali et vantait l'excellence des troupes turques. Auquel des deux langages devait croire Mahmoud altéré de vengeance et du désir de recouvrer sa Syrie? L'ambassadeur de la Grande-Bretagne était l'Iago de la passion politique du Sultan. Toutefois, en s'adjoignant aux sollicitations de ses collègues en faveur de la paix, il se trahissait par la jactance de ses présages, trouvait un malicieux plaisir à tenir l'ambassadeur de France dans l'hésitation sur ses procédés, et la satisfaction de supplanter la Russie dans les conseils de Stamboul s'accusait par la demi-indiscrétion de sa bonne fortune diplomatique. Type achevé de l'aristocratie anglaise par l'élégante distinction de ses manières, lord Ponsonby était plutôt un enfant perdu de cette politique hautaine, âpre et spoliatrice de la vieille Angleterre que le représentant de cette politique modérée qui caracté-

Digitized by Google

rise chez les peuples civilisés une heureuse modification de leur égoïsme national.

La France, il faut l'avouer, croyait à la fidélité de l'Angleterre au *statu quo* proclamé et maintenu par leurs efforts réunis. Devait-elle y croire? le *statu quo* n'avait-il pas nécessairement pour chacune des deux puissances une signification diverse comme son intérêt même en Orient? Entre elles il n'y avait de commun que l'opposition à la Russie. En dehors de cette politique négative, la France n'ambitionnait rien, l'Angleterre avait des spéculations à tenter, des chances à courir : l'une voulait ne rien perdre, l'autre gagner. Permis à la France de professer entre le Sultan et le Pacha l'impartialité du désintéressement; mais supposer chez son alliée la même impartialité avec des intérêts plus actifs, n'était-ce pas lui attribuer une trop haute vertu? La France choyait dans la paix un gage de la consolidation et des progrès de l'empire; ignorait-elle que le génie britannique pèse la paix, la guerre et la civilisation à d'autres balances qu'à celles d'une politique sentimentale? N'avait-elle donc reçu aucun avertissement qui éveillât sa défiance? Dès la fin de 1838, traité de commerce, promenade sympathique de l'escadre anglaise et de la flotte turque, réponses caractéristiques au Vice-Roi étaient-ils un voile bien épais au-devant

Digitized by Google

de la double attitude de l'Angleterre à Alexandrie et à Constantinople? N'était-ce pas l'instant de la solliciter à des éclaircissements et de ne s'endormir ni sur de vagues protestations ni dans une naïve quiétude? Sans doute le cabinet du 15 avril se plut à envisager sous ces démonstrations un excès de zèle soit contre la Russie, soit pour le *statu quo;* du moins il ne parut pas soupçonner que le cabinet de Saint-James, en en réclamant l'observation de la part du Pacha, réservait au Sultan la faculté de le rompre. Tant d'imprévoyance ne s'explique que par les préoccupations du ministère Molé, alors aux prises avec la coalition. Si l'on se rappelle cette lutte de tous les princes de la parole au nombre desquels le président du conseil marqua sa place, on s'étonnera peu que, durant d'ardentes controverses sur les affaires extérieures, l'urgence de la plus importante ait été méconnue. Rien n'était alors de circonstance que l'Espagne, la Suisse, Ancône; Ancône emplissait le monde, et l'Orient demeurait à l'écart de la sollicitude publique, sous le titre pompeux de *terre de prestiges*, comme un terrain neutre où le ministère et la coalition n'avaient point à se livrer de bataille. Aussi ce cabinet, en tombant, y laissa-t-il la diplomatie française à découvert, l'Angleterre libre de suivre ses calculs ou ses caprices en dehors de l'alliance

Digitized by Google

des deux gouvernements, et le *statu quo* à la merci de l'épée impériale, dont, sous main, lord Ponsonby retirait peu à peu le fourreau. Etait-ce en témoignage de reconnaissance que Mahmoud envoyait à M. Molé la décoration du Nichan-Iftikhar? Enfin, grâce à une longue vacance ministérielle, l'intérim remplaça l'incurie.

En cet état de chose l'ambassadeur de France pouvait-il influer ou même s'éclairer sur les éventualités prochaines? Trop judicieux pour ne pas admettre la possibilité de la guerre, il avait, le 14 février, adressé de sages représentations au sujet des armements; mais sachant qu'auprès de l'amorce d'un canon chargé la temporisation des Turcs laisse souvent la mèche se consumer inoffensivement, à plus forte raison, lorsque tant de mains se réunissaient pour l'éteindre, se persuadait-il que cette unanimité d'efforts préviendrait l'explosion. Malgré ses soupçons des manœuvres de lord Ponsonby, l'alliance des deux gouvernements et la pertinacité apparente du concert de leurs vues lui faisaient croire au concours de son auxiliaire. Londres jouait Paris, et le représentant de la Grande-Bretagne avait contre l'ambassadeur de France tout l'avantage que l'un des deux gouvernements s'était ménagé vis-à-vis de l'autre. Trahi dans ses vœux pour la paix, sans autre appui près de la Porte

Digitized by Google

que celui de l'internonce, encore subissait-il la défaveur résultant de la partialité reprochée à la France pour l'Egypte. En vertu de l'isolement même de la politique française désertée par l'humeur entreprenante de son alliée, il se trouvait donc condamné à un isolement dont les Turcs avaient le secret et qui altérait son crédit. Si l'on ajoute aux difficultés de cette position exceptionnellement délicate les difficultés naissant de l'incertitude même des ministres, de l'influence excessive du mabeïn et du système de dissimulation si bien pratiqué par le Sultan, on s'expliquera comment un ambassadeur, doué d'une intelligence ferme et élevée plutôt que d'un esprit souple et minutieusement sagace, a pu se tromper ou être trompé sur les intentions de Constantinople. Plus d'une fois avec la noble énergie de son caractère, il avait, au nom de la France, réclamé la paix, et toujours la paix lui avait été garantie. Par respect pour sa nation, par respect pour lui-même, il ne put croire que le nom de la France et sa parole eussent perdu toute autorité. Mais le Sultan abusait tout le monde, c'était l'une des conditions même de son plan, et lorsque l'amiral Roussin, inquiet des bruits répétés de guerre, recourut à une audience impériale, Sa Hautesse ne se fit aucun scrupule d'induire personnellement en

Digitized by Google

erreur le ministre de la France en lui donnant de sa bouche des espérances de paix.

Restait la Russie. Aucune puissance officiellement ou officieusement ne paraissait désirer la paix avec plus de sincérité. Jalouse d'écarter tout soupçon de vouloir brouiller l'Orient à son profit, il lui suffisait de laisser travailler l'impatience de l'Angleterre et de se réserver, sous les dehors de la modération, pour une occasion qu'elle n'aurait ni provoquée ni empêchée. Si, sourd à tous ses avis, son allié la bravait presque en se laissant entraîner à d'autres suggestions, elle se résignait avec un demi-sourire à cet essai d'indépendance et aux conséquences de cet entraînement. Si d'elles-mêmes la France et l'Angleterre s'engageaient en Orient dans des voies divergentes, il ne lui était ni prescrit de remédier à ce dissentiment ni interdit de chercher plus tard à l'exploiter. Le régime du *statu quo* lui était avantageux, puisqu'il épuisait tout l'empire; les événements pouvaient lui ouvrir de nouvelles combinaisons politiques, et elle planait au-dessus des chances connues du présent et des chances prévues de l'avenir avec une éminente supériorité. M. de Bouteneff, dont l'habileté se dissimulait sous une politesse exquise et une simplicité de bon goût, réalisait le mot si spirituel du comte Orfoff, en 1833 :

Digitized by Google

« C'est pour la Russie une nécessité de premier ordre d'avoir à Constantinople une prépondérance marquante; mais c'en est une non moins grande pour elle d'y avoir un représentant qui le lui fasse pardonner. » Ministre d'une politique patiemment suivie, il en avait la pénétration et le calme. Que lord Ponsonby excitât le Sultan à jeter le dé et pariât pour lui avec une présomptueuse assurance, que l'amiral Roussin et M. de Sturmer, l'un avec une dignité un peu roide et l'autre avec de flatteuses insinuations, s'efforçassent de le détourner de ce jeu téméraire, si d'un geste le Sultan annonçait tantôt la guerre et tantôt la paix, M. de Bouteneff, demandant la paix et ne repoussant point la guerre, attendait; la Russie n'avait à commencer la partie que lorsque le dé fatal serait tombé.

Et la Prusse avait aussi sa figure orientale! Elle doublait la Russie dans cette apparente sincérité de démonstrations pacifiques, en même temps qu'elle commissionnait comme remplaçants d'officiers russes quelques-uns de ses officiers distingués dans les armées turques. Pétersbourg a toujours eu l'art de faire servir l'Allemagne à ses vues. L'Autriche avait fait son temps; à son tour, l'ombre du grand Frédéric se tenait cachée derrière l'ombre de Catherine, et M. de Kœnigsmark derrière M. de Bouteneff.

Digitized by Google

A bien prendre, les cinq grandes puissances, en demandant la paix, ne savaient pas, ne voulaient pas même la vouloir avec une franche unanimité. En pouvait-il être autrement lorsque le *statu quo* n'avait été qu'un aveu public de ce défaut d'harmonie sauvé par l'ajournement convenu de toute discussion? On s'était attaché, l'on avait consenti à prolonger ce qui ne pouvait finir que par la guerre, disons mieux, que par une question immense à résoudre, dont les préliminaires seuls devaient tenir la diplomatie en haleine. Mais si l'Europe avait établi à son profit le mensonge de la paix, l'Orient souffrait de l'absence d'un règlement de ses positions. Exiger des deux parties le sacrifice des chances d'une mutation avantageuse au respect d'un régime pareillement intolérable pour toutes deux, c'était tenter un effort inutile, et, selon l'expression turque, *piler de l'eau dans un mortier*. C'était vanité de croire à la perpétuité de ce provisoire; on ne s'abstient pas toujours. Se défendant de prononcer, manquant de la dignité d'un juge et se réduisant aux simples fonctions d'un officier de paix, pouvait-elle les empêcher d'en appeler au jugement de Dieu? L'Orient voulait si bien la guerre, l'Europe voulait si mal la paix! Et au vice d'une résolution énergique commune se joignaient de secrètes

Digitized by Google

défections. Enfin l'Orient la trompa. Le Sultan et le Pacha, qui semblaient d'intelligence pour en venir à un acte décisif en dépit du *statu quo*, la tenaient dans l'incertitude par leurs dissimulations. Cette guerre, que dissipait toujours un souffle de sa sagesse, elle ne la croyait pas inévitable, et confiante dans la vertu de ses représentations, elle hésita jusqu'au dernier instant à prendre au sérieux un orage qui avait tant de fois passé sans éclater. Quand l'almanach indique la tempête pour chaque jour, ce qui surprend, c'est la tempête même.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Trait spirituel du Sultan. — Avortement de la princesse Mihr-u-Mah. — Mission de Tayar-Pacha au camp impérial. — Passage de l'Euphrate. — Dispositions d'Ibrahim. — Situation des armées turques. — Portrait de Hafiz. — Déclaration pacifique de Méhémed-Ali.

Le parti de la paix, abusé par les feintes hésitations de Mahmoud, croyait qu'il suffirait de le soustraire à de belliqueuses excitations, et que tout serait sauvé. Un grand coup fut résolu. Quelques membres du divan se concertèrent pour demander, sous un prétexte étranger à la guerre, la destitution de l'instigateur le plus ardent de l'expédition nouvelle, du capitan-pacha. La démarche était hardie. Lorsqu'ils se présentèrent au sérail, une réception bienveillante les encouragea; mais, avant d'entamer un entretien aussi sérieux, il leur fallait attendre la fin du repas que Sa Hautesse venait de se faire servir. Or, Sa Hautesse, instruite de leur dessein, désirait éluder l'explication sans paraître la fuir; elle daigna

Digitized by Google

se montrer fort gracieuse. Un tel accueil leur semblait la promesse du succès et ils attendaient avec confiance quand, promenant les yeux sur les mets exquis empruntés aux délicatesses de la civilisation pour la satisfaction de ses appétits gourmets : « Où donc est Akhmet? dit le Sultan; voici des plats qu'il aime. » A ce seul mot les pétitionnaires comprennent leur témérité; entre Akhmet et leurs coups ils ont revu le bouclier de la faveur impériale, et ils se retirent atterrés, en craignant même d'avoir été trahis ou devinés.

L'infatigable Khosrew voulait du moins gagner du temps. Il proposa dans le divan d'envoyer un officier expérimenté qui examinât la situation de l'armée et de ne prendre un parti que d'après un rapport digne de foi. La mesure adoptée, le résultat allait dépendre de l'envoyé. En sa qualité de serasker[1], ministre de la guerre, Saïd-Pacha réclama le privilége de le choisir.

Recueilli dans son enfance et adopté par un Turc charitable du nom d'Alianak-Ali-Effendi, Saïd avait été placé à l'école des pages, de là au sérail, et il n'en était sorti, expulsé par l'influence

(1) *Serasker*, général en chef. Le serasker par excellence, le généralissime de toutes les troupes, réside à Constantinople et remplit les fonctions de ministre de la guerre.

Digitized by Google

du secrétaire Mustapha-Nouri, que pour occuper le pachalik des Dardanelles. En 1835 Mahmoud lui donna en mariage sa seconde fille, la princesse Mihr-u-Mah (Soleil et Lune, c'est-à-dire beauté accomplie); en 1838 il l'éleva, en remplacement de son autre gendre Halil tombé en disgrâce, au poste de serasker. Peu après, la princesse, devenue enceinte, craignit que la naissance d'un garçon ne fît ombrage au Grand-Seigneur; on sait que, selon l'usage de la maison ottomane, les rejetons mâles de ces sortes d'unions étaient impitoyablement extirpés. N'osant se fier à l'adoucissement introduit par le Réformateur dans les terribles traditions de la dynastie, oubliant même le décret qu'il avait fulminé contre la déplorable fréquence de l'infanticide au premier degré, elle appela un médecin grec tristement fameux, et, avec ou sans le concours de son mari, elle se fit donner un breuvage qui provoquât l'avortement. Cette délivrance violente la tua avec son fruit et laissa le père profondément affligé, l'époux déchu du titre de gendre du Sultan [1]. Pour n'être pas veuf de son rang en même temps que de sa femme, Saïd avait donc à redoubler d'obséquiosité, et il servait les volontés de son beau-père avec cet aveugle dé-

(1) Cette princesse est morte le 2 juillet 1838.

Digitized by Google

vouement d'une médiocrité inoffensive qui lui avait mérité l'honneur d'entrer dans la famille impériale. Ce zèle régla son choix et il désigna Tayar-Pacha, président du conseil de la guerre. Malgré l'importance de ces fonctions, Tayar n'avait aucune expérience militaire; lors de la création du nizam, il s'était précipité dans des rangs que le souverain couvrait d'un œil de prédilection et y avait conquis ses grades par l'habileté de sa vocation pour le nouvel uniforme; officier de parade qui avait précédemment fait le service de *mehmandar* ou d'introducteur des ambassadeurs. Personne n'était plus propre à une inspection de l'armée complaisante à des vues supérieures. Muni des instructions du serasker et des ordres secrets du Sultan, le 5 avril Tayar prit la route du camp en flattant les amis de la paix de l'espoir d'un rapport fidèle. L'expédient de Khosrew se tournait contre ses intentions.

C'était à Malatia que se trouvait le quartier-général de l'armée du Kurdistan[1]. Au retour d'une petite expédition dirigée contre les Kurdes, entre Mouch et Bedlis, afin de se ravitailler de recrues et de bestiaux, l'armée, au mois

(1) Malatia (*Melitène*) est une grande ville en plaine, sur la rive droite de l'Euphrate, entourée de magnifiques jardins.

Digitized by Google

d'août 1838, avait dressé ses tentes auprès de cette ville. En octobre elle avait dû se rendre aux environs de Samosate, pour y former, sur la rive gauche de l'Euphrate, un camp de manœuvres déjà plus rapproché de la Syrie, tandis que l'avant-garde irait se poster à Bir à l'effet de couvrir le passage du fleuve, et que de l'autre côté de Bir s'établirait une quarantaine sur la grande route d'Alep à Orfa[1]. La saison avancée et pluvieuse, le manque du bois nécessaire à la construction d'un camp en baraques firent ajourner un projet qui impute au Sultan dès cette époque la préméditation des hostilités. Restée dans sa position, l'armée eut beaucoup à souffrir de son bivouac sous des tentes. Le redif[2], vêtu d'habits légers de toile de coton, manquant de capotes, fut décimé par un froid humide et par la dyssenterie. Les recrues du nizam, récemment enlevées à leurs montagnes, inconsolables de la perte de leur liberté et de la séparation de leurs familles, ne subirent ce noviciat militaire qu'avec un découragement funeste ou un désespoir rebelle à tous les soins. La mortalité fit des progrès si alarmants que, le 10 novembre, Hafiz-Pacha mit ses soldats en logement à Ma-

(1) L'ancienne Edesse.

(2) Milice ou garde nationale instituée par Mahmoud.

Digitized by Google

latia, dont les habitants émigrèrent à Asbensin, leur domicile d'été. Aux intempéries de l'automne succéda un hiver d'une rigueur extraordinaire; le thermomètre de Réaumur descendit à 12 degrés au-dessous de zéro. L'Euphrate charria des glaces. Les provisions, qui venaient par ce fleuve sur des outres gonflées d'air, mode de navigation conservé des temps les plus antiques, n'arrivaient qu'insuffisamment. La rareté des vivres, la dyssenterie et le typhus continuèrent à sévir. Pour remédier à la santé et pourvoir à la subsistance de son armée, le serasker se vit alors obligé de la disséminer sur un espace de près de quatre-vingts lieues des deux côtés du Taurus et de l'Euphrate, à Sevarek, Diarbékir[1], Orfa, Karpout, et aux environs de Malatia. L'hiver ne s'en était pas moins rudement passé au milieu des dernières atteintes de la maladie, des épreuves de la température et de continuelles privations.

Réunies à la division que Hafiz commandait à Malatia, ces troupes ainsi dispersées constituaient une force imposante. Impatient de la guerre, le général en chef ne cessait d'écrire à

(1) Située sur la rive occidentale du Tigre, entourée de murs d'une élévation prodigieuse et dominée par sa citadelle, cette ville, bien bâtie, est très commerçante et son terroir fertile. Sa population est de 60,000 âmes.

Digitized by Google

Constantinople pour exprimer ses vœux et les faisait appuyer par son frère Bahri-Pacha qu'il y avait envoyé; il répondait sur sa tête de battre les Egyptiens. Mahmoud croyait facilement à cette assurance. Outre les instructeurs attachés à cette armée, trois officiers prussiens étaient chargés de représenter la science militaire de l'Europe dans l'état-major du général en chef; c'étaient M. de Mulbach, le baron de Moltke et M. Laoué, qui occupaient ces fonctions de conseillers depuis une année. Tout allait s'ébranler. Le projet de la formation d'un camp de manœuvres à Samosate[1] parut sérieusement repris. Vers la mi-avril, neuf jours après que Tayar-Pacha s'était mis en route pour sa mission, au premier jour de sefer, second mois de l'année, eut lieu dans tous les cantonnements le départ des différents corps de l'armée du Kurdistan. Où ce premier pas devait-il la conduire?

En même temps que cette concentration s'opérait sur Samosate, conformément au plan d'octo-

(1) Samosate, l'une des villes les plus anciennes de l'Orient, appelée aujourd'hui *Samsot*, est située sur la rive droite et à un quart d'heure du lit de l'Euphrate. Elle est habitée par environ deux mille familles kurdes à l'état de soumission. Les environs, fertilisés par le fleuve, produisent abondamment des grains, des raisins et du tabac. Il ne reste des anciennes fortifications que des débris.

Digitized by Google

bre, la brigade d'Ismayl-Pacha, qui avait pris ses quartiers d'hiver moitié à Orfa et moitié à Bir, se réunit dans cette dernière ville, dont son général avait le gouvernement [1]. Près de Bir coule l'Euphrate, au-delà est la Syrie. Le 21 avril (9 sefer) cette brigade commença à passer l'Euphrate. La crue des eaux, l'impossibilité de faire sur leur cours rapide plus de deux voyages par jour, l'emploi de sept barques seulement rendirent le trajet difficile. Afin de protéger le passage du fleuve, les premières compagnies débarquées sur la rive droite s'empressèrent de fortifier le khan qui y est situé. Cette brigade, composée de trois régiments d'infanterie, passait pour la meilleure de l'armée et était digne de lui servir de tête de colonne. L'avant-garde turque ne se trouvait plus qu'à six heures des frontières de la Syrie et à vingt-cinq d'Alep.

Le 23 avril au matin, Ibrahim avait quitté cette ville pour aller visiter les plantations dont il a couvert de vastes terrains naguère incultes,

(1) Bir, appelé par les Turcs Biledjik (l'antique Birtha), est bâti en amphithéâtre sur la rive gauche du fleuve. Des maisons en pierre, des bains, des bazars, un caravansérail, quatre mosquées, une église, 5,000 musulmans et 150 Arméniens schismatiques, une citadelle sur un rocher à pic dans l'intérieur, une enceinte de murailles à demi ruinées, voilà Bir.

Digitized by Google

qui s'étendent au nord-ouest de la province; ses préoccupations militaires ne lui ôtaient pas la sollicitude de ses affaires privées, et à ce moment même il faisait établir dans la Haute-Egypte une fabrique de rhum par des ouvriers tirés de la Jamaïque. Mais l'inondation du pays entre Killis et Alexandrette, occasionnée par les pluies extraordinaires de mars qui avaient fait déborder tous les ruisseaux, l'obligea d'interrompre sa promenade et il était de retour le soir. Ce soir même il apprit le passage de l'Euphrate. A cette nouvelle il laisse éclater sa joie et prend ses dispositions avec une étonnante activité. Durant la nuit, l'ordre d'un mouvement général sur Alep est expédié à ses forces disséminées en Syrie par quinze courriers lancés dans diverses directions. Le lendemain, afin de lier par de formelles déclarations la ville à sa cause, il convoque les notables, leur annonce la marche des troupes impériales, réclame leur concours, et déclare placer sa confiance dans la protection de Dieu et du Prophète. Avec ce dévouement qui est un invariable hommage à la force, les assistants répondent qu'ils sont à lui et que pour lui ils verseraient leur sang. On rapporte que Soliman-Pacha, présent à cette assemblée, dit à Ibrahim : « Seigneur, cette fois nous irons jusqu'à Constantinople ou ils viendront

Digitized by Google

jusqu'au Caire.» C'était du moins une question de vie ou de mort qui s'engageait pour la puissance de Méhémed-Ali. A peine avait paru sur un point la menace de la guerre, ses premiers dégâts avaient lieu sur un autre. Excités par Suleyman, pacha de Marach[1], et commandés par l'un de ses chefs affidés, les Kurdes du Ghiaour-Dagh (portion de la chaîne du Taurus ainsi nommée) descendaient dans la plaine aux environs de Killis, saccageaient Boulanik, où l'on avait mis au vert des chevaux et des mulets de l'artillerie égyptienne, et en enlevaient onze cents. Cet acte d'hostilité, connu à Alep le 25 avril, eût expliqué la démonstration de l'armée turque, si Ibrahim, à ce sujet, avait eu besoin d'explications. Le même jour il fit partir un corps de cinq cents Arabes Hanadés[2] qui revenait d'une excursion contre le Djov, canton agricole et commerçant du Grand-Désert au sud-est de Damas; sans leur permettre de s'arrêter plus longtemps que pour recevoir un à-compte sur leur solde, il les envoya, sous les ordres de Madjioun-Méhémed-Bey[3], leur commandant

(1) Nous appellerons le pacha de Marach *Suleyman*, afin de le distinguer de Soliman-Pacha, l'officier français Sèves.

(2) Les Hanadés, tribu de Bédouins d'Egypte.

(3) *Madjioun* signifie une préparation d'opium; *caftan*, une partie de l'ancien costume. Le titre de bey, joint à l'un ou

Digitized by Google

et l'un de ses mamlouks, en observation de la brigade d'Ismayl-Pacha. D'heure en heure il recevait des avis du passage du fleuve et de la formation d'un camp retranché. Aussi son sourire ironique n'épargnait pas les efforts des ambassadeurs pour détourner le Sultan de ses projets de guerre.

Enfin le mouvement des Turcs sur le nord-est des frontières de Syrie recevait une première exécution. Depuis la formation de l'armée du Kurdistan, c'était de ce côté que l'agression s'était préparée. Au nord-ouest la province était trop bien gardée par la chaîne du Taurus en avant d'Adana et par l'Amanus, qui formait sur son littoral même une seconde ligne de retranchements; au nord, le prolongement du Taurus, quoique relevant du territoire ottoman, n'offrait que des passages difficiles. Au lieu d'attaquer le taureau par les cornes, il était plus simple de le prendre de flanc. Le gouvernement avait adopté ce plan judicieux d'attaque; Hafiz-Pacha ne faisait que s'y conformer. C'était bien aussi de ce côté que le généralissime égyptien attendait l'ennemi. Il avait prévu le choix d'une porte

à l'autre de ces mots, caractérise, chez les deux officiers qui en sont revêtus, la nature de leur précédent service auprès de la personne d'Ibrahim.

Digitized by Google

ouverte sur des pyles fermées ou d'un accès incommode; d'exactes informations lui avaient même appris que cette manœuvre avait été déjà une fois ordonnée et suspendue. La gêne que les Turcs avaient apportée aux relations avec la Syrie par l'Euphrate, en exigeant à Bir des *teskerés* (permissions) de passage, avait fortifié ses prévisions. En mars il faisait préparer à Alep des logements pour un rassemblement extraordinaire de troupes.

Mais en même temps qu'au nord-est une armée présentait son avant-garde pour prendre la Syrie à revers, ce mouvement devait être soutenu et toutes les autres voies forcées. Au nord, Suleyman, du fond de Marach, en-deçà même du Taurus, attendait l'instant de lancer ses bandes irrégulières avides de pillage. Kurde d'origine, brave et cruel, longtemps d'une fidélité douteuse, il avait été acquis au Sultan depuis un voyage fait en 1835 à Constantinople; rien n'avait été négligé pour s'assurer le gardien de l'une des clefs de la frontière. Au nord-ouest, à Konieh, sous les ordres de Hadji-Ali-Pacha, près duquel M. Fisher, officier prussien, était en commission, se réunissaient des forces destinées à franchir les défilés des montagnes pour pénétrer dans le pays par la route d'Adana. A Angora se trouvait une réserve commandée par Izzet-

Digitized by Google

Méhémed, pacha de cette ville. Izzet-Méhémed, l'un des héros de l'extermination des janissaires, avait, en 1827, succédé à Khosrew dans le poste de capitan-pacha; l'année suivante, en récompense de son intrépide fidélité au siége de Varna, il avait été nommé grand-visir, bientôt après destitué, envoyé à Angora, qu'il opprimait de son gouvernement avide et sanguinaire. Un autre officier prussien, le baron de Vinke, était attaché à cette réserve. Ce n'était pas tout; on annonçait par le sud-est une autre armée. Les pachas de Mossoul et de Badgad s'étaient mis en marche pour venir, selon les uns, opérer leur jonction avec Hafiz, et, selon d'autres, pour concourir à son attaque par une vigoureuse diversion. Les noms de ces deux pachas étaient connus en Syrie : Indjè-Baraiktar-Oglou-Méhémed, pacha de Mossoul, avait combattu à Homs en brave chef de partisans; Ali, avant de conquérir Badgad sur le rebelle Daoud, succès que la peste et le débordement du Tigre lui avaient facilité, avait été pacha d'Alep; il y avait laissé d'honorables souvenirs. C'était un homme intelligent, militaire par occasion, administrateur par vocation, précédemment chef de la douane de Smyrne, musulman philosophe, grand ami des Européens et non moins ami de la liqueur proscrite qui fréquemment enluminait sa face

Digitized by Google

outrageusement grêlée de petite-vérole. Sa renommée était assez bonne pour que, depuis trois mois, on fît du bruit de son retour une préparation favorable au rétablissement de l'administration de la Porte. A cette heure, disait-on, il traversait le désert avec l'intention de passer l'Euphrate à El-deir ou à Raka, après s'y être rejoint au pacha de Mossoul, et de déboucher entre Hamah et Damas, à la tête de leur quarante mille hommes que devaient encore grossir les cavaliers de Sfonk, cheikh de la grande tribu arabe de Djerba[1]. De tous côtés, par terre, la Syrie était menacée; trois attaques se combinaient avec l'attaque principale, et, réunies, devaient écraser Ibrahim d'une masse de cent cinquante mille hommes, outre que la flotte turque occuperait les côtes. Rien n'égala le sang-froid d'Ibrahim. Sans s'inquiéter de la flotte de Stamboul, dont la flotte d'Alexandrie saurait bien prévenir le débarquement, pour barrer le chemin aux troupes de Konieh, il comptait sur les batteries formidables de Kulek-Boghaz, pour tenir en bride le pacha de Marach sur Aïntab dont il augmentait la garnison de deux régiments tirés de Tarsous, tandis qu'à Hamah il laissait deux régiments de cavalerie, vingt-quatre pièces

(1) Tribu des environs de Bagdad.

Digitized by Google

de canon, deux mille Hanadés sous les ordres de Caftana-Bey, l'un de ses mamlouks dévoués, et renforçait cette ligne en engageant l'Emir-Beschir à se porter aux environs de Homs. Il paraissait croire que le désert ferait quelque obstacle à la marche du pacha de Bagdad, et regardait comme plus probable une irruption des Arabes de Sfonk. Mais à la seule annonce de cette irruption, la grande tribu des Anezés, qui erre sur les limites orientales de la Syrie du voisinage d'Alep au sud même de Damas, s'était déclarée en faveur du Vice-Roi, à cause de sa vieille inimitié contre la tribu de Djerba; selon ses haines irréconciliables, le désert prenait parti dans la querelle du suzerain et du vassal. Suffisamment tranquille de tous ces côtés, le généralissime disposait de ses forces pour faire face à l'action sérieuse dirigée par Hafiz-Pacha. Une fois l'ennemi vaincu sur un point, il savait tout le reste prompt à se dissiper, chacune des voies de l'invasion qui s'avançait enseignes déployées la ramènerait en arrière, et ces armées, accourant du nord, de l'est et du sud, retourneraient précipitamment sur leurs pas sans qu'il en eût même aperçu l'ombre.

Depuis son retour, Méhémed-Ali avait expédié des renforts en Syrie. Mais ce n'était pas seulement des bras qu'exigeait la guerre, c'était

Digitized by Google

de l'argent. Les ressources qu'il souhaitait découvrir dans les mines du Fazoklo, il les lui fallait extraire des entrailles de la misérable Egypte, mine longtemps exploitée, dont la nécessité le réduisait à scruter les derniers filons avec une impitoyable avarice. Le ferdé-el-raz fut perçu deux fois et l'impôt augmenté. Les négociants musulmans de première classe, qui payaient annuellement 1,250 francs, furent taxés à 3,650; la contribution du domestique fut élevée de 15 francs à 90. Il y eut aussi, dans chaque administration, des suppressions d'emplois et des diminutions sur les petits appointements. On prétend même que les fonds de la banque furent divertis. Cette banque avait été fondée en 1837, avec un capital de 60,000 bourses ou trente millions de piastres (7,500,000 fr.), formé des apports de tous les fonctionnaires supérieurs; moyen ingénieux que le Vice-Roi avait trouvé de faire tourner à l'avantage de la prospérité publique la fortune de ses hauts employés énormément rétribués, si la paix durait, et d'en tirer un emprunt en cas de guerre. La guerre dévorait tout.

Cependant le Pacha se voyait circonvenu par les consuls généraux des pacifiques exhortations dont les ambassadeurs fatiguaient le Sultan. Des deux côtés l'Europe rencontrait un même en-

Digitized by Google

durcissement secret, une commune émulation à voiler des projets de guerre et à faire retomber sur son antagoniste le tort de l'agression. C'était à qui paraîtrait n'avoir pas commencé le premier. En s'apprêtant au combat, chacun d'eux prenait l'Europe à témoin de l'obligation pour lui, vis-à-vis d'un assaillant manifeste, de se tenir sur la défensive. Toutefois, Méhémed-Ali s'était abstenu de toute provocation et se bornait à des mesures de prudence; là même était son habileté. L'expédition de troupes en Syrie, dans le courant d'avril, n'en avait pas moins inquiété le consul général de France, inquiétude que l'annonce du départ d'Akhmet-Menykli-Pacha avait redoublée. Cet officier se serait-il éloigné du Caire, où la gestion du ministère de la guerre le retenait, si un champ de bataille n'eût réclamé sa bravoure? M. Cochelet demanda l'ajournement de ce départ, rendant le Vice-Roi responsable de la guerre et garantissant de la part du Sultan le dessein de maintenir la paix. Le Vice-Roi déclara que non-seulement il retiendrait Akhmet-Menykli-Pacha, mais qu'il rappellerait Ibrahim de la Syrie, pourvu que le consul lui donnât la certitude que les Turcs n'avanceraient pas. Le consul s'empressa de produire, à l'appui de son exigence et de ses assertions, une lettre de l'amiral Roussin, terminée par ces mots:

Digitized by Google

« La France a parlé; elle a été écoutée. Veuillez donner la plus grande publicité à ma dépêche.» On se rappelle que l'amiral avait reçu les assurances les plus formelles de la suspension de toute hostilité. Le Vice-Roi, après avoir écouté M. Cochelet, demanda à M. de Laurin, consul général d'Autriche, présent à l'entretien, si les dépêches de M. de Sturmer rendaient un pareil témoignage des heureuses dispositions de Sa Hautesse. Sur une réponse négative, il déclara que, vu le désaccord de deux personnages aussi éclairés que l'internonce d'Autriche et l'ambassadeur de France, le doute était permis, la précaution légitimée par le doute, et il ajouta en souriant que, pour lui, sur ce qui se passait à Constantinople et à l'armée du Grand-Seigneur, il savait à quoi s'en tenir. Akhmet-Menykli-Pacha partit et arriva à Alep en sept jours, peu avant la démonstration du 21 avril; le Vice-Roi ne tarda pas à être informé du passage de l'Euphrate.

Le cœur de Méhémed-Ali s'en réjouit; ce mouvement avancé des Turcs le dispensait de les aller chercher, mettait de son côté le droit de l'attaqué et du côté du Sultan le tort de l'agresseur. Trop prudent pour céder brusquement à la tentation, il résolut d'attendre l'ennemi à un acte plus significatif et de payer alors de toute

Digitized by Google

son énergie. Lors de la réception de cette nouvelle, il avait quitté le Caire pour faire une tournée dans le Delta; les consuls généraux étaient déjà à Alexandrie. Il fit en conséquence adresser par Artin-Bey, son premier drogman, la lettre suivante à Boghos-Bey, afin d'aviser les consuls de la nouvelle et de ses intentions.

« De Chibin (Basse-Egypte), 16 sefer 1255 (29 avril 1839).

« Son Altesse le généralissime vient de faire connaître par une lettre particulière que les forces du Sultan ont dépassé Biledjik, appelée actuellement Bir, et y ont fait quelques fortifications. Son Altesse le généralissime, après avoir donné ordre à nos régiments cantonnés en Syrie de marcher vers Alep, allait se rendre en personne dans cette ville[1].

« Son Altesse le Vice-Roi ayant jugé que cette conduite de la Porte devait avoir pour but de faire tomber la faute sur nous, a écrit à Son Altesse le généralissime de ne faire aucun mouvement avant que d'être sûr de l'avancement des troupes du Sultan, et de se confier en Dieu, et d'agir en conséquence si l'avancement de ces forces se constatait d'une manière positive.

« Son Altesse le Vice-Roi charge Votre Excellence de communiquer de suite à MM. les consuls généraux ce que j'ai l'honneur de lui écrire ci-dessus. »

(1) Il y a ici une erreur de fait, avec intention, sans doute. Ibrahim était déjà à Alep.

Digitized by Google

Et maintenant que l'empire ottoman allait s'agiter, vers la fin d'avril, l'expédition anglaise de l'Afghanistan, sous les ordres de sir John Keane, entrait sans coup férir à Candahar. Dost-Mohamed, l'un des princes Barekzaïs qui avaient supplanté la dynastie des Douranis, fuyait; le souverain légitime, chah Soudjah, remontait au trône de ses pères, l'Inde anglaise prenait possession de ce trône en attendant qu'elle lui soumît le reste de la contrée, et, pour le début de son entreprise, elle s'était rendue maîtresse, par les armes ou par des traités, de tout le cours navigable de l'Indus. Par là se remuait au loin ce monde. Peu à peu la question dont, en 1833, l'horizon paraissait reposer sur le Nil, la Syrie et le Bosphore, reculait des rivages de la Méditerranée jusqu'au sein du Grand-Orient; un même ébranlement se communiquait à l'Asie centrale et à l'Asie-Mineure, et c'était sur un théâtre élargi par le mouvement continu des intérêts européens que reparaissaient aux prises le Sultan et le Vice-Roi!

Déjà, par une autre mesure de Hafiz s'était développé son système d'hostilités latentes et réitérées. Toute relation commerciale de la Turquie avec la Syrie avait été suspendue, la marche des caravanes arrêtée. Aussitôt Ibrahim avait usé de représailles en interdisant les commu-

Digitized by Google

nications de la Syrie avec les pays soumis au Grand-Seigneur, et, par une circulaire du 16 sefer (29 avril), Soliman-Pacha, chargé des affaires européennes, notifiait aux consuls cette interdiction[1]. Empressé de constater que des troupes de Sa Hautesse partaient les premières violations de la paix, le généralissime écrivit à Hafiz pour lui en témoigner sa surprise, puisque de son côté rien n'avait pu les motiver ni même servir de prétexte; la paix et l'union, ajoutait-il, étaient le plus cher de ses vœux, et il ne pourrait que déplorer une guerre intestine comme un obstacle à tout progrès dans la voie civilisatrice que le sultan Mahmoud et son père avaient eu la gloire d'ouvrir aux peuples de l'Islam[2]. Une stagnation complète du commerce accrut le malaise de la province.

Hafiz continuait d'agir. Dès les derniers jours d'avril il s'était rendu au petit camp d'Ismayl-Pacha; à peine arrivé, il expédiait aux corps d'armée en route pour Samosate l'ordre d'une marche concentrée sur Biledjik. A l'opposite de la ville, sur la rive droite, fut tracé le camp destiné à les recevoir. La brigade d'Ismayl s'employa à construire sur la hauteur des redoutes qui devaient former une ligne de retranchements de 3,200 mètres de

(1) *Voir* aux pièces justificatives.
(2) *Idem.*

Digitized by Google

développement, avec six ouvertures pour laisser passer les troupes en colonne double. Ce fut d'après le système du général Rogniat que s'établirent les travaux. Ainsi reparaissait sur les bords de l'Euphrate, que l'Europe en armes avait visités il y a sept cents ans, l'art perfectionné de la guerre européenne dans les rangs même des Musulmans! Le soudain changement de marche commandé par Hafiz s'expliquait; près de lui était arrivé Tayar-Pacha, porteur de l'ordre du mouvement décisif dont son rapport aurait dû faire apprécier l'opportunité. Un autre messager du Sultan, l'un de ses secrétaires, Izzet-Bey, venait aussi de se mettre en route pour apporter au général en chef de nouvelles instructions qui réclamaient sans doute un prudent mystère.

Méhémed-Hafiz-Pacha, en qui reposait l'espoir du Sultan, était peut-être à cette époque le meilleur général des armées ottomanes. Il n'est point Turc d'origine; sa patrie est le Caucase, qui longtemps eut le privilége de fournir aux Osmanlis les beautés de leurs harems et les grands dignitaires de leur empire. Obligée comme toute race dominante de se compléter en se renouvelant, la race turque, isolée des vaincus par l'orgueil de la suprématie politique et la différence de religion, y recrutait par l'esclavage des

Digitized by Google

éléments qu'elle pût s'assimiler; il lui en coûtait moins de partager ses priviléges avec ses créatures émancipées. Toutefois l'esclavage ne fut point pour Hafiz le chemin de la puissance. Sa famille, honorée parmi les tribus circassiennes qui peuplent le flanc septentrional du Caucase, avait combattu aux premiers rangs pour l'indépendance nationale contre la Russie. Son éducation, la plus parfaite que pussent recevoir des musulmans, consista dans l'étude approfondie du turc, du persan et de l'arabe. A dix-sept ans il savait par cœur le Koran tout entier, le récita d'un bout à l'autre devant une assemblée de docteurs, et reçut à cette occasion le surnom de Hafiz (qui retient de mémoire), titre nécessairement envié chez les disciples enthousiastes du livre unique.

L'espoir de triomphes plus éclatants entraîna, l'année suivante, le précoce lettré à Constantinople. Il entra dans le corps des capidjis, attaché au service de la Porte et du sérail, et fit la campagne de Morée en qualité de capidji-bachi. Bientôt la destruction des janissaires fit appel aux jeunes ambitions et leur ouvrit un brillant essor; il se voua à la réforme avec une sincère ferveur. La réforme se créait sa milice; il fut admis dans le corps d'officiers-soldats, dont M. Calosso, brave Italien chargé de l'orga-

Digitized by Google

nisation de la cavalerie, dirigeait l'instruction militaire. Lieutenant-colonel lors de la campagne d'Andrinople, il s'y distingua, fut blessé deux fois, et dès ce moment un rapide avancement lui fut assuré. Le Sultan le nomma général de brigade, le prit pour aide-de-camp et le fit général de division; le succès d'une mission contre les révoltés d'Albanie lui mérita le pachalik de Scutari. Là, en 1835, il eut à combattre une autre insurrection à laquelle participèrent les habitants mêmes du chef-lieu de son gouvernement; obligé de se retrancher dans la citadelle, il s'y défendit contre des forces supérieures avec une admirable intrépidité. Sa fortune venait de faire un pas. Dès que l'arrivée d'une escadre devant le port et du visir de Romélie sous les murs de la ville eut apaisé tout soulèvement, le Sultan, afin de prévenir un renouvellement de mésintelligence entre les habitants et le gouverneur, le retira de Scutari; mais, pour prix d'une noble résistance, il lui confirma de sa bouche le nom de Hafiz, dans l'acception de *défenseur,* et le promut au pachalik de Kutahyeh, l'un des plus beaux de l'Asie. C'était peu : vers la fin de 1836, la mort de Reschid-Méhémed-Pacha laissait vacant le commandement de l'armée du Kurdistan; Hafiz y fut nommé.

Chargé de compléter la soumission d'une

Digitized by Google

contrée barbare, il déploya dans cette guerre de montagne autant d'habileté que de bravoure, et ses victoires réitérées justifièrent la confiance du monarque. En outre du commandement de l'armée active de l'empire, il était investi d'un magnifique gouvernement. Son administration s'étendait, à l'est, de Sivas inclusivement jusqu'à Bedlis, dans le sud-est jusqu'aux limites du sandjak de Mossoul sur le Tigre, suivait tout le cours supérieur de l'Euphrate, et comprenait ainsi la plus grande portion de la Mésopotamie. Dans cette vaste enclave se trouvaient les districts de Sivas, Maden, Karpout, Malatia, Mardin, Mediat, Seest, Ziré, Zakho, El-Gorza, Bahramkié, Radwan, Yezidès, Ledjé, Hinné, Harzo, Palo, Bourgo, et les pachaliks de Diarbékir et d'Orfa. Sur les 116,000 bourses[1] provenant des recettes

(1) Ces 116,000 bourses étaient ainsi réparties :

Pachalik de Diarbékir.	12,000
Médiat, ancienne cité au pied du mont Asnavour ou Taurus.	3,000
District de Seest.	1,600
Ziré et Zakho dans le Kurdistan.	1,800
El-Gorza.	6,000
Bahramkié.	700
Radwan, Yezidès, entre Diarbékir et Seest. . . .	200
Ledjé, Hinné, Harzo, Palo, Bourgo, entre Diarbékir et Bedlis.	2,200
A reporter.	27,500

Digitized by Google

ordinaires et extraordinaires de ces provinces, il n'était tenu vis-à-vis de la Porte qu'à une redevance annuelle de 22,000 bourses, et vis-à-vis des gouverneurs de ces différents districts, dont la nomination était à son choix, qu'à une rétribution à peu près équivalente; il avait la libre jouissance du reste. Toute part prélevée sur les 14,500,000 francs que rendait le pays, son revenu atteignait le chiffre modéré de 9,000,000 de francs. Mais le vainqueur des Kurdes, traité avec tant de munificence, était réservé à agir contre de plus redoutables ennemis. Lui-même, au milieu de tous les honneurs de sa puissance, parmi les trophées qui décoraient sa tente, massues, lances, sabres recourbés et fusils à mèches, sauvages trophées de ses victoires de chaque jour, brûlait de combattre les troupes régulières de l'Egypte et de se mesurer avec l'homme de guerre le plus fameux de l'Orient moderne, le victorieux Ibrahim. Des détachements arrivant de Constan-

Report.	27,500
Département de Mardin.	8,000
Pachalik d'Orfa, y compris Bir et les tribus. . .	20,000
Revenus de Dannan.	2,500
Produits des départements de Sivas, Maden, Karpout et Malatia, calculés à une somme de.	58,000
La bourse vaut 500 piastres (125 fr.).	116,000

Digitized by Google

tinople, de continuelles recrues avaient successivement grossi les rangs de son armée; de petits combats répétés l'avaient aguerrie, des manœuvres à l'européenne l'avaient éduquée; le Kurdistan avait été le champ d'exercices où l'armée et le général s'étaient dignement préparés à chercher un champ de bataille au-delà du Taurus.

Par une remarquable singularité, la carrière de Hafiz, de ce nouvel adversaire d'Ibrahim, offrait une suite de rapprochements avec celle du grand-visir Reschid-Méhémed, qui avait commandé la dernière expédition contre l'Egypte. Nés tous deux dans la région du Caucase, tous deux avaient illustré leur nom par la répression des troubles de l'Albanie, occupé dans le pachalik de Kutahyeh un même acheminement à leur élévation, et ce que l'un avait commencé dans le Kurdistan, l'autre l'y avait achevé en s'attribuant uniquement, avec une modestie rare, l'honneur d'avoir terminé l'œuvre de son devancier. Enfin la tâche de battre les Egyptiens était le legs précieux que Hafiz avait recueilli dans l'héritage de Reschid-Méhémed. L'épée du grand capitaine, impatient de réparer la défaite de Konieh, était passée entre ses mains. Peut-être se plaisait-il à ces similitudes de sa destinée avec celle du visir dont il glorifiait la mémoire, dont il rappelait le caractère généreux,

Digitized by Google

l'aménité de manières et l'héroïque bravoure. Modifié par ses initiations à l'art de la guerre régularisée, il ne reproduisait point cette fougueuse exaltation d'héroïsme qu'avaient développée chez Reschid-Méhémed les longues habitudes de la guerre irrégulière. Chez lui ne se rencontrait pas au même degré ce don de s'attacher invinciblement le cœur du soldat et de s'attirer la confiance des peuples, ascendant immense que Reschid-Méhémed devait à l'éclat et à l'élan de sa puissante organisation. C'était une nature plus tempérée, mieux ordonnée peut-être, et moins radieuse. De taille moyenne, svelte de corps, l'ardeur contenue de son âme s'annonçait par une complexion sèche et par le caractère de sa figure amaigrie, longue et brune. Les yeux étaient noirs, pleins de feu et de douceur, le nez aquilin, la barbe courte, noire, et déjà atteinte des blancs sillons de ses quarante-cinq années. La physionomie, le maintien, le geste, avaient ce calme extérieur dont l'Orient investit ses personnages comme du signe même du pouvoir; mais dans ses traits ressortaient la dignité native, l'expression d'une intelligence droite, fine, exercée, et la grâce d'une affabilité vraie. Général de la réforme, il en portait le costume quasi-européen, le fez rouge sur la tête et la décoration en diamants sur la poitrine.

Digitized by Google

Le successeur de Reschid-Méhémed n'appréhendait point de lui ressembler par la fatalité de Konieh; il se croyait sûr de la venger. Sans doute il savait quel découragement avait accueilli le grand-visir entrant en campagne pour reconquérir la Syrie. « Nous pleurons, lui disaient alors plusieurs soldats sans pouvoir retenir leurs larmes, nous pleurons que vous veniez si tard. — Courage! répondait-il; tant qu'il y a du sang dans les veines, rien n'est perdu. » Et pourtant sa présence ne put dissiper les pressentiments funestes qu'un vieux mollah exprimait en ces termes : « Lorsque les plantes révélèrent à Lockman leurs propriétés médicinales, aucune ne lui dit: J'ai la vertu de guérir un cadavre. Reschid-Méhémed est un autre Lockman; mais l'empire est un cadavre. » Six ans de paix avaient dissipé l'abattement des désastres passés, six ans de préparatifs avaient rendu à l'empire la force de frapper, et si redoutable que fût son adversaire, avec cette noble assurance en lui-même que fortifiait l'imperturbable confiance musulmane, Hafiz se flattait de vaincre. Le succès ne vient pas de l'homme, mais de Dieu. Sous la main toute-puissante qui tient la victoire et la défaite et reste encore fermée, les chances s'égalisent; sous l'astre unique qui fait l'ombre et la lumière et reste encore voilé, les étoiles inférieures

Digitized by Google

n'ont rien à s'envier et tout à attendre, jusqu'à ce que la volonté suprême se soit manifestée. Hafiz se reposait dans les mystères de la puissance divine plus qu'il ne se troublait d'un présage défavorable qui déjà entachait ses opérations militaires. C'était avec le mois de sefer qu'il les avait commencées, et la crédulité superstitieuse des Musulmans attache à cette lune une influence sinistre qui poursuit dans tout son cours l'entreprise dont le début s'est témérairement placé sous une phase maudite.

Cependant, sur l'ordre d'Ibrahim, les troupes égyptiennes se concentraient à Alep; pour les loger il fallait convertir en casernes la plupart des grands édifices, les caravansérails et même les cafés; la ville était un camp. Le généralissime ne la fit point mettre en état de défense et n'y ordonna aucune réparation. Ce n'est pas lui dont l'audace se fût condamnée à attendre derrière des murailles l'ennemi qu'il avait l'habitude de prévenir; la prudence même lui aurait conseillé de livrer la bataille en plaine plutôt que de s'exposer à un siége dans une place aussi délabrée [1]. Il avait la pleine certitude de la vic-

(1) Ibrahim pensait autrement que les tacticiens de la presse, qui se sont amusés à raser tous les jardins des environs d'Alep, à réparer les murs, à creuser les fossés, à disposer des chevaux de frise et à ajouter quelques fortifications à la vieille

Digitized by Google

toire; Konieh lui répondait de l'avenir. Mais l'argent manquait. Aussi, après avoir reçu les assurances de fidélité des habitants d'Alep, l'avait-il mise à l'épreuve en y ordonnant presque aussitôt la perception anticipée du ferdé-el-raz, mesure qui s'étendit à toute la Syrie. Le seul ferdé de cette ville rendit 3,200 bourses ou 400,000 francs. En outre il lui demanda un emprunt de 375,000 piastres (93,750 fr.), dont 300,000 furent supportées de moitié par les chrétiens et les musulmans, et les 75,000 restant par la communauté juive. La nécessité de se tenir sur la défensive jusqu'à la franche ouverture des hostilités ajoutait à l'épuisement du pays et aux dépenses du gouvernement. Du reste, il mettait à profit son inaction forcée. L'armée, qui, après la répression des troubles du Haouran, avait été exercée durant un mois à Alep même, reprenait ses grandes manœuvres. Ibrahim y présidait en personne; comme dans la dernière campagne de Syrie, il avait médité le plan de bataille le plus approprié à l'éducation militaire de ses soldats et de ses officiers, et

enceinte, en se dispensant de réparer la citadelle ruinée par le dernier tremblement de terre. Pas une pierre ne fut remuée.

Digitized by Google

les familiarisait d'avance avec toutes les évolutions prévues. Par son ordre, pour avoir oublié la place qu'il devait occuper sur le terrain, il en coûta à un colonel un magnifique dîner, où le généralissime et les chefs de l'armée portèrent des toasts multipliés à leur future victoire aux dépens de l'officier qui avait manqué son entrée dans la répétition de la bataille.

Ce n'était pas tout; il fallait aussi se précautionner contre les remuements que les intrigues impériales machinaient à l'intérieur. Dans l'état de souffrance générale des peuples et des armées de l'Orient, l'ombre lointaine des drapeaux du Sultan menaçait de soulever, d'attirer les mécontents de la Syrie. D'une autre part, les soldats du Sultan y venaient chercher un refuge; journellement il arrivait à Alep des déserteurs turcs qui se plaignaient de n'être ni payés ni nourris. On se garda bien de les incorporer aux troupes égyptiennes, et on les envoya à Adana pour y être employés à séparer le coton de la coque. Afin de contenir la province à Balbek, point stratégique si important par sa situation centrale entre les montagnes du Liban et la plaine de Damas, furent postés six cents Arnautes et huit mille Maronites. Damas eut pour surveillant l'Emir-Beschir lui-même, qui

Digitized by Google

reçut ordre d'y tenir garnison. Restait le Haouran [1], dont la révolte avait l'année dernière coûté dix mille hommes des meilleures troupes. Ibrahim en endormit les habitants par de prudentes concessions : suppression de la conscription, des corvées, des impositions; faculté d'élire leurs cheikhs, promesse de ne point elever de fortifications dans l'intérieur de leurs montagnes et jusqu'à la restitution de leurs armes, tout leur fut accordé. Son habile et généreuse clémence envers Scheby-Arian, le chef de l'insurrection, ajoutait à sa sécurité. Scheby-Arian, simple paysan, était parvenu par son intrépidité et ses talents à dominer toutes les tribus druses. C'était lui qu'on avait vu se jeter, armé seulement d'une lance, sur les rangs des Egyptiens et tuer ainsi de sa main trente soldats. Fait trois fois prisonnier, trois fois sa bravoure extraordinaire

(1) Le Haouran est un groupe isolé de montagnes qui laisse à quinze lieues au nord Damas, à vingt lieues à l'ouest le lac de Tabarieh et la vallée supérieure du Jourdain, et qu'au sud et à l'est le désert enveloppe. C'est comme un ouvrage avancé du système montagneux de la Syrie qu'il protége contre l'envahissement du désert et à laquelle il verse de nombreux cours d'eau. Les plaines comprises entre ce massif montagneux, Damas et l'ouest de la Syrie furent jadis d'une admirable fertilité. Parmi ces plaines, celle qu'on appelle El-Edja a une triste célébrité. La population de la Montagne est puissante, belliqueuse, et peut mettre vingt mille hommes sur pied.

Digitized by Google

avait trouvé grâce devant le généralissime. Depuis la pacification du Haouran, il avait été nommé commandant des troupes irrégulières que le district s'engagea à fournir, et il devait plus tard rejoindre l'armée à la tête de deux cents hommes d'élite.

Tandis qu'Ibrahim faisait son métier de général, Méhémed-Ali disputait péniblement aux consuls le droit de se défendre. Il avait, autant que possible, différé cet engagement diplomatique, gagnant d'abord quelques jours en faisant retarder jusqu'au 5 mai la communication de sa dépêche à Boghos-Bey au sujet du passage de l'Euphrate; ensuite, au lieu de retourner à Alexandrie, visitant le Delta ou se tenant à Damiette. M. de Medem alla l'y trouver, armé d'une lettre écrite en entier de la main de M. de Nesselrode, qu'un courrier avait portée de Pétersbourg à Alexandrie avec la célérité extraordinaire de vingt-deux jours de trajet. La Russie, fidèle à la paix, aux principes d'ordre et à son alliance avec la Porte, se prononçait nettement contre la guerre, reprochait au Pacha d'avoir compromis le repos de l'empire, et le sommait de rentrer dans la soumission au devoir. Lors du retour du Vice-Roi à Alexandrie, le 12 mai, les consuls ne se lassèrent point de lui demander, en représailles de la démonstration hostile du Sultan,

Digitized by Google

une démonstration éminemment pacifique, l'acquittement du tribut, probablement afin de payer les armées en marche contre lui, l'éloignement des troupes de la frontière de Syrie, pour ne pas gêner sans doute les progrès des Turcs. A toutes ces représentations, il témoigna son étonnement qu'on s'adressât à lui, puisqu'il n'avait point bougé, et qu'on s'efforçât de lui lier les mains, à lui qui n'avait point pris les armes, au point de l'empêcher de veiller à son salut. Toutefois il promit qu'il ne serait point agresseur; il le déclara verbalement, le déclara officiellement; heureux de donner un gage écrit de son habile modération et certain que le Sultan s'avancerait assez pour le dégager de la condition d'immobilité qu'il n'hésitait pas à s'imposer. Cette note fut remise aux consuls généraux, à la date du 16 mai.

« Le Vice-Roi a déclaré à M. le consul général qu'il s'engage, dans le cas où les troupes du Sultan qui ont franchi l'Euphrate près de Bir se retireraient de l'autre côté du fleuve, à faire faire un mouvement rétrograde à son armée et à rappeler son fils Ibrahim-Pacha à Damas; que, dans le cas où cette démonstration pacifique serait à son tour suivie d'un mouvement rétrograde de l'armée de Hafiz-Pacha au-delà de Malatia, Son Altesse rappellera le généralissime en Egypte. De plus, Son Altesse le Vice-Roi a ajouté, de son propre mouvement « que, si les quatre

Digitized by Google

« grandes puissances consentaient à lui garantir la paix « et à s'intéresser à lui obtenir l'hérédité du pouvoir dans « sa famille, il retirerait une partie de ses troupes de la « Syrie et serait prêt à s'entendre sur un arrangement dé- « finitif propre à garantir sa sécurité et adapté aux besoins « du pays. »

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Efforts pacifiques à Constantinople. — Nouri-Effendi. — Retour de Tayar-Pacha. — Triomphe du parti de la guerre. —Premières hostilités.—Zèle belliqueux de lord Ponsonby. — Conférence de l'amiral Roussin. —Mission de MM. Foltz et Caillé. — Départ d'Ibrahim d'Alep. — Portrait de Soliman-Pacha.

Ce n'était pas à tort que Méhémed-Ali se fiait à son adversaire du soin de rendre la guerre inévitable. Mahmoud dirigeait en personne son armée, et le général en chef correspondait directement avec le souverain. Afin de mieux couvrir ces secrètes intelligences, Hafiz, conformément à l'usage établi, adressait ses rapports au gouvernement, et les instructions impériales lui étaient ostensiblement transmises par un écrivain de la Porte. Seulement, il commençait par exécuter l'opération concertée avec son maître et n'en écrivait qu'alors, en ayant l'air de tout prendre sur lui. Sa Hautesse, toujours étonnée du fait qui lui était annoncé, avait l'air

Digitized by Google

d'en discuter les motifs et daignait approuver ce qu'elle avait elle-même ordonné. C'est ainsi qu'avait eu lieu une série de mouvements avancés. Après être parti de Malatia, le serasker avait motivé ce déplacement par l'insalubrité de cette ville durant les chaleurs de l'été, et, dans l'hypothèse d'une agression égyptienne, par le désavantage de la position. Tout bien examiné, le Sultan pouvait-il se mettre en opposition avec les règles de l'hygiène et de la stratégie? Ce qui était fait était bien fait. Lorsqu'ensuite le serasker avait donné aux troupes qui devaient d'abord se concentrer à Samosate l'ordre d'une autre marche, il s'en était justifié par l'épuisement du pays qui ne pouvait fournir à leur entretien. Le Sultan aurait-il donc voulu affamer son armée, et que répondre au général, sinon qu'il avait encore bien fait? Enfin les Turcs avaient passé l'Euphrate; le gouvernement n'avait point été consulté à l'avance et n'était instruit qu'après coup; le serasker en prenait hardiment la responsabilité. En effet, disait-il, s'il eût plu à Ibrahim de poster sur la rive droite du fleuve un régiment et une batterie, le passage était impossible, l'armée ottomane se serait trouvée en échec sur son propre territoire; il avait donc jugé à propos d'occuper la rive droite. La mesure était grave sans doute; mais ses

Digitized by Google

explications étaient complétement plausibles, sa prudence digne d'éloges même, et cette fois encore il avait bien fait. Toutefois, en signifiant au général en chef, sous l'inspiration du mabeïn, ces approbations successives de ses actes, l'écrivain de la Porte y ajoutait les observations des ambassadeurs sur l'infériorité des troupes turques et lui exprimait personnellement l'invitation de ne point trop s'avancer. Hafiz et le Sultan allaient toujours en se jouant de la Sublime-Porte.

Tandis que le plan de la campagne se développait peu à peu sans la participation apparente de la volonté de Mahmoud, Nouri-Effendi entretenait de plus en plus les représentants de l'Europe dans la persuasion de la paix. Entré fort jeune au Kalem[1], commissaire à Andrinople pour le traité avec la Russie, plus tard beyliktchi, puis ambassadeur à Londres, devenu enfin *mustechar* ou sous-secrétaire d'état aux affaires étrangères et ministre intérimaire depuis le départ de Reschid-Pacha en ambassade extraordinaire à Londres, Nouri avait vieilli dans les bureaux, était un fonctionnaire et non pas un courtisan ; il était exclu des hautes confidences

(1) Littéralement roseau, plume ; par extension bureaux de la Porte.

Digitized by Google

du monarque. Chargé de correspondre officiellement avec Hafiz, il était le premier trompé, et à son insu il avait mission de tromper l'Europe. A chaque mouvement il ne manquait à le couvrir d'un motif spécieux et d'une déclaration invariablement pacifique.

Tout à coup, le 14 mai, par le paquebot français *l'Eurotas*, capitaine baron de Baudéan, porteur des dépêches de l'Egypte et de la lettre d'Artyn-Bey, arriva la nouvelle du passage de l'Euphrate. Le gouvernement en avait gardé le secret. A cette nouvelle inattendue, les ambassadeurs délibèrent en conseil et pressent la Porte d'une demande unanime d'explications. C'était à Nouri de répondre. Le déplacement d'une brigade d'infanterie était-il donc un acte offensif? En se transportant sur la rive droite, les troupes turques restaient innocentes de toute invasion et n'avaient point quitté leur propre territoire, le territoire incontestable de l'empire. De la meilleure foi du monde il opposait à d'alarmantes interprétations les considérations hygiéniques, stratégiques, topographiques; il niait qu'à moins d'une susceptibilité excessive on pût voir dans cette concentration de forces sur les frontières de la Syrie l'ombre d'une provocation; le Sultan ne voulait pas la guerre, il se mettait simplement sur ses gardes, et toujours, le cas

Digitized by Google

d'agression de l'audacieux vassal excepté, la paix était sauve. Les réponses de Nouri étaient d'autant plus facilement accueillies qu'il n'était point un partisan de la guerre et la désapprouvait avec une méticuleuse réserve; il n'était lui-même ni moins abusé ni moins incertain que les ambassadeurs, auxquels il transmettait avec une bonhomie officielle ce qu'on lui soufflait de mensonge; le ministre intérimaire des affaires étrangères n'était que le masque pacifique de Sa Hautesse.

Déjà, vers le 17 mai, les troupes ottomanes, qui d'après l'ordre de Hafiz s'étaient dirigées sur Biledjik, avaient traversé l'Euphrate. Quel qu'eût été leur point de départ, chaque corps avait eu à passer le Taurus encore couvert de neiges, à franchir des rivières grossies, et cette marche difficile avait coûté des pertes considérables d'hommes et de chevaux; leur chiffre en fut sensiblement affaibli. Enfin les lignes de l'armée d'invasion s'étaient successivement déployées, au pied de Bir, sur les escarpements blanchâtres et calcaires d'une rive nue. Le fleuve, qui là n'a de largeur que deux cents pas environ dans son cours régulier et cinq à six cents dans ses crues, en avait alors mille; dans son lit encaissé se déroulait, extraordinairement élargie par les fontes des neiges et les pluies du printemps, sa

Digitized by Google

nappe jaune, limoneuse et fécondante. L'Euphrate est aussi l'irrigateur bienfaisant de la contrée où il se déverse, et peut-être est-ce pour cette raison que les habitants le nomment *Mourad-Sou*, l'eau du désir. De l'une à l'autre rive le trajet dura dix sept-jours, en employant douze bateaux qui plus tard furent réduits à cinq, les autres s'étant engravés ou abîmés; chaque bateau portait cent hommes. C'étaient les grossiers bateaux plats employés à la navigation habituelle du fleuve : large poupe avec un lourd gouvernail, proue large qui semble plutôt destiné à résister au courant en embrassant le flot qu'à le fendre avec vigueur, tant le courant est rapide! Certes, pendant une pénible opération sur ce vaste fossé, les Egyptiens auraient eu facilement l'avantage si la prudence de Méhémed-Ali n'eût enchaîné l'activité d'Ibrahim. Sous la protection inviolée de son territoire, l'ennemi avait agi à loisir et occupait à son aise la rive syrienne. Son campement était assis entre un arc de cercle formé par la sinuosité du fleuve et une ligne de retranchements qui en décrivait la corde. Le khan que la brigade d'Ismayl avait fortifié fut transformé en poudrière. Les approvisionnements étaient tirés de Diarbékir ou arrivaient de Samosate par le fleuve. La campagne s'ouvrait et Hafiz-Pacha, avec la noble généro-

Digitized by Google

sité de son caractère, sollicita la grâce de payer sur le trésor particulier du général en chef un mois de solde à l'armée.

Tout s'acheminait donc à la guerre, lorsque, le 19 mai, *le Crescent*, bateau à vapeur de la compagnie du Danube, ramena Tayar-Pacha de Trébizonde à Constantinople. On avait de sa mission connu le motif apparent, ignoré le but réel, et, supposant toute décision suspendue jusqu'à son retour, on espérait que son rapport la fixerait dans le sens de la paix; illusion qu'entretenait l'absence de renseignements précis sur la position respective des forces ennemies. A son arrivée les légations européennes s'émurent; un message impérial, transmis à la Porte par Tefik-Bey, l'un des chambellans de Sa Hautesse, provoqua la réunion d'un conseil extraordinaire. Mais, au lieu d'avoir à exercer une inspection de l'armée, cet officier avait dû en précipiter les mouvements; comment ne les aurait-il pas justifiés par le tableau le plus brillant des troupes ottomanes? Nombreuses, admirables de tenue, enflammées d'ardeur, sûres de la victoire, ces troupes avaient nécessairement tous les avantages sur les Egyptiens et devaient les écraser. Après avoir complaisamment servi les dispositions du Sultan, il ne lui restait qu'à l'y confirmer. Dans l'élan d'un belliqueux enthousiasme, Mahmoud

Digitized by Google

proposa, dit-on, de se mettre en personne à la tête de son armée et de déployer le *sandjak-chériff*, l'étendard sacré du Prophète. On ajoute que cette proposition, inspirée par un accès de fièvre et de vengeance, céda aux objections unanimes du divan et surtout à l'invocation de sa dignité impériale à laquelle il eût dérogé en allant combattre un vassal en révolte. Ce conseil fut suivi de nouvelles expéditions de troupes et de canons en Asie. Néanmoins les ambassades, qui se persuadaient que dans les circonstances présentes l'opinion de Tayar-Pacha pouvait être d'un grand poids, s'empressèrent de le faire visiter par leurs drogmans. Il prit soin lui-même de démasquer les hostilités en leur disant grossièrement de Méhémed-Ali : « Il faut en finir avec ce *pezevenk*[1]. »

La destitution de Mustapha-Kiani-Bey, *moavin* ou adjoint du bach-vekil, ne tarda pas à avertir le parti pacifique que sa cause était perdue. Ce fonctionnaire avait été précédemment attaché au service personnel du Sultan à titre de *khavedji-bachi*, ou de grand-échanson du café; il fut puni de s'être fait, à l'aide de ses anciennes relations, l'intermédiaire du divan et du mabeïn en faveur de la paix.

(1) Injure familière aux Turcs. Le mot honnête en français est *entremetteur*.

Digitized by Google

Ce n'était point assez pour le capitan-pacha, qui prétendit immoler au triomphe de la guerre une victime plus haute. Khosrew n'avait interrompu ni ses intrigues ni ses avis. Un jour qu'il se retirait du palais après avoir poussé loin l'audace irritante de ses représentations, Akhmet survint; il vit Mahmoud tout entier à une émotion que rendait plus violente la surexcitation maladive de son être, terrible, et dans l'une de ces royales colères semblables au sombre nuage sillonné d'éclairs qui tient la foudre suspendue. Soit pur empressement de courtisan, soit désir de se débarrasser d'un adversaire qui lui disputait le succès avec tant d'intrépidité, il n'épargna rien pour grossir l'orage contre ce *Topal*[1] à la fidélité non moins boiteuse, à la langue insolente, contre un traître s'associant à ce crime de rébellion dont il contrariait le juste châtiment, et il insinua que, sur un signe, le coupable, condamné par l'indignation du maître, serait frappé de la main de l'esclave. Le Sultan revint à lui. Il avait commencé d'abolir les traditions du despotisme punissant ténébreusement toute résistance, et n'était pas sans reconnaissance des services du vieux visir; l'offre ne fut point ac-

(1) *Topal*, boiteux. Tout vice extérieur en Orient ajoute au nom de la personne un sobriquet qui finit par devenir le nom même.

Digitized by Google

ceptée. Il fit plus; voulant mettre Khosrew en garde contre un zèle qui pourrait s'arroger l'autorisation, prenant d'ailleurs plaisir à entretenir la division autour de lui, il le fit édifier sur ce qui s'était passé. Le grand-amiral, instruit à son tour que sa proposition n'était pas un secret pour son adversaire, comprit que la vengeance du *Topal* le poursuivrait sans relâche jusqu'à l'occasion de s'assouvir.

Akhmet, en possession de la faveur du souverain avec lequel il avait conspiré la guerre, était préoccupé d'en rester le seul maître et d'exclure tous ses rivaux. Aussi maladroitement, quoique plus innocemment cette fois, il s'attaqua à un autre personnage qui menaçait de redevenir membre du gouvernement. La mise en vigueur du traité de 1838 nécessitait la nomination d'un ministre du commerce; le Sultan avait demandé la présentation d'un candidat, et croyant deviner ses intentions, le conseil était d'avis de proposer Halil-Pacha qui, au commencement de l'année précédente, avait été destitué des fonctions de serasker en raison de son intolérable arrogance ministérielle. Le temps porte grâce. Au mois de janvier dernier, il avait été nommé au pachalik de Nissa, où l'on avait même, par égard pour lui, compris quelques autres districts de la Bosnie. Mais dès que la

Digitized by Google

nouvelle en avait été notifiée à la princesse Salihé par la *khazné-kyahya* ou intendante de sa maison, cette nomination hors de Constantinople, qui ne révoquait la punition qu'à moitié, avait été accueillie par des larmes. La princesse s'était écriée que, puisque son père ne voulait pas donner à son mari une place à Stamboul, elle le suivrait dans l'exil. Chez la fille d'un Padischah, supérieure à l'obligation d'accompagner le sujet qu'elle honore du titre d'époux, cette résolution parut l'indice d'un attachement extraordinaire et du plus vif désespoir. L'ordre du départ fut ajourné. « Le ciel m'a déjà enlevé une fille, dit Mahmoud avec sa débonnaire tendresse aux affections du sang, je ne veux pas être la cause d'un nouveau malheur. » Dès lors on avait prévu le retour de Halil à quelque poste considérable en dépit de sa présomptueuse médiocrité; il avait pour lui ce qui sert partout, ce qui sauve en Turquie, l'appui de sa femme, et par elle la protection du harem. Le divan était sûr d'aller au-devant du bon plaisir impérial en présentant pour le ministère à pourvoir. Akhmet seul s'y opposa et lui fit substituer Husseïn, l'ancien exterminateur des janissaires, alors pacha de Widdin. Vains efforts! l'aga-pacha fut jugé trop vieux, utile d'ailleurs à sa province; le Sultan nomma, le 24 mai, son gendre ministre

Digitized by Google

du commerce, en outre président du conseil d'utilité publique, et le capitan-pacha ne réussit qu'à réchauffer l'inimitié de Halil, qu'en d'autres temps il avait proposé à Sa Hautesse d'assassiner ou d'empoisonner. Sans doute il redoutait peu le ressentiment des deux visirs qu'il s'était profondément aliénés; n'avait-il pas l'appui de son maître et près du maître l'appui de la guerre?

Chez les Turcs, le parti belligérant levait la tête; dans la diplomatie, l'unisson pacifique s'altérait et la vérité des attitudes s'accusait plus nettement. L'ambassadeur de la Grande-Bretagne prenait moins la peine de dissimuler; lui aussi avait passé l'Euphrate.

Convaincu que la guerre était inévitable, lord Ponsonby ne la prêchait point avec frénésie; seulement il conseillait modérément la paix et témoignait prendre un vif intérêt aux opérations militaires. Il ne cessait de répéter à Nouri-Effendi que l'armée turque était excellente, en fort bon état, supérieure aux troupes égyptiennes, sauf les généraux qui étaient mauvais. Il insistait donc sur la nécessité de confier la direction de la campagne à un officier européen, et désignait le général Schranowski. Cet officier, colonel du génie lors de la dernière insurrection de la Pologne, y avait servi avec distinction. Depuis

Digitized by Google

naturalisé Anglais, à son arrivée à Constantinople il avait été prôné et présenté par lord Ponsonby, qui le nommait habituellement (le protégé était moins grand que le protecteur) *mon petit général*. En août 1838, grâce au patronage britannique, il avait été envoyé auprès de Hafiz-Pacha; aussitôt la Russie de tout remuer pour le faire renvoyer. A quel embarras Nouri ne fut-il pas exposé entre deux puissantes influences! L'Angleterre l'emportait quand la Russie mit en jeu la légation de Prusse. M. de Kœnigsmark déclara que, si le général Schranowsky exerçait le moindre commandement dans l'armée du Taurus, les officiers prussiens renonceraient immédiatement au service de la Porte plutôt que de se trouver sous les ordres d'un homme traître à son souverain. Jamais étranger n'avait si laborieusement occupé le mustechar des affaires étrangères. La Porte céda; au bout de quarante jours elle lui signifia de quitter l'armée. C'était cet officier, c'était son *petit général*, retiré à Bagdad, que lord Ponsonby ne cessait de proposer d'employer dans les nouvelles circonstances; aussi soigneusement Nouri écartait une proposition qui eût rallumé un combat diplomatique dont il était encore fatigué.

Ce fut sur ce ton habituel que, le 23 mai, lord Ponsonby procéda à la conférence de Kalender

Digitized by Google

avec les ministres turcs. Dès longtemps, encouragée par ces démonstrations, la Porte avait cherché à obtenir de lui une promesse de l'assistance de l'Angleterre; mais s'il jugeait utile à son pays de précipiter la Porte dans les risques d'une guerre, il jugeait moins prudent de s'engager à l'y soutenir et se bornait à des promesses d'une évasive ambiguïté. Il lui arriva de certifier parfois que l'Angleterre attaquerait l'Egypte par la mer Rouge; en effet n'était-elle pas déjà à Aden et à portée de Moka? Stamboul s'était crue autorisée à espérer. Le ministre des affaires étrangères, Reschid-Pacha, avait même été chargé de négocier à Londres entre les deux puissances un traité d'alliance offensive et défensive, et, lors de son départ, après la conclusion du traité de commerce, l'ambassadeur de la Grande-Bretagne l'avait leurré de l'assurance d'un plein succès, à laquelle il s'était fié avec joie. En s'apprêtant à recouvrer son indépendance, la Porte n'avait-elle pas le besoin extrême de se rattacher à un appui? Elle était réduite à s'offrir; l'Angleterre n'accepta point. L'Angleterre voulait bien le divorce de la Turquie avec la Russie; elle ne voulait pas se charger d'épouser. Dans la crainte des retours inévitables du mariage russe et des suites onéreuses de ses nouvelles fiançailles, elle recula

Digitized by Google

devant un engagement sérieux et préféra rester libre, l'occasion échéant, de suivre la loi de ses intérêts au mépris de ses plus tendres protestations. Le refus d'accéder à ce traité aurait pu éclairer la Porte et son ambassadeur sur ce que signifiait, de la part de l'Angleterre, la fréquente invocation de l'intégrité de l'empire ottoman. La déclaration négative du cabinet de Saint-James fut signifiée à Reschid-Pacha le 23 mai, le jour même de la conférence demi-belliqueuse de lord Ponsonby à Kalender.

Depuis le 22 mai un nouveau mouvement de l'armée ottomane s'était prononcé dans les limites mêmes du territoire de l'empire. L'avant-garde avait occupé le village de Nézib, à trois heures de Bir et à deux heures de la frontière syrienne. Ce vaste cordon de troupes qui ceignait la Syrie, en suivant la ligne du Taurus depuis les rives de l'Euphrate jusqu'au nord d'Adana, était encore immobile et semblait se borner à un blocus; mais leur présence appuyait les menées des partisans du Sultan dans les montagnes des Kurdes, à Aïntab, à Adana et dans toute la Syrie. On prétend que les émissaires turcs entreprirent même d'ébranler la fidélité de l'Emir-Beschir. Le Liban fut travaillé. Il importait d'assurer le succès du débarquement de la flotte ottomane. En même temps se propa-

Digitized by Google

geait de toutes parts le bruit de l'invasion prochaine des corps de troupes stationnés autour de la province, et l'on exagérait leur force. A la tête de trente-deux mille hommes répartis entre Konieh et Tchifté-Khan, auxquels se joindraient vingt mille hommes de la Caramanie et huit mille nouvelles recrues, Hadji-Ali-Pacha allait forcer Kulek-Boghaz. A peu de distance de ce défilé, par le district de Nydé, Izzet-Méhémed-Pacha, accourant d'Angora avec sa réserve, franchissait bientôt le Taurus. Suivi de seize mille hommes, Osman-Pacha devait déboucher par la route de Kaisarieh, et le premier de tous, le pacha de Marasch s'élancerait avec ses bandes de Kurdes renforcées d'artillerie et grossies par les tribus des montagnes. C'était par ce prosélytisme de terreur que l'agression se frayait ses voies; Hafiz, à qui chaque lettre apportait des promesses de soulèvement, espérait qu'une insurrection générale serait à la fois une occasion et un prétexte à une attaque décidée.

Dans ces circonstances, un pas, un seul pas en avant, c'était la guerre. Ce fut alors qu'un millier de cavaliers turcs reçut ordre de se porter à Mezar, village à deux heures de distance de Nézib et à une forte demi-heure d'Ouroul, autre village situé sur la limite extrême du territoire turc et du territoire syrien. Le commandant de

Digitized by Google

ces cavaliers fit sommer le bey d'Ouroul de venir faire sa soumission, sinon sa tête répondait de sa désobéissance. Le bey répondit : « Nous avons un visir derrière nous et nous ne sommes pas sans chef. » Sur cette réponse la cavalerie turque de Mezar occupa le village et maltraita l'indocile boy-bey. Selon l'ordre du généralissime, Madjioun-Méhémed-Bey, en observation avec ses Hanadés, se borna à reconnaître la position des Turcs et se replia sur Tel-Bascher, de l'autre côté de la rivière du Sadjour, borne bien déterminée du gouvernement du Vice-Roi. C'en était donc fait; par l'occupation d'Ouroul une hostilité avait été commise le 12 rebi-ul-ewel au soir (24 mai)[1], et le soleil du 13, de ce jour que fêtaient par tout l'Islam des salves d'artillerie comme le jour anniversaire de la naissance du Prophète, éclaira le premier acte patent d'une nouvelle guerre entre deux puissances musulmanes.

Si la position d'Ouroul sur les limites indécises des deux territoires laissait en doute la violation des frontières de Syrie, l'occupation presque immédiate de quatorze villages du même district, dans la direction d'Aïntab, fut une manifestation flagrante des hostilités. Hafiz

(1) Voir aux pièces justificatives.

Digitized by Google

comprenait que son immobilité aux bords de l'Euphrate ne suffisait pas pour entraîner les populations à un soulèvement; la réponse du bey d'Ouroul était l'expression nette des dispositions des habitants, qui ne voulaient rien risquer avec un visir tel qu'Ibrahim derrière eux. C'est pourquoi, après leur avoir offert un appui en prenant position à Nézib, il avait encore vu la nécessité de faire violence à leur prudente réserve en allant planter au milieu d'eux le drapeau du Grand-Seigneur, en se faisant de sa personne l'instigateur de l'insurrection. Il y a sur cette portion septentrionale de la Syrie une sorte d'empiétement de la race et de la langue turque qui facilitait l'exécution de ses projets. Il manda à Nézib le boy-bey d'Ouroul, que ses soldats avaient maltraité, et lui fit présent d'une montre d'or. Ce bey, dont la rancune ne tenait pas contre des séductions dorées et la fidélité à l'Egypte contre la force présente, convoqua tous les cheikhs des villages de son district pour les inviter à combattre les Egyptiens. Les cheikhs eux-mêmes, appelés auprès du serasker, furent investis de pelisses d'honneur. Enfin, par leurs mains il fit distribuer aux habitants des fusils, des armes et des munitions de guerre. Il s'empressa de gratifier d'un *bakchich* (toute espèce de don) des paysans qui lui amenaient trois ca-

Digitized by Google

valiers hanadés faits prisonniers. Tandis qu'il organisait la révolte, il menaçait de traiter avec la dernière rigueur toute ville ou tout village qui ne se soumettrait pas à temps à l'autorité légitime; hommes, femmes, enfants seraient passés au fil de l'épée. La force imposante de son armée, sa nombreuse artillerie, l'arrivée prochaine d'une autre division par Malatia et du renfort que le pacha kurde de Mouch devait amener, les corps d'armée en observation, tout concourait à frapper les populations de la grandeur de l'entreprise du Sultan, tout annonçait un coup irrésistible, et l'on répétait qu'Ibrahim n'osant avancer allait être obligé de reculer devant les troupes impériales jusqu'au Caire.

Cependant, à une conférence aux Eaux-Douces d'Europe avec Nouri-Effendi et le capitan-pacha, l'ambassadeur de France redoublait d'efforts pour préserver la paix. Fidèle au système d'explications vagues et de tranquillisantes protestations qui avaient enveloppé le progrès des hostilités, Nouri essaya de nouveau des effets de ce langage, promettant que Hafiz-Pacha, s'il n'avait déjà reçu, recevrait l'ordre de se retirer. C'en était trop : l'amiral pénétra un dénouement prochain et se fâcha de cette longue comédie. Sa véhémente sévérité fut digne du représentant d'une grande puissance qu'on avait tenté de

Digitized by Google

tromper, d'une puissance amie qu'alarmait justement, dans l'intérêt même de la Porte ottomane, cet imprudent recours à la force. Les choses étaient à toute extrémité, tout ménagement était hors de saison. La diplomatie de Stamboul fut quelque peu déconcertée de se voir abordée avec tant de vigueur. Alors, pour la première fois, tout en déclarant que la Porte ne prendrait pas l'initiative de l'agression, initiative déjà prise, Nouri laissa entrevoir que les actes de Méhémed-Ali, contraires à la soumission d'un sujet, ne pouvaient être favorablement interprétés que dans la mesure même de la dignité du gouvernement, et que, s'il ne rentrait dans le devoir, la Porte, sans vouloir la guerre, à son grand déplaisir y serait obligée. Ce langage était significatif. Ce n'était pas en vain qu'auprès du mustechar, personnage de la paix, se trouvait le capitan-pacha, le héros de la guerre; la résolution cachée du Sultan commençait à se produire dans le dialogue pacifiant et pacifique des ambassadeurs et du ministre. Interrogé si du moins la Porte ferait paraître, ainsi que dans la campagne de 1832, l'exposé de ses griefs contre le Vice-Roi, il promit, le cas échéant, la publication d'un manifeste. Ainsi se termina cette chaude conférence du 27 mai, dans laquelle l'ambassadeur de France arracha le masque à la

Digitized by Google

politique de la guerre et perdit l'espoir de changer une fatale résolution.

Comme si la France ne devait jamais désespérer de la cause sainte de la paix, le gouvernement à cette heure même entreprenait de contenir les événements si près d'éclater. Le 28 mai au soir partaient de Paris pour Marseille deux capitaines d'état-major, MM. Foltz et Caillé, aides-de-camp du maréchal Soult, président du conseil et ministre des affaires étrangères.

Il fut sans doute heureux pour la politique extérieure du pays que le long interrègne ministériel eût décidément pris fin; mais le chef du cabinet du 12 mai n'avait pu trouver sur l'Orient de plus récentes informations que les dépêches de Constantinople, écrites en avril, dans des conjonctures qui en excusaient le contenu rassurant. L'ambassadeur y opposait à toutes les rumeurs de guerre la déclaration non pas seulement officieuse, mais officielle, de Nouri-Effendi. Sa parole imposante démentait toute assertion contraire. Ce fut seulement vers la fin de mai que le voile fut déchiré; d'autres dépêches révélèrent le péril de la situation, et déjà survenait d'Alexandrie la nouvelle du passage de l'Euphrate, nouvelle soudaine qui étonna, remua vivement, et tourna tous les regards vers ce monde dont l'ébranlement allait se communi-

Digitized by Google

quer peut-être aux destineés de l'Europe entière! Le maréchal jugea avec raison que si la paix pouvait encore être sauvée, elle ne pouvait plus l'être que sur le champ de bataille. Aussitôt il fit partir deux de ses aides-de-camp qui avaient l'un et l'autre une intelligente pratique de l'Orient, pour se rendre, M. Caillé à Alexandrie et de là auprès d'Ibrahim, M. Foltz à Constantinople et de là auprès de Hafiz, afin de réclamer au nom du gouvernement français la cessation de toute hostilité. Le canon eût-il déjà grondé ou dût-il couvrir la voix de la France, cette double mission lui attribuait une noble initiative de conciliation; elle signalait hautement sa volonté d'intervenir et sa ligne de modération impartiale; si elle n'empêchait un premier engagement, elle pouvait du moins en arrêter les conséquences. Par la promptitude et la netteté de sa démonstration, le maréchal répara autant que possible une surprise dont la responsabilité ne pouvait lui être imputée et se mit en mesure avec les événements.

Sur ces entrefaites, Ibrahim-Pacha, que les émissaires turcs représentaient comme à la veille de rétrograder jusqu'en Égypte, se tenait prêt à marcher en avant dès que l'ennemi ferait un pas nettement agressif. Le 20 mai, quatre mois de solde, sur dix-huit mois d'arriéré, avaient été

Digitized by Google

payés aux troupes. La réserve de cavalerie avait été retirée de Hamah, et la défense des frontières de l'Est contre l'agression peu inquiétante des pachas de Mossoul et de Bagdad confiée à la grande tribu des Anezés. Sur cette réserve, deux régiments et les Hanadés de Caftana-Bey avaient été dirigés vers les avant-postes turcs; quatre ou cinq mille chameaux avaient été achetés pour les convois de l'armée, et les conducteurs pris parmi les chrétiens, exempts du service militaire, mais non pas des corvées. Aussitôt qu'il avait connu la prise de possession d'Ouroul, le généralissime s'était irrité; ensuite il avait affecté de n'y voir qu'une hostilité incertaine comme les limites mêmes des deux territoires. Il ne voulait ni encourir le reproche d'avoir attaqué le premier, ni rien entreprendre sans un ordre exprès de son père; il attendait. Bientôt il est instruit de l'occupation des quatorze villages du district d'Aïntab, et de la retraite forcée du Caftana-Bey qu'il avait chargé de couvrir la campagne aux environs de cette ville. Pour lui il n'y avait plus de milieu; il fallait reculer ou se porter au-devant d'incontestables hostilités, sinon pour engager la guerre, du moins pour réprimer par sa présence ces mouvements continus et la propagation des soulèvements.

Le 17 rebi-ul-ewel (29 mai) le généralissime

Digitized by Google

partit d'Alep à la tête de sept régiments de cavalerie et de douze batteries d'artillerie légère, en ordonnant à Soliman-Pacha de le suivre prochainement avec le gros de l'armée. A peine était-il en route, il est informé d'un engagement entre les troupes impériales et ses avant-postes et d'une nouvelle violation des frontières. D'après la convention de Kutahyeh, le Sadjour, prenant sa source au sud-est d'Aïntab et se jetant dans l'Euphrate, marquait la limite nord-est de la Syrie. C'était sur la rive gauche que les provenances de l'empire ottoman purgeaient leur quarantaine; sur la rive droite, en face, se trouvait le petit village de Tel-Bascher, où Madjioun-Méhémed-Bey, avec ses cinq cents Hanadés, se tenait en observation. Cinq escadrons de cavalerie turque avaient passé le Sadjour et attaqué le petit corps de cavalerie bédouine. Inférieure en nombre, hors d'état de résister au choc des cinq escadrons que suivaient de près des régiments d'infanterie, elle s'était repliée en abandonnant quelques morts sur le terrain et soixante-dix prisonniers aux mains de l'ennemi. Les troupes impériales avaient aussitôt occupé Tel-Bascher et plusieurs autres villages voisins. C'était dans la direction d'Alep qu'avait eu lieu cette dernière irruption de l'ennemi. Sur-le-champ le généralissime expédie à Soliman-

Digitized by Google

Pacha l'ordre de le rejoindre; Soliman s'empresse d'obéir, fait partir successivement treize régiments d'infanterie et quinze batteries d'artillerie à pied, laisse à peine un soldat à Alep, où il ne restait qu'une seule pièce de canon dans la citadelle, et le 31 mai il fermait la marche de l'armée égyptienne en route vers l'armée turque.

Peut-être, malgré un séjour de plus de vingt années en Orient, malgré son uniforme du nizam égyptien, décoré de diamants en croissant et en étoile, n'eût-il pas été difficile à un regard exercé de reconnaître dans le major général de l'armée du Vice-Roi un ancien soldat de l'Empire. Le pacha en a fidèlement conservé le type. Souvent, contre l'usage, son bonnet rouge, coiffure d'ordonnance de la réforme, se jette un peu de côté ou en arrière et découvre un front large, légèrement bombé; le regard vif et sûr a de l'horizon; les yeux un peu enfoncés sont bleus, la ligne du nez droite avec aplatissement, la bouche grande, surmontée d'une moustache fauve, la face ample, blanche, colorée; la physionomie, ouverte et mâle, tantôt s'épanouit avec une verve spirituelle, tantôt, sous l'ombre de quelque préoccupation, offre le renfrognement boudeur du vieux troupier français. L'Orient ne l'a point enveloppée de son calme d'apparat et n'a pu en voiler ni la fierté militaire, ni la vivacité exté-

Digitized by Google

rieure habituelle à l'Europe. La tête est forte, le corps un peu gros, mais leste et d'une étonnante vigueur, les épaules larges, la taille moyenne. C'est la puissante organisation d'un homme de guerre dans sa maturité.

Sèves (Octave-Joseph-Anthelme) est né à Lyon le 1er avril 1787. Son père était meunier, ainsi qu'il se plaît à le rappeler avec une honorable vanité de son origine populaire. Par une sorte de prédestination, son grand-père, doué d'une force extraordinaire de corps et de caractère, avait été surnommé le *Turc*. Son père s'est éteint en 1832, dans une vieillesse avancée, le jour où il contribuait lui-même à la victoire de Konieh. Né avec un instinct belliqueux décidé, Sèves, après avoir reçu l'éducation que lui permettait la demi-aisance de sa famille, prit la route de Toulon et entra dans la marine en qualité d'aspirant. Alors le nombre des aspirants excédait les besoins du service et rendait l'avancement difficile; au bout de cinq années de ce grade, il passa comme sous-officier dans le 2e régiment d'artillerie de marine. Deux années ne s'étaient pas écoulées qu'impatient de languir dans un rang subalterne et dans l'inaction, frappé de l'éclat des armes françaises sur terre, il résolut d'abandonner le pavillon pour chercher sous le drapeau l'activité et la gloire. Pendant ses sept

Digitized by Google

années de mer, il avait navigué sur la Méditerranée, sur l'Océan, et assisté au combat de Trafalgar, où il fut blessé au bras droit d'un coup de hache d'abordage. De Toulon il se rendit en Italie, et s'engagea simple soldat dans le 6e de hussards. C'était en 1807. A cette époque les troupes à cheval avaient ordre de s'exercer aux manœuvres de l'infanterie; le sous-officier d'artillerie, apte à servir d'instructeur, fut aussitôt nommé brigadier. Vint la campagne de 1809 en Allemagne; il s'y distingua par son courage, et, dans la même journée, il eut un cheval tué sous lui, fut blessé d'un coup de feu et de trois coups de sabre. Ramassé par l'ennemi, il rentra des prisons en 1811 et fut fait maréchal-des-logis. Cette longue absence avait retardé son avancement. Il gagna un nouveau grade en Russie, fut attaché au maréchal Ney pendant l'héroïque retraite de Moscou, et eut un cheval tué sous lui à la Bérésina. La France, obligée de continuer sa retraite devant l'Europe conjurée, ne cédait l'Allemagne qu'en disputant le terrain avec intrépidité; Sèves fut blessé à Posen d'un coup de lance et nommé sous-lieutenant. La France, en 1814, se vit réduite à défendre son propre territoire; Sèves redoubla d'ardeur. Chargé par le général Piré d'enlever un poste de cosaques dans un village auprès de la Ferté-sur-Aube, à

Digitized by Google

trois lieues des avant-postes français, ce coup de main adroit et hardi lui mérita les félicitations du comte Milhau, commandant le corps de cavalerie. A la bataille de Brienne il eut un cheval tué sous lui. Le soldat avait enfin percé, il était nommé lieutenant, et un regard de Napoléon tombé sur lui semblait un heureux présage de fortune quand l'Empire finit. Lors de la résurrection des Cent-Jours il en embrassa le brillant fantôme avec enthousiasme et fut attaché à l'état-major du maréchal Grouchy. Quelle ne fut pas sa douleur quand succombèrent à Waterloo la gloire militaire de la France pour laquelle il était passionné, l'empereur qu'il adorait comme un demi-dieu et ses espérances personnelles !

L'officier des Cent-Jours était incapable de dissimuler ses regrets; aussi, malgré de bienveillantes protections et d'honorables amitiés, ne put-il être admis dans la garde royale. Ne sachant que devenir, il prit à bail une exploitation agricole. Mais la ferme de Grenelle non plus que le moulin du Rhône ne pouvait satisfaire son activité inquiète et cette vocation militaire qu'il avait noblement éprouvée. Toute perspective de service lui était interdite en France; peut-être même s'était-il compromis par la vivacité de son zèle bonapartiste. Alors il embrassa son vieux père à Lyon et prit le parti de se rendre en

Digitized by Google

Perse, où l'on organisait des troupes à l'européenne. L'Egypte était sur son itinéraire; il ne devait pas aller plus loin.

Méhémed-Ali avait déjà tenté de former une armée régulière. Pour éléments il avait pris ses troupes irrégulières, fanatiques de la vieille indiscipline, et la tentative téméraire de les plier à l'éducation de l'Europe avait été interrompue par leur périlleuse résistance à toute innovation. Il avait donc ajourné l'exécution d'un projet qui importait à l'affermissement de sa puissance. La physionomie énergique de Sèves, son langage militaire, sa franche admiration pour Napoléon si populaire en Egypte, son attachement à un souverain déchu, tout frappa favorablement le Vice-Roi qui le jugea propre à ses vues et résolut de le retenir. Pourtant le moment propice n'était pas arrivé et l'engagement d'un officier français eût trahi ses desseins. Il lui donna l'étrange mission d'aller dans la Haute-Egypte à la découverte de mines de charbon de terre; Sèves eut beau alléguer son incapacité minéralogique : « Va toujours, lui dit en souriant Méhémed-Ali; les Européens ne savent-ils pas tout? Ce sont des diables. Va! tu en trouveras. » Sèves devina, accepta et partit, gardé à vue par un bey que le Vice-Roi lui donna pour compagnon de voyage, en prétextant qu'il voulait éloigner cet homme

Digitized by Google

du Caire et en le chargeant expressément de le bien surveiller. Durant le cours de son exploration, il signala de l'huile de pétrole dans une montagne qui porte le nom de *Djebel-el-Zeit* (Montagne de l'huile), et il la continuait avec persévérance lorsqu'un jour son compagnon s'échappe, il court après lui jusqu'au Caire et arrive à propos. Sa première mission était terminée, l'autre allait commencer. Ibrahim-Pacha, alors de retour de sa difficile expédition du Nedjd, où il avait déployé avec tant d'éclat son courage et son génie, vit aussi l'officier français. Comme son père, il jugea que *c'était là leur homme.* Sèves fut envoyé à la ville d'Assouan (*Syène*), choisie pour le berceau de la régénération militaire de l'Egypte.

Méhémed-Ali avait compris que, pour parvenir à créer une nouvelle armée, il lui fallait procéder avec des éléments neufs, uniquement dépendants de son pouvoir, former le corps d'officiers antérieurement à l'armée, et mettre à l'écart toute opposition. Il avait fait caserner à Assouan, sur la frontière méridionale de l'Egypte, loin des susceptibilités ombrageuses de l'ancien système, un corps de jeunes mamlouks qui étaient sa propriété personnelle; c'était le noyau de son futur état-major. Pour se débarrasser des troupes irrégulières, il les expédiait, sous les or-

Digitized by Google

dres de son fils Ismayl-Pacha, à la conquête du Sennâr et du Kordofal. Les prisonniers de guerre que ces bandes indisciplinées devaient faire parmi les noirs de ces deux provinces étaient autant de recrues pour les troupes régulières, auxquelles seraient peu à peu incorporés les fellahs de l'Egypte, relevés de la longue dégradation qui leur interdisait le port des armes. Tel était le plan admirablement concerté du Vice-Roi. Le succès dépendait de la réussite de la première opération dont Sèves était chargé.

En arrivant au milieu de l'essaim des mamloucks destinés à l'initiation, l'officier français n'est plus M. Sèves, il s'appelle Soliman-Aga; ce n'est pas encore un instructeur, il se prête à leurs leçons, et, avant de leur enseigner les exercices de la guerre d'Europe, il se fait l'élève de tous les exercices de la guerre d'Orient. L'officier de hussards joûte heureusement avec les mamlouks dans leurs évolutions équestres et dans le jeu fameux du djerid. Alors seulement il essaie de piquer leur curiosité par de complaisantes représentations des exercices d'un soldat de *Bounaberdi*. L'ancien instructeur d'infanterie manie le fusil aussi bien que le caporal le plus consommé, et bientôt de ses mains le fusil passe entre les mains des curieux. Ainsi commença cette instruction qui se développa

Digitized by Google

graduellement; mais que d'obstacles ne lui suscitèrent pas le fanatisme, l'indiscipline et la présomptueuse ignorance des mamlouks! Pour les apprécier tous, il faut songer que la plupart d'entre eux se flattaient de recouvrer l'Egypte sur Méhémed-Ali qu'ils regardaient comme l'usurpateur de leur patrimoine; c'était à la glorieuse milice frappée par le Vice-Roi que ces nouveaux mamlouks se rattachaient comme à une famille dont ils étaient les orphelins et les héritiers. Tant de difficultés cédèrent à un admirable mélange d'adresse, de persévérance et d'intrépidité. Plus d'une fois sa vie fut en péril. Informé d'un complot qui se tramait contre lui : « En France, leur dit-il, un militaire serait déshonoré s'il tuait son ennemi par-derrière. Voulez-vous mon sang? Prenez-le comme des soldats et non comme des assassins. Me voici prêt; faites comme moi, mettez le sabre à la main; je vous attends l'un après l'autre. » Nul n'osa accepter ce cartel. Un jour qu'il faisait faire l'exercice à feu à un peloton, une balle siffla à ses oreilles. Sans s'émouvoir, sans quitter le front de la ligne : « Vous êtes des maladroits, leur dit-il. Apprêtez vos armes... feu!... » Le peloton exécuta la décharge, mais Sèves n'entendit plus siffler de balles. Au mérite de ce sang-froid il joignit celui de la générosité; une plainte au Pacha aurait fait

Digitized by Google

tomber plus d'une tête; il se tut. Tandis que les officiers se formaient, à Assouan même, dans l'île d'Eléphantine et sur d'autres points de l'Egypte, le corps de l'armée recevait son éducation; la grande œuvre était terminée.

Sèves avait rempli sa tâche. Ce fut alors que Méhémed-Bey, ancien kyahya-bey du Vice-Roi, qui, en surveillant l'organisation des nouvelles troupes, s'était pris d'un attachement paternel pour l'officier français, le pressa d'embrasser l'islamisme. Enfant du dix-huitième siècle, soldat de l'Empire, ainsi qu'un grand nombre de ses contemporains, il n'avait connu d'autre culte que celui de la gloire, de la patrie, de l'empereur; et de sa croyance de cœur en un Dieu unique à la profession de foi : *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète*, rien ne le séparait que la cérémonie du baptême musulman. Il refusa d'abord. Sa loyauté s'effrayait de l'inévitable soupçon d'avoir sacrifié à son ambition avec une hypocrisie calculée ou une légèreté railleuse de tous principes. Sacrifierait-il pourtant son avenir à la crainte d'une appréciation inique et de jugements mal fondés? S'il n'eût désiré qu'un salaire, une récompense digne de l'importance du service et de la munificence du Vice-Roi lui était assurée; mais il lui fallait de l'activité, de la gloire et une patrie. Après

Digitized by Google

avoir, au péril de sa vie, créé une armée, tant qu'il serait un giaour il restait hors de sa création, instructeur oisif sans action et sans influence. Pour retrouver une carrière perdue, pour avoir à servir une patrie dans cette Egypte qu'il aimait comme la fille adoptive de la France, pour se dévouer au prince qui continuait aux bords du Nil l'œuvre que Napoléon y avait commencée, il compléta sa naturalisation par l'adoption de la croyance publique; avec une parfaite sincérité il glorifia l'antique régénérateur de l'Orient dans le Prophète, Dieu sous le nom d'Allah, et passa intrépidement par la mosquée pour aller prendre, sous le drapeau égyptien, le commandement de l'un des régiments qu'il avait formés et recevoir des mains de Méhémed-Ali la pelisse de Bey.

Dans les premiers temps de son arrivée au Caire, à ce qu'on raconte, Sèves se rendait un jour du vieux Caire à la citadelle, habillé de son costume européen bourgeois et chevauchant à âne, selon l'usage du pays. Près de lui vint à passer un khawas[1] du Pacha. Cet homme, trouvant mauvais d'être à pied quand un chien d'infidèle cheminait à son aise, lui ordonne de mettre pied à terre; il était robuste et portait

(1) Sorte de sergent de police.

Digitized by Google

à sa ceinture un yataghan et une paire de pistolets. Sèves mesure son homme, descend, et lui cède respectueusement la monture. A peine le khawas est-il en selle, il le saisit par une jambe, le désarçonne, le désarme, et, jetant dans le canal voisin pistolets et yataghan, la partie devenue plus égale, il le frappe à coups redoublés au point de le laisser sur place, rudement châtié de son insolence musulmane. Quelques années s'étaient écoulées, et ce même khawas est chargé d'un message auprès de Soliman-Bey. L'homme est introduit, se courbe, se relève, et quelle n'est pas sa surprise en croyant reconnaître dans le bey honoré de la protection du Vice-Roi le Franc qui lui a laissé d'ineffaçables souvenirs, en se voyant reconnu lui-même! « Ah! seigneur! dit l'adroit et orgueilleux Turc après s'être incliné de nouveau jusqu'à terre, je ne m'étonne pas que vous soyez devenu ce que vous êtes à cette heure. Dieu vous voulait pour un vrai croyant. Jamais Franc, à moins d'être prédestiné, ne m'aurait battu, moi bon musulman, comme vous l'avez si bien fait alors. Dieu est grand! »

Soliman-Bey, dans la campagne de Morée, ne se distingua pas moins par son humanité que par ses talents et son courage. Nommé général de brigade, plus tard major général de l'armée

Digitized by Google

égyptienne durant la campagne de Syrie, il prit une part active aux batailles de Homs, Beylan et Konieh. En 1834 il fut nommé pacha à deux queues, et remplit avec zèle les fonctions d'inspecteur général des écoles jusqu'au moment où les nécessités du service le rappelèrent en Syrie.

Ce n'est pas sans doute une vaine preuve de supériorité que ce bonheur avec lequel un lieutenant de cavalerie, tout en instruisant une armée, sut perfectionner sa propre éducation au point de se trouver digne de mettre lui-même en mouvement sur le champ de bataille l'instrument qu'il avait habilement façonné. Telle est l'opinion du maréchal Marmont, l'un des juges les plus compétents de l'Europe dans toute question militaire. « En s'élevant et en voyant s'agrandir le cercle de son autorité, Soliman-Pacha a constamment réfléchi sur son métier; il a beaucoup lu, beaucoup étudié, et il a fait les plus heureuses applications de son expérience et de ses méditations. Il est devenu un homme d'un mérite supérieur; on peut dire de lui que, ce que les circonstances de sa vie ne lui ont pas permis d'apprendre, il l'a deviné; car, n'ayant servi en France et combattu avec nous que dans des grades subalternes, il a deviné la grande guerre et l'a faite avec succès en Egypte. Il en

Digitized by Google

parle à merveille; il a les idées les plus saines sur tout ce qui tient à l'organisation des armées, à leurs mouvements, et sur les principes qui doivent les régir. C'est enfin un général consommé et qui serait remarqué dans tous les états-majors. »

Toutefois, malgré un véritable génie militaire, pour se conquérir sur la terre étrangère une haute position, il fallait encore ce qui chez lui se rencontre sous le laisser-aller soldatesque, un tact très fin, une rare adresse de manières, un coup d'œil prompt sur les choses et les hommes. Son caractère impétueux et violent s'est mûri, son esprit s'est assoupli; l'écorce parfois encore est rude et parfois se fait telle à dessein. La brusque vivacité de son langage sous-entend une gracieuse coquetterie d'intentions et se concilie avec de charmantes délicatesses de procédés. Bienveillant, généreux, loyal, il jouit d'un nom populaire en Egypte, est aimé du soldat, et partout il compte beaucoup d'amis. Serviteur d'un dévouement incorruptible, le Vice-Roi a une entière confiance en lui. Lorsqu'en 1834 la désertion de l'amiral Osman-Nourreddin-Pacha eut fait appréhender l'ébranlement de plusieurs fidélités chèrement payées, un soupçon sur Soliman fut perfidement émis: « Que dites-vous? répondit le prince; Osman a pu me trahir: ce n'était qu'un esclave que

Digitized by Google

ma main avait élevé; Soliman est sorti de mon ventre, c'est un de mes fils; s'il quitte l'Egypte, ce sera quand Méhémed-Ali la quittera lui-même.» C'est à cet appui éclairé du Vice-Roi et d'Ibrahim que Soliman est aussi redevable d'avoir triomphé de tant d'obstacles qu'il avait à surmonter, et lui-même se faisait gloire de le reconnaître. Ineffaçablement marqué du titre de giaour, il avait surtout besoin, dans une armée en campagne, où toutes les prétentions s'éveillent, où toutes les rivalités sont à l'état de guerre, d'une éclatante protection pour déployer ses talents avec autorité. Mais le généralissime savait que le premier devoir d'un habile capitaine est de mettre chacun de ses généraux à sa place; le poste qu'il lui avait assigné en 1833, il le lui rendit en 1839. Celui que Méhémed-Ali nommait un de ses fils, Ibrahim se plaisait à le nommer son frère.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Note semi-officielle. — Entretien de Hafiz-Pacha et d'un Bédouin. — Prise d'Aïntab. — Correspondance des deux généraux en chef. — Portrait du capitan-pacha. — Départ de la flotte ottomane. — Visite du Sultan à bord du *Mahmoudieh*. — Lettre du Vice-Roi à son fils.

A mesure que l'armée turque s'engageait dans la voie des hostilités, la Porte, tout en se défendant de vouloir la guerre, tenait un langage plus belliqueux. Elle reprochait à Méhémed-Ali le refus de payer le tribut, une réception peu amicale au reala-bey, la concentration de ses troupes en Syrie; tout, de sa part, était provocation et Constantinople serait obligée d'y répondre. De jour en jour on attendait la publication du manifeste du suzerain contre le vassal; on ne doutait pas qu'il ne donnât à l'agression un caractère imposant de solennité. Tandis que l'empire semblait voué à une guerre inévitable, Mahmoud offrait des traces plus visibles de

Digitized by Google

dépérissement; on ignorait la nature du mal, on ne pouvait s'en dissimuler les ravages. Parmi tant d'appréhensions, le silence du gouvernement était un nouveau sujet d'alarmes; les événements marchaient sans qu'aucune note fût remise aux ambassadeurs. Seulement, vers les premiers jours de juin, soit du gré de la Porte, soit même par quelque indiscrétion des bureaux turcs, un semblant de manifeste reçut une demi-publicité non officielle. Sa conformité avec les communications verbales faites au corps diplomatique prouve son authenticité. Eût-il été rédigé par un secrétaire de la légation britannique, l'articulation des griefs particuliers de l'Angleterre n'y serait pas plus complétement associée à l'expression des griefs du Sultan contre le Pacha. C'est principalement sous ce rapport que la pièce mérite d'être conservée[1]. Du reste,

(1) « Le Sultan préfère à l'état de choses actuel une solution quelconque, favorable ou défavorable. Il ne saurait tolérer plus longtemps l'insolence d'un vassal rebelle qui foule aux pieds les principes sacrés de l'Islamisme et ébranle les fondements de l'Etat, qui refuse de reconnaître dans le Sultan le chef de l'Islamisme et veut le supplanter. Ce vassal ne fait pas mystère de ses projets contre le trône et l'autel. Il a eu l'audace de chasser les gardiens du tombeau du Prophète nommés par le Sultan en sa qualité de grand-muphti et de calife, et de les remplacer par des hommes de son choix. D'autres mesures or-

Digitized by Google

contrairement aux termes de cette note, aucun envoyé n'avait été expédié à Alexandrie, aucune

données par lui dans les quatre villes saintes ne sont que le développement de ses projets criminels. Depuis plusieurs années, cet homme, que le Sultan a tiré de la poussière pour l'élever à sa puissance actuelle, le menace de ne plus acquitter le tribut qu'il lui doit, comme s'il voulait se faire devant le monde entier un mérite du mépris qu'il affecte pour son maître.

« Dans son aveuglement il s'est permis de décider des questions intéressant la souveraineté territoriale de la Porte-Ottomane (la marche d'un corps anglais à travers l'Egypte pour aller à Soueys), et sans attendre les ordres de son souverain légitime, il a eu l'audace de refuser le passage aux troupes d'une puissance qui entretient les relations d'amitié les plus intimes avec la Porte-Ottomane. Comme ennemi des amis de la Porte, Méhémed-Ali a intrigué dans l'Yémen et le Tehamah pour empêcher l'Angleterre de s'emparer d'Aden et de s'y établir. Il a parcouru d'occident en orient l'Arabie où il a porté la guerre, et il a signalé sa marche par le meurtre et la dévastation. Après s'être emparé des îles Bahreïn dans le golfe Persique pour en faire la base de ses opérations, il s'est approché de Bassora et de Bagdad autant qu'il l'a pu (Khourchid pourrait être à Bassora dans quinze jours de marche forcée) et a fomenté parmi les habitants fidèles de ces provinces des mouvements séditieux qui ne laissent pas d'alarmer la Porte. Partout il a agi en traître et comme s'il était le chef suprême de l'Islamisme. Cet état de choses ne saurait se prolonger; la Porte ne se soumettra jamais aux prétentions exagérées du Pacha et ne prendra en considération aucune proposition de sa part : son devoir est d'obéir, sinon la guerre décidera.

« La Porte a envoyé un ambassadeur à Alexandrie; il som-

Digitized by Google

sommation préalable adressée au Vice-Roi; vaines formalités qui eussent retardé la vengeance impériale. Les hostilités avaient éclaté et continuaient sans déclaration de guerre.

Méhémed-Ali se sentit fort d'être attaqué. En apprenant par les rapports de son fils l'occupation d'Ouroul et des quatorze villages de ce district, il s'empressa d'en faire communiquer la traduction aux consuls généraux des quatre grandes puissances; il les consulta avec une déférence marquée. Engagé par eux à se tenir aussi longtemps que possible sur la défensive et

mera le Pacha d'exécuter les ordres du Sultan, et en cas de refus le serasker Hafiz attaquera au premier signal. La Porte-Ottomane trouvera les moyens d'introduire dans le Haouran des forces suffisantes pour seconder les efforts des Druses fidèles contre leur tyran. L'Angleterre soutiendra la Porte de tout son pouvoir. Le Sultan a sa parole, sinon dans un traité formel, du moins d'une manière équivalente.

« La Porte-Ottomane exige du Vice-Roi l'acceptation sans condition des propositions suivantes : 1° réintégration des gardiens du tombeau du Prophète choisis par le Sultan et suppression des divers abus qui se sont introduits dans les villes saintes à la suite des ordonnances du Pacha; 2° acquittement régulier des tributs, cessation de toute menace ultérieure de refus sous un prétexte quelconque; 3° renonciation à l'exercice de tout droit de majesté et de souveraineté, si ce n'est en vertu d'une délégation formelle, et par conséquent obligation de reconnaître complétement la souveraineté du Sultan. »

Digitized by Google

à n'accepter la bataille que sur le territoire égyptien, afin de prouver que l'agression n'était point de son côté, il ordonna à Ibrahim de persister dans cette ligne de patience; en même temps, toujours avec l'assentiment des consuls généraux, il l'autorisa, conformément au désir qu'il lui en avait exprimé, à envoyer un officier à Hafiz-Pacha pour demander des explications. C'est ainsi que, laissant au Sultan le tort de l'agression dans une plénitude bien constatée, il s'appliquait à fortifier l'intérêt de sa cause par une modération prolongée, à lier même les représentants de l'Europe à la responsabilité de ses actes par l'invocation et la pratique de leurs conseils. Il se plaisait à remettre de lui-même aux mains des consuls les rênes sous lesquelles regimbait secrètement son ardeur. *Le Nil* porta immédiatement en Syrie sa dépêche écrite sous la date du 22 rebi-ul-ewel (3 juin)[1].

Le 3 juin, Ibrahim, à la tête de sa cavalerie, se montrait déjà aux Turcs qui avaient occupé sur les Hanadés Tel-Bascher et les villages environnants. A son approche les Turcs se retirèrent en refusant le combat. Il s'abstint de les poursuivre, satisfait d'avoir dégagé la route

(1) Voir aux pièces justificatives.

Digitized by Google

d'Alep. Ce fut à l'époque de la première croisade une ville importante que Tel-Bascher. Conquise par Baudouin et visitée par Godefroi, à la prise d'Edesse, elle devint la capitale de la principauté pour tomber, après la seconde croisade, au pouvoir du Sultan d'Alep. Aujourd'hui, de la vaste et forte enceinte où Jocelyn, assailli d'ennemis, s'oubliait dans les délices, rien ne reste qu'un village formé d'une cinquantaine de huttes en terre, entouré de quelques champs cultivés; et que là, pour une digne conquête, les soldats du Christ et les soldats de Mahomet aient jadis mesuré leurs armes, rien ne l'atteste, aucune ruine ne rehausse la misère de ces lieux dégradés, rien, hors le nom qui seul a survécu. Cependant le gros de l'armée, sous les ordres de Soliman-Pacha, s'arrêta à huit lieues environ d'Alep, sur la rive gauche du Koïk qui va vivifier les jardins de cette ville. Baouarta, ainsi se nomme le terrain où Soliman fit halte, n'a d'autre habitation qu'un moulin, mais communique par un pont avec l'autre rive, où se trouve entre autres villages celui de Tel-Chaïr, assez considérable et bâti en pierre. Tandis que le corps d'armée, par cette position, couvrait la Syrie contre l'invasion ottomane, Ibrahim se tenait à quelques lieues en avant et au nord du camp. Cette partie de la province comprise entre l'Euphrate, les dernières

Digitized by Google

dégradations du Taurus et la chaîne du Liban, est une plaine accidentée, semée d'une multitude de monticules factices[1] qui ressemblent à des piédestaux nus d'anciennes habitations; c'était un pays ouvert à la marche de l'ennemi. Néanmoins, afin de ne pas paraître le provoquer, Ibrahim ne s'était pas même porté aux limites extrêmes de son territoire; il s'établit à Touzel, en-deçà du petit Sadjour. Sous ce nom l'on désigne le ruisseau de Aïn-Afar, qui, coulant à peu près dans la même direction que le Sadjour et s'y réunissant pour se jeter dans l'Euphrate, a reçu cette dénomination comme s'il était un bras méridional de cette rivière qui limite la Syrie égyptienne. De là il était à même de surveiller du côté d'Aïntab les progrès des Turcs et d'observer les mouvements de Hafiz.

Hafiz avait concentré à Nézib son armée, en ne laissant à la garde du camp de Biledjik qu'un bataillon, une compagnie d'artillerie et quelques irréguliers; lors de ce déplacement, le 28 mai, la poudrière avait sauté. Cet abandon définitif de la première position pour une position plus avancée, entre les routes d'Aïntab et d'Alep, était commandé par l'obligation de se mettre

(1) Le monticule naturel ou factice se nomme en arabe *Tel*, la montagne *Djebel* et en turc *Dagh*.

Digitized by Google

en relation avec la Syrie et de faire un pas au-devant d'un ennemi déterminé à ne point hasarder d'attaque mal motivée. D'ailleurs, pour recevoir l'ennemi dans le camp de Biledjik, il aurait fallu la résolution inébranlable de vaincre ou de périr; pour les Turcs acculés à l'Euphrate, il n'y avait point de retraite possible; vaincus, ils étaient jetés dans le fleuve. Le nouveau camp de Nézib fut également fortifié; c'était là qu'on avait décidé d'attendre les Egyptiens.

Curieux de renseignements sur l'armée ennemie, le serasker interrogeait souvent le chef des soixante-dix Hanadés qui avaient été faits prisonniers à Tel-Bascher. Ce cheikh, d'un courage éprouvé, avait dans son attitude et sa physionomie la fière et intelligente dignité d'un roi de l'antique Egypte; on eût dit un Sésostris du désert. Ferdjan était son nom. Pressé de questions, il savait s'abstenir de répondre. Un jour que Hafiz insistait pour savoir ce qu'il pensait des deux armées turque et égyptienne, et de quel côté, selon lui, serait la victoire: « Comment veux-tu, répondit Ferdjan, que je te parle? Je suis ton prisonnier et ma tête est sous ton sabre; ma langue peut-elle être l'ennemie de ma tête? — Dis la vérité, et je jure de ne pas toucher un poil de ta barbe. » Une simple formule ne satisfit pas le cheikh; le Koran et le

Digitized by Google

sabre furent pris à témoin du serment solennel de Hafiz. Pleinement rassuré : « Tu veux, dit Ferdjan, que je te dise ce que je pense du camp d'Ibrahim et de ton camp : le camp d'Ibrahim est un camp de soldats, le tien est un camp de pèlerins. — Que veux-tu dire ? — Ecoute. Dans l'armée d'Ibrahim, ce que j'ai vu, ce sont des armes en faisceaux, et, près de ces fusils, des fantassins ; des canons, et, près de ces canons, des artilleurs ; des chevaux attachés à leurs piquets, et, près de ces piquets, des cavaliers. Chacun est à son poste, et il n'y a là que des soldats et des armes. Dans ton camp, je n'ai pas vu le même ordre parmi tes soldats ; mais j'y ai vu des juifs, des marchands, des ulémas, des cheikhs, les uns qui vendent et qui trafiquent, les autres qui prient et qui bénissent ; voilà pourquoi je dis que ton camp ressemble à un camp de pèlerins. Tu me demandes maintenant de quel côté sera la victoire. Le puis-je savoir ? Allah seul le sait, Allah seul est le seigneur de la force, le maître de la victoire, le juge des armées. » Malgré cette réponse, Hafiz tint son serment, et bientôt après les soixante-dix Hanadés furent envoyés à Constantinople comme un trophée de sa victoire. Un seul y manqua ; épargné par la générosité de Hafiz, Ferdjan avait eu l'adresse pendant une nuit

Digitized by Google

de s'échapper du camp impérial pour retourner à celui d'Ibrahim.

Si l'ennemi ne voulait encore se décider à aucun acte directement offensif, ses agents continuaient à remuer le pays. Dans le voisinage de Killis, Hadji-Omer-Oglou excitait les habitans du Kurd-Dagh à la rébellion. Meustik-Bey, ancien *mutzellim* ou gouverneur de Payas, sur le golfe d'Alexandrette, allait, avec un corps de Kurdes, s'emparer de cette ville et soulever les populations. C'était le fils du fameux Kutchuk-Ali qui, sous la domination turque, avait impunément exercé sa tyrannie à Payas et ses rapines aux environs; héritage d'indépendance pillarde soigneusement conservé dans sa famille. Digne fils d'un tel père, Meustik, obligé par la conquête egyptienne à se réfugier dans le Ghiaour-Dagh relevant en partie du territoire ottoman, en était plus d'une fois redescendu, pillant, brûlant, ravageant, et dès qu'Ibrahim tentait de le réduire, il se repliait dans ses montagnes sous la protection de l'autorité du Sultan, qui se servait à plaisir de ce brigand pour porter le trouble et le désordre chez son vassal. Le généralissime dirigea aussitôt de ce côté un régiment d'infanterie, un régiment de cavalerie et une batterie d'artillerie, afin d'étouffer les mouvements qui pourraient suivre les instigations de

Digitized by Google

cet émissaire. Enfin l'insurrection éclata à dix lieues au nord-est de Tripoli et au pied de Djebel-Akhar; le mutzelim du canton fut massacré. Le Liban entrait en révolte.

Chaque jour aussi les Turcs se rapprochaient d'Aïntab, qui se trouvait isolée au milieu d'un pays soulevé et n'était pas en état de résister. Cette ville, ingénieusement nommée la sœur d'Alep, est assise entre des ondulations de terrain assez prononcées et n'a qu'une faible enceinte de murailles; une citadelle en occupe le centre, bâtie sur un monticule factice, environnée de fossés et revêtue de murs en pierre de taille; un tremblement de terre avait ajouté un nouveau trait de ressemblance. Avant la conquête égyptienne Aïntab ne dépendait point de la Syrie; elle se trouvait comprise dans le pachalik de Marasch, et sous le pouvoir languissant de la Porte sa population, composée de douze mille Kurdes et de trois mille Arméniens, s'était même arrogé une sorte d'indépendance. Violemment réduite à la soumission par l'administration énergique du Vice-Roi, dès lors facile aux provocations séditieuses, elle était travaillée par de secrètes intrigues en faveur du Sultan, sollicitée par le pacha de Marasch. Plus turque qu'arabe, la communauté de langue la disposait en outre à accueillir l'ennemi. Le généralissime ne vou-

Digitized by Google

lut donc ni exposer plus longtemps la garnison égyptienne sur un point menacé de toutes parts, ni la renforcer en dégarnissant les rangs de l'armée en campagne. Il jugea plus prudent de retirer ses troupes et d'offrir à l'ennemi par cette retraite la tentation d'une hostilité décisive qui lui ménageât un droit incontestable de représailles. En conséquence, le 24 rebi-ul-ewel (5 juin), il fit évacuer Aïntab et n'y laissa qu'un bataillon d'infanterie dans la citadelle. A peine les Egyptiens s'étaient-ils retirés, le pacha de Marasch vint occuper la ville avec des troupes régulières et des bandes d'irréguliers.

Dès le lendemain, 6 juin, Ibrahim, pour s'assurer de ce fait, envoya en reconnaissance les cinq cents cavaliers hanadés de Madjioun-Méhémed-Bey. Suleyman sortit avec un égal nombre de cavaliers turcs irréguliers, et il y eut un engagement de quelques heures, dans lequel les Bédouins eurent à soutenir une fusillade assez vive. De part et d'autre la perte fut environ de quarante à cinquante hommes; Suleyman rentra en ville, les Hanadés se replièrent sur le quartier-général de Touzel, en ramenant une vingtaine de chevaux enlevés à l'ennemi.

Enfin Hafiz se décida à reconnaître en personne l'avant-garde égyptienne. Le 7 juin (26 rebi-ul-ewel), cinq régiments de cavalerie régu-

Digitized by Google

lière et trois mille hommes de cavaliers irréguliers, soutenus par quelques pièces d'artillerie, passèrent le grand Sadjour en se dirigeant vers le bivouac du généralissime, et lancèrent quelques boulets sur les Hanadés en vedette. Aussitôt Bédouins et irréguliers d'en venir aux prises. Mais à la vue de cette masse de cavalerie régulière turque, Ibrahim prend toute sa cavalerie et son artillerie légère, passe le petit Sadjour, et se porte contre l'ennemi sur deux colonnes, au trot. Les Turcs ne l'attendent pas, lancent une douzaine d'obus et font demi-tour au galop. Ibrahim s'arrête et ne les poursuit point. Il y en avait sans doute assez pour que la réciprocité des hostilités fût pleinement justifiée; le généralissime ne s'en renferma pas moins dans la ligne que par sa dernière lettre le Vice-Roi lui avait tracée. Cette intelligente déférence du fils aux ordres du père, cet accord de leurs vues n'a pas été l'une des moindres causes des succès de l'Egypte. Malgré son impatience éprouvée par une longue attente, il se borna à écrire au serasker, ainsi qu'il s'y trouvait autorisé par Méhémed-Ali, pour lui demander des explications sur les mouvements de l'armée impériale. Il ne voulait point agir avant d'avoir épuisé les préliminaires de la modération et de toutes les formalités légales.

Digitized by Google

« 27 rebi-ul-ewel 1255 (8 juin 1839).

« D'après les dépêches adressées de la part des grandes puissances à leurs consuls généraux résidant à Alexandrie, je suis persuadé qu'elles n'approuvent pas la guerre, et que Sa Hautesse, notre magnanime maître, ne l'approuve pas non plus.

« Malgré cela, 1° Suleyman-Pacha de Marasch a envoyé un corps de cavalerie attaquer la nôtre, qui se trouvait à Boulanik; 2° vous avez envoyé avec un corps de Kurdes Meustik-Bey à Payas dans le but de soulever la population; 3° Hadji-Omer-Oglou a été envoyé au Kurd-Dagh dans le même but; 4° vous avez attaqué sur notre territoire, avec la cavalerie régulière et irrégulière, nos Hanadés; 5° vous avez distribué des armes aux habitants des villages de la province d'Aïntab, et Suleyman-Pacha est entré dans cette ville, et il s'y trouve encore. Hier aussi Votre Excellence, avec le corps de cavalerie régulière, a fait une excursion jusqu'à l'approche de notre camp, et elle a fait jouer son artillerie contre notre avant-garde de Hanadés.

« Jusqu'à présent j'ai toléré tout cela sans aucun mouvement hostile de ma part, persuadé que les hostilités sont contre la volonté sublime de notre auguste maître et contraires aux principes et à la volonté des grandes puissances européennes. Si Votre Excellence attribue mon inaction à la crainte, elle se trompe; mon inaction n'est autre chose que le désir de me conformer à la volonté de Sa Hautesse, notre auguste maître. Au contraire, si Votre Excellence a l'ordre de commencer la guerre, pourquoi ces menées, pourquoi ces intrigues? Venez,

Digitized by Google

mais venez ouvertement sur le champ de bataille. Votre Excellence n'aura probablement pas oublié qu'elle a affaire à des hommes sans peur; par conséquent ces intrigues ne seront pas souffertes longtemps.

« Enfin je prends la liberté de vous écrire et de vous envoyer le colonel d'artillerie Mahmoud-Bey, pour avoir une réponse franche de Votre Excellence. »

Ibrahim chargea son chef d'état-major et un colonel de porter cette lettre au camp impérial. Hafiz-Pacha accueillit avec sa politesse ordinaire les deux envoyés et les combla de présents. Quant à la lettre nette, pressante, brève, toute militaire dans ses formes, il y répondit le lendemain en beau style, s'attachant à rejeter sur les troupes irrégulières égyptiennes la faute des premières hostilités, et représentant tous ses actes comme de légitimes représailles; il n'essaya pas même de répliquer aux questions clairement posées par le généralissime, et affecta de laisser peser sur lui la responsabilité des événements ultérieurs. Deux officiers, dont l'un, dit-on, européen, furent chargés de remettre sa réponse.

« 28 rebi-ul-ewel 1255 (9 juin 1839).

« J'ai reçu le trésor de la lettre que vous m'avez envoyée par le commandant d'artillerie Mahmoud-Azik-Bey, et j'en ai compris le précieux contenu. Dans cette lettre, où se témoigne toute votre soumission pour notre

Digitized by Google

bienfaiteur, le bienfaiteur de l'univers, le très haut, très puissant et très honoré Sultan, et où s'exprime le désir d'appeler sur vous les grâces de Sa Hautesse, Votre Excellence souhaite connaître mon opinion.

«Puisse le Dieu bon conserver le corps de notre révéré seigneur autant que le monde durera, afin qu'il répande son ombre sur tous ses serviteurs et que son trône sublime protége tous ceux qui lui sont dévoués!

«Il est hors de doute que la soumission ne consiste pas seulement dans les mots, mais qu'elle doit se manifester par des actes.

«Or, quand l'armée du Grand-Seigneur est venue à Bir et y a planté ses tentes victorieuses, Madjioun-Agassi, commandant de la cavalerie arabe (hanadés) est venu jusqu'à une demi-lieue de Bir avec sa troupe, dans le but de faire une reconnaissance, et probablement aussi de piller des villages. En effet, ces cavaliers à leur retour ont saccagé des villages de la province d'Orfa et ont emmené tous les bestiaux. Deux jours auparavant, ces Hanadés ont volé et maltraité un meunier. Ces deux faits ont dû parvenir à la connaissance de Votre Excellence. De notre côté, forcés par la nécessité et voulant protéger les faibles, nous avons fait marcher un corps de spahis en éclaireurs. Quelques-uns de ces spahis ayant perdu leurs chevaux et s'étant avancés à leur recherche jusqu'à un lieu qui sépare Bir d'Aïntab, où se trouvaient trois cents Hanadés, une trentaine de ces derniers les ont séparés de leur corps, les ont poursuivis, en ont désarmé un, l'ont mis à mort, et, non contents de cela, ils lui ont coupé la tête. Ces faits, qui sont connus de Votre Excellence, ne s'accordent nullement avec la sou-

Digitized by Google

mission que vous professez envers notre maître. Nous avons été contraints d'user de représailles. Quoi qu'il en soit, si, conformément à la loi sainte, les actes de Votre Excellence se mettent d'accord avec ses prétentions, vous serez un objet d'envie pour tous vos collègues sous l'ombre toute-puissante de notre très haut seigneur.

« J'ai pris la liberté de vous écrire cette lettre amicale comme un avertissement de bienveillance, et je la remets au colonel Azik-Bey, qui, accompagné d'Akhmet-Bey, un des colonels de l'armée victorieuse, retourne auprès de Votre Excellence. Lorsque, par la grâce de Dieu, elle sera remise entre vos mains, l'exécution de son contenu dépendra de votre haute prudence. »

Cette correspondance était une reproduction dernière de l'émulation avec laquelle le Sultan et le Vice-Roi avaient décliné la responsabilité de l'agression et l'avaient imputée chacun à son adversaire. Après cette escarmouche épistolaire entre les deux généraux, le moment était proche où l'épée devait tout résoudre; le kalem n'expliquait rien. Constantinople allait aussi livrer aux vents sa déclaration de guerre.

Depuis quelque temps on annonçait le prochain départ de la flotte qui, vers la fin de mai, avait quitté l'arsenal pour venir mouiller dans le canal entre Dolma-Baghtché et Béchik-Tach. Quoiqu'elle fût retenue au port par la violence du vent du sud plutôt que par l'hésitation du

Digitized by Google

Sultan, un dernier espoir de paix se conservait tant qu'elle demeurait à l'ancre; mais du jour où elle prendrait la mer, la guerre était déclarée. Cette flotte comptait huit vaisseaux, douze frégates, cinq corvettes, quatre bricks ou goëlettes, un cutter et deux steamers, et quatorze mille hommes environ d'équipage. La direction des manœuvres était confiée à un officier distingué de la marine royale britannique, le capitaine Walker, le seul des cinq officiers anglais arrivés en mars pour être distribués dans l'armée navale ottomane qui eût échappé à l'élimination exigée par la Russie. Il fut bientôt pourvu du titre officiel de *mustechar* ou conseiller du grand-amiral, et décoré. Quant au capitan-pacha, il avait présidé à ce vaste armement avec un soin digne de sa magnificence et de sa destination.

Akhmet-Fevzi-Pacha, le machinateur le plus ardent de cette guerre, était un exemple récent des fortunes éclatantes et soudaines de l'Orient. Son père, du nom de Hassan, avait été d'abord, à ce qu'il prétend, *hasseki* ou serviteur du sérail, puis aga du petit fort de Dabia-Teli sous le règne de Selim; selon d'autres, il était batelier. Sa mère était chrétienne et valaque; c'était comme esclave, faite prisonnière dans la guerre de 1790 entre la Porte et la Russie, qu'elle avait été ame-

Digitized by Google

née à Constantinople. Sans fortune, Akhmet ne reçut aucune éducation. A peine aujourd'hui sait-il lire sa langue et il ne l'écrit que fort mal; il s'est plus occupé de faire son chemin que de réformer son ignorance. Réduit pour gagner sa vie à armer ses bras d'une paire de rames, l'amiral des flottes ottomanes fut pendant sa jeunesse un batelier aux gages des négociants arméniens habitant Tchinguel-Keui, village natal de son père[1]. Déjà par un air de résolution il se montrait supérieur aux gens de son métier; son adresse à la pêche de la palamide lui avait fait un nom. Un autre habitant du village, frère d'Ali-Bey, le fameux seliktar[2] du Sultan, le prit à son service, et bientôt après, sur sa recommandation, Akhmet devint le *sofali* ou valet de chambre du seliktar. Il avait environ vingt-quatre ans. Ambitieux de parvenir, une obséquieuse assiduité à tous ses devoirs, un vif désir de s'instruire, qui lui faisait prendre sur ses heures de sommeil pour épeler le Koran, lui méritèrent la prédilection de son maître. Cela lui valut un maître plus puissant. Choisi pour les fréquents messages confidentiels du seliktar auprès

(1) Dabia-Teli et Tchinguel-Keui sont sur le Bosphore.

(2) Littéralement porte-glaive. C'était l'un des grands-officiers du Sultan.

Digitized by Google

du Sultan, par sa beauté régulière il attira le regard; il plut surtout par cette humilité profonde, par cette tremblante adoration avec laquelle son front s'inclinait jusqu'à terre et contemplait en se relevant la majesté éblouissante du visage sacré. Mahmoud devina l'âme du serviteur dévoué, le génie docile du courtisan, et résolut de l'attacher à son service personnel. Un jour, sous le prétexte le plus frivole, il le traita rudement, lui fit infliger par le seliktar une sevère punition, et de trois mois il ne lui adressa la parole. Akhmet supporta tout sans murmurer, sans démentir un seul instant sa soumission et son zèle. Satisfait de l'épreuve, le Sultan le fit entrer dans les *teptil-hasseki* (serviteurs inconnus du sérail), familiers de la police secrète du monarque et mystérieux intruments de sanglantes justices. Rarement il faisait une promenade que son brave et fidèle Akhmet ne le suivît à pied sous la livrée de l'incognito; ce noviciat dura quatre ans.

Vint la destruction des janissaires, date de tant d'ascensions nouvelles dans l'empire. Après y avoir pris une part obscurément active, il fut nommé *iuz-bachi* (commandant de cent hommes), et mis à la tête du noyau de la garde impériale, qui n'en comptait encore que quarante. Le nombre des gardes s'étendit rapide-

Digitized by Google

ment, et aussi rapidement de grade en grade s'éleva Akhmet qui, sous les titres de capitaine, de lieutenant-colonel, de colonel, de général de division, demeura toujours le commandant en chef de ce corps privilégié. Quoique la protection de Khosrew, alors serasker, aidât à son avancement, il en fut surtout redevable à la faveur de Mahmoud. Ce prince, jaloux d'exercer une autorité absolue, gouvernait en dehors de son ministère, à l'insu du divan, et parmi les agents de ce gouvernement occulte nul n'égalait Akhmet en dévouement, en intelligence et en activité. Longtemps il fut chargé, auprès des gouverneurs de province et des généraux d'armée, des missions secrètes du trône et de la communication des instructions verbales émanées du souverain. Pendant la guerre d'Andrinople, il transmit à Varna, à Choumla et à Silistrie, les ordres directs du Sultan. En 1832, expédié au camp du grand-visir Reschid-Méhémet qui tenait assiégé Mustapha, pacha de Scutari, il y signala son audace et son habileté. Il pénétra seul jusqu'auprès du pacha rebelle; par menace ou par ruse, il le décida à faire sa soumission, et ne sortit de la forteresse que pour remettre l'ennemi désarmé aux mains du grand-visir. Le Sultan couvrit Mustapha de sa clémence et récompensa Akhmet par la décoration.

Digitized by Google

Depuis quelque temps cette faveur soutenue lui était disputée par Mustapha-Nouri-Effendi, *sirr-kiatib* ou secrétaire du Sultan. Le crédit de ce rival, né dans la mâle intimité de Sa Hautesse et entretenu par un esprit délié, eût réussi peut-être à l'éloigner du palais. Deux ministres, Khosrew et Pertew, se liguèrent avec l'ancien favori contre un favori nouveau qu'ils jugeaient plus redoutable. Le secrétaire était apte à dominer l'esprit du maître et à s'immiscer dans le maniement des affaires; le commandant de la garde ne savait qu'exécuter les volontés suprêmes. D'ailleurs Khosrew poursuivait dans Mustapha-Nouri l'adversaire de la guerre contre l'Egypte. Le sirr-kiatib fut renversé, et sa chute profita à Akhmet qui se vit, quatre ans après sa première promotion, nommé *muschir* ou généralissime de la garde, et en outre investi du commandement du Bosphore.

Envoyé auprès du grand-visir pour lui ordonner de livrer bataille, se sentant incapable de réparer la défaite de Konieh par le ralliement des débris de l'armée au corps de réserve, l'émissaire impérial retourna précipitamment à Constantinople en se déguisant pour échapper à la vindicte populaire[1]. Effrayé de ce vaste ébran-

(1) Voir l'*Histoire de la guerre de Méhémed-Ali* (1832).

Digitized by Google

lement de l'empire et renvoyant artificieusement ses terreurs au Sultan, il l'entraîna dans les bras d'un allié imprévu en complotant avec la peur de Mahmoud contre la fermeté du divan et avec les empressements de la Russie contre les derniers scrupules de Mahmoud lui-même. Après avoir ainsi préparé le traité d'Unkiar-Skelessi, vers la fin de 1833, durant son ambassade extraordinaire à Pétersbourg, il en compléta l'onéreuse humiliation. Moyennant la remise du tiers de l'indemnité due par la Porte en vertu du traité d'Andrinople, tiers montant à environ vingt-cinq millions de francs, il céda à la Russie le district d'Akhaltzick, situé à la jonction des deux branches du Caucase et couvrant la frontière turque entre la Géorgie et l'Imérétie. Le maréchal de la garde impériale ne soupçonna point l'importance militaire des défilés d'un district montagneux dont Paskewitch, dans la campagne de 1828, avait éprouvé la difficulté. D'ailleurs, en attachant les yeux sur la carte avec une gravité diplomatique, il avait vu ce territoire y tenant si peu de place! *Kutchuk!* avait-il dédaigneusement proféré : « C'est petit; » cela n'avait en effet que cent soixante lieues carrées. On a supposé que, dans le cours de toutes ces négociations, déjà à moitié vendu par son ignorance et sa vanité excessive, il avait ouvert les mains

Digitized by Google

au reste du solde du marché. Quoi qu'il en soit, à son retour de Pétersbourg, soit qu'il fût mortifié d'avoir été pris pour dupe ou qu'il eût enfin deviné la serre sous les ailes caressantes de la Russie, soit plutôt qu'un tel protectorat commençât à peser au Sultan, il fut hostile à cette puissance dont il avait été le forcené partisan et le fatal auxiliaire.

En reprenant son poste au palais, il y rencontra un autre concurrent à la faveur de Sa Hautesse dans un autre secrétaire, et Vassaf était gendre de Pertew, ministre de l'intérieur. Entre l'austère beau-père qui se recommandait au prince par ses talents, et le gendre dont la grâce et la fine intelligence captivaient Mahmoud, Akhmet ne retrouvait plus l'oreille de son maître. Dès lors il songea à échanger le commandement de la garde contre les fonctions de serasker ou de capitan-pacha. Pour jouir d'un pouvoir sans partage, Vassaf et Pertew désiraient aussi l'écarter du sérail et en même temps destituer Khosrew de la suprématie ministérielle. Akhmet, après avoir secondé leurs intrigues, fut nommé grand-amiral en remplacement de Tahir, dont on avait préparé la disgrâce en le chargeant d'une expédition à Tripoli de Barbarie. Marin consommé, Tahir était coupable d'antipathie à la réforme, odieux surtout à la flotte par l'applica-

Digitized by Google

tion de cette impitoyable sévérité avec laquelle il avait fait mourir son fils sous le bâton. Grâce à un tel prédécesseur, Akhmet parut un prodige d'humanité et se fit adorer des équipages. Il y a plus; si, en retournant à l'élément qu'il avait naguère pratiqué la rame en main, le nouveau capitan-pacha n'y apportait que l'expérience du *caïktchi*, il y suppléa par une intelligence prompte, une active persévérance, et l'ambition de faire oublier le mérite de son devancier. La flotte et l'arsenal lui devaient de notables améliorations.

On ne saurait nier qu'il ait été un des instruments les plus utiles de la réforme. C'est ordinairement l'ignorance étrangère aux préjugés des traditions qui ouvre le plus largement la porte à une innovation civilisatrice. Elle introduit et entre. Parmi les séides du prophète de la régénération ottomane, nul n'avait une foi plus complète dans ses miracles. Comme en dix ans Mahmoud l'avait élevé jusqu'à la seconde place de l'empire, Mahmoud aussi subitement avait élevé la Turquie au niveau des nations les plus civilisées. Néanmoins, s'il était quelquefois ébloui ou flatté de ses relations avec les Européens, s'il affectait envers eux une politesse bienveillante, sa sympathie se ressentait des préjugés de sa première éducation et de la présomption de son éducation récente. Déjà se voit en Orient, à côté

Digitized by Google

de la contrefaçon de la civilisation européenne, l'ingrate fatuité de la concurrence. Du reste il savait se parer des dehors de la philanthropie, s'entretenait de l'humanité en progrès, et dissimulait habilement sa violence native, ses appétits de vengeance et des instincts sanguinaires que plus d'un trait a caractérisés. N'étant encore que capitaine de la garde, il avait ordonné d'étrangler un soldat coupable d'une infraction grave à la discipline. L'exécution avait commencé dans la plaine de Buyuk-Déré, au centre de ses troupes sous les armes, par l'office de quatre soldats, lorsque la corde en s'embarrassant ralentit la cruelle opération; l'impatient Akhmet s'élance entre eux, saisit la corde, et étrangle le coupable de sa propre main; cela fait, il mange tranquillement le pilaw avec ses soldats. Plus récemment, en 1837, soupçonnant deux de ses esclaves de lui avoir volé ses décorations et d'autres objets de prix, fortifié dans ses soupçons par quelques indices, il ordonne de les appliquer à la question. L'un d'eux, préférant une mort prompte à d'affreux tourments, se noya; l'autre opposa à la torture une patience inébranlable et de constantes dénégations. Sept jours n'avaient pu vaincre dans l'accusé la courageuse résistance du crime ou l'héroïque fermeté de l'innocence; Akhmet se rend dans la prison, l'interroge lui-

Digitized by Google

même, et, désespérant de lui arracher l'aveu de sa culpabilité présumée, il lui décharge un pistolet dans le ventre et l'achève à coups de pied sur la tête. Le capitan-pacha se fût offensé qu'on eût cru retrouver à Constantinople les restes de la vieille barbarie turque depuis qu'il s'asseyait sur des chaises, mangeait avec des fourchettes et portait le fez au lieu du turban.

A cette époque, Akhmet, né en 1211 de l'hégire, était âgé de quarante-quatre années lunaires. Sa taille est moyenne, ses membres sont vigoureux, son allure naturellement souple et vive. L'air du visage est ardent, ouvert, hardi, le visage plein, le teint brun et coloré, le front légèrement fuyant en arrière, le nez aquilin, la barbe grisonnante, les yeux noirs, le regard pénétrant, souvent inquiet, tour à tour caressant et farouche, le sourire gracieux, la physionomie mobile, accusant ses impressions en dépit de sa dissimulation, moitié visage et moitié masque, se composant pour une dignité d'emprunt, passant facilement du reflet le plus éclatant de l'orgueil à la nuance la plus dégradée de l'humilité. Sa personne se complaît dans la représentation extérieure; la politesse de ses manières est étudiée; il est plus à l'aise dans l'attitude de la soumission adulatrice ou de la supériorité impérieuse.

Entre tous les puissants de la Porte-Ottomane,

Digitized by Google

c'était un personnage à part. Avant tout il était l'homme de Mahmoud, sa créature et son serviteur; généralissime de la garde, courtisan du palais impérial, capitan-pacha, en lui s'est toujours retrouvé le type impérissable du *teptil-hasseki*. Il ne l'a que trop souvent rappelé par ses propositions d'assassinat ou d'empoisonnement contre les grands dignitaires qui fatiguaient le Sultan ou le gênaient lui-même. Dénué de tout sentiment national, secrètement ennemi du divan, incapable de vues politiques personnelles, pour lui l'empire était le trône, le Padischah la loi vivante, loi sacrée de l'Etat et règle de sa conscience. C'est une organisation de satellite, cédant sans calcul à l'ascendant d'un puissant monarque, centre commun de ses affections les plus chères, de ses devoirs et de ses intérêts; tout en lui exprimait cette vocation. Son courage était plutôt celui d'un *bravo* que celui d'un soldat. Sans génie militaire, sans talents maritimes, sans aucune spécialité prononcée, il appliquait successivement à des missions différentes une conception rapide, une rare promptitude d'exécution et l'insatiable désir de se distinguer. Nature énergique et servile, à laquelle il fallait un maître, que ce maître poussait dans les voies du bien ou du mal selon ses bonnes ou mauvaises inspirations, mais qui à son tour exerçait sur la

Digitized by Google

toute-puissance, aux heures de la faiblesse, une influence déréglée! C'est ainsi que dans ces derniers temps, aveuglément docile à la haine de Mahmoud, il l'avait de tous ses efforts exaltée et servie. Le témoin, le fuyard de la déroute de Konieh précipitait sans scrupule l'empire dans une nouvelle expédition.

Le 7 juin, dans une assemblée composée de tous les ministres, des grands dignitaires de la Porte et des principaux membres du corps des ulémas, la guerre avait été solennellement proclamée en présence du souverain lui-même, sous la sanction spirituelle du cheikh-ul-islam qui consacra par un fetva la légalité de l'extermination de Méhémed-Ali et de sa race. Il y avait été aussi décidé qu'elle ne serait déclarée que par le *fait*, parce qu'elle ne devait pas être considérée comme une guerre d'honneur, de puissance à puissance, mais comme le châtiment d'un vassal infidèle. Cette décision était d'accord avec la dissimulation que le Sultan voulait observer jusqu'au bout vis-à-vis de l'Europe; pourtant ce manifeste qu'on attendait de jour en jour, et que sa politique hautaine et prudente supprimait, allait s'écrire publiquement sur les voiles déployées de ses escadres.

Le 8 juin, la première division de la flotte, composée de douze bâtiments de diverses gran-

Digitized by Google

deurs et commandée par Osman-Bey, reala-bey ou contre-amiral, quitta le mouillage en saluant de vingt et un coups de canon le Sultan Mahmoud, venu au kiosque de Scutari pour la voir sortir. C'était à neuf heures sept minutes à la turque, moment indiqué comme propice par le *munedjim-bachi* ou grand-astrologue. Néanmoins tandis que l'une des frégates s'apprêtait à doubler la tour de Léandre (*Kyz-Koulé*), la rapidité du courant la jeta sur un brick sarde, *la Gloria*, provenant de la mer Noire avec un chargement de blé, et mouillé, contrairement aux ordres publiés le matin, sur le passage de la flotte. Le choc fut terrible; une large voie d'eau se déclara presque aussitôt à bord du misérable marchand que la frégate en passant avait arraché de ses ancres et entraînait par ses manœuvres entrelacées aux siennes, aux cris de l'équipage effrayé. Heureusement plusieurs matelots de la frégate sautèrent sur le navire et remédièrent assez promptement aux avaries pour l'empêcher de couler. Le Sultan, qui de son kiosque avait aperçu l'accident, s'empressa d'ordonner que le brick sarde fût remorqué par l'un des bateaux à vapeur de la flotte et conduit à l'arsenal pour y être réparé à neuf aux frais du Trésor. Par ce trait de munificence il avait à cœur de conjurer un présage fâcheux, et *la Gloria*, vieille coquille

Digitized by Google

délabrée, sortit en effet de la carène complétement renouvelée.

Le lendemain, 9 juin, à trois heures sept minutes de l'après-midi à la franque, heure déclarée favorable, appareilla, sous les ordres du capitan-pacha, la deuxième division de la flotte, destinée ainsi que la première à aller stationner quelque temps à Gallipoli et à Lampsaki dans le détroit des Dardanelles, pour embarquer des munitions et six mille hommes environ des milices de Brousse et de Nicomédie. Sur l'un des bateaux à vapeur se trouvait le général Johmus, Hambourgeois qui avait gagné tous ses grades au service de l'Angleterre, adressé par le cabinet de Londres à lord Ponsonby, et chargé de diriger les opérations des troupes de débarquement sur les côtes de Syrie. A l'arrière-garde de la division marchait avec une lente majesté *le Mahmoudieh*, de cent quarante canons, monté par Akhmet-Fevzi-Pacha; accompagné du bach-vekil Réouf-Pacha, de Halil, du cheikh-ul-islam, du vieux Khosrew empressé de dire un adieu sincère au capitan-pacha, et de ses deux fils, le Sultan se rendit en personne à bord du vaisseau amiral. Tout en lui portait la trace du mal qui le minait; le visage abattu était d'une maigreur effrayante, les yeux caves, les mains décharnées et tremblantes, le pas chancelant, et contre son usage

Digitized by Google

il ne marchait qu'appuyé sur deux serviteurs. L'aspect superbe du *Mahmoudieh*, les cris de l'équipage, l'espoir d'une vengeance plus prochaine le ranimèrent, et sous l'arc redressé de ses hauts sourcils ses grands yeux noirs languissants dardèrent de nouveaux jets de flamme. Assis ou plutôt demi-couché sur le divan qui lui avait été préparé, il entretint pendant plus d'une heure Akhmet-Fevzi-Pacha, prosterné à ses pieds, tandis que debout tous les témoins de cette longue conférence formaient à distance un groupe respectueux. C'étaient les dernières instructions du monarque qui veut assurer le succès de ses plans, c'étaient aussi sans doute quelques avis rassurants contre l'opposition que les escadres européennes paraissaient vouloir mettre à la sortie de la flotte ottomane. Enfin il se leva, et, traversant la foule qui s'ouvrait à son approche, au moment de redescendre dans le caïk impérial : « Va, mon fils, dit-il au capitan-pacha, le Dieu des armées te donnera la victoire. Sois sûr que l'amour de ton père t'accompagnera partout; c'est à toi d'agir en toute circonstance comme si ton souverain avait toujours l'œil fixé sur toi. Les rois de l'Europe aussi savent punir les sujets rebelles! » Prononcées d'une voix forte et brève, ces paroles, dans lesquelles éclatait avec orgueil le secret si longtemps comprimé de sa

Digitized by Google

vengeance et semblait s'exhaler le dernier effort de sa vie, émurent tous les assistants par leur accent énergique, se firent entendre de l'équipage silencieux, et avec elles se propagea partout l'enthousiasme. Les yeux humides de larmes, le capitan-pacha se jeta aux genoux de son maître, de son bienfaiteur, de son père; les acclamations des matelots : *Allah selamet versoun* (que Dieu vous donne le salut), *Bin yacha* (que Dieu vous donne mille ans de vie)! retentirent en son honneur ; bientôt vingt-un coups de canons, répétés par chaque bâtiment de la flotte, le saluèrent pour la dernière fois, et Mahmoud, en retournant à son palais, suivit encore du regard la marche de cette escadre, l'une de ses plus chères créations, où reposait la moitié de ses espérances de victoire entre les mains d'un serviteur fidèle. Afin d'enflammer le courage des vrais croyants, cent vingt barriques de rhum avaient été embarquées pour abreuver les équipages au moment du combat.

Ainsi partirent le 8 et le 9 juin les deux divisions de la flotte sous la date même de la lettre et de la réponse des deux généraux. Mais comme si le signal de la guerre devait être à la fois donné sur le champ de bataille, à Constantinople et à Alexandrie, le jour même où Mahmoud lançait ses vaisseaux contre un sujet rebelle en pronos-

Digitized by Google

tiquant la victoire à son amiral, Méhémed-Ali, autorisé par les nouvelles hostilités des Turcs dont il avait été promptement informé, sans prendre conseil cette fois des consuls généraux, écrivait à son fils une lettre décisive où tous les ménagements pour l'Europe sont habilement observés et où la victoire est hardiment prévue jusque dans sa modération. Toute sa patience était à bout; l'heure du sabre était arrivée. On dit que le Pacha, dans un moment d'enthousiasme et de ressouvenir de sa carrière marquée par tant de succès, s'écria devant un grand nombre de témoins: « Gloire à Dieu qui permet enfin à son vieux serviteur de compléter ses travaux par le sort des armes! » D'une main ferme il traça cette lettre où il adressait à son fils l'ordre d'attaquer, de vaincre et de s'arrêter.

« Alexandrie, 28 rebi-ul-ewel (9 juin). [1]

« J'ai reçu votre dépêche du 23 du courant, par laquelle vous m'annoncez que les ennemis étendent de plus en plus leur invasion, qu'ils ont occupé soixante villages situés au-delà d'Aïntab, et ceux de Kizil-Hissar à Killis, en-deçà des villages d'Aïntab; qu'ils ont armé les populations, emmené de leur côté les notables d'Aïntab; qu'outre qu'ils ont précédemment et dernièrement insurgé le territoire de Payas, la montagne du Kurd-Dagh et celle du Ghiaour-Dagh, ils ont excité les rebelles à attaquer Akhar, dépendance de Tripoli, et à assassiner et

Digitized by Google

dépouiller le gouverneur de l'endroit. Vous dites aussi qu'il ne serait pas prudent de laisser les Turcs continuer de la sorte, et vous désirez savoir comment vous devez vous conduire.

« L'agression de nos adversaires a dépassé les bornes; avec plus de patience nous ne pourrons plus les arrêter, car peu à peu ils sèmeront partout le désordre. Plus nous avons été patients et circonspects pour ne pas agir contre le gré des grandes puissances, plus nos adversaires se sont avancés et ont porté les choses au point où elles en sont, de manière qu'il n'y a plus de remède et qu'en différant davantage nous perdrions du temps, ce qui ne convient pas à notre position. Donc, nous n'avons d'autre ressource que celle de marcher sur eux et de les attaquer. Comme l'agression vient de leur part, l'état évident des choses démontre qu'après tout les grandes puissances nous excuseront et nous donneront raison.

« En conclusion, à l'arrivée de la présente dépêche, vous attaquerez les troupes de nos adversaires qui sont entrées sur notre territoire, et, après les en avoir chassées, vous marcherez sur leur grande armée à laquelle vous livrerez bataille. Si, par l'aide de Dieu, la fortune se déclare pour nous, sans passer le défilé de Kulek-Boghaz, vous marcherez droit sur Malatia, Karpout, Orfa et Diarbekir. »

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Le grand-cheriff de la Mekke. — Double mission de la France en Orient. — M. Caillé à Alexandrie. — Lettre du Vice-Roi. — M. Foltz à Constantinople. — Note de l'ambassadeur et réponse de la Porte. — Maladie du Sultan. — *Mon petit général.* — Abdication de Milosch. — La flotte turque. — Position de l'escadre française et de l'escadre britannique.

Le Sultan et le Pacha allaient en venir aux mains : un descendant du Prophète, captif au Caire, le grand-cheriff de la Mekke, espéra recouvrer sa liberté en offrant ses services. Le Pacha appelait aux armes les Bédouins qui campent aux alentours du Delta, ceux qui errent dans la Haute-Égypte, et ceux-là même qui conservent dans le Haut-Hedjaz une indépendance qu'ils sont toujours prêts à vendre pour la paie d'une campagne. Les uns étaient envoyés en Syrie, les autres destinés à garder les côtes de l'Egypte. Chaque jour des bandes de ces cosaques du désert se rendaient, sous les ordres de leurs

Digitized by Google

cheikhs, au palais du Vice-Roi, en chantant et en battant des mains avec une ardeur militaire, faisaient acte d'hommage et repartaient après avoir reçu leur solde. Alors le grand-cheriff proposa d'amener les combattants du Hedjaz, où ses relations avec toutes les cabyles, son rang et son caractère énergique lui avaient fait un nom puissant. C'était aussi ce qui avait fait sa perte. Mohamed-Ibn-Aoun s'était indigné de n'être que la fragile créature d'un pacha turc, qui s'arrogeait le droit de faire et de défaire les grands-cheriffs à son gré. De ses deux prédécesseurs, l'un, Ghaleb, destitué en 1813, était mort sous un ciel étranger; l'autre, Yahya, élevé et abattu par la même main, était prisonnier au Caire depuis 1831. Lui-même était l'œuvre de Méhémed-Ali et se voyait réduit dans la ville sainte, dont il était le premier magistrat, à des attributions purement spirituelles et à la vaine préséance du cérémonial, lui, le second personnage de l'Islam dans la hiérarchie religieuse! Jaloux de recouvrer son autorité et d'affranchir la terre arabe de la domination des Osmanlis, il avait conspiré la ruine de deux expéditions de l'Égypte contre l'Assyr; mais le Vice-Roi avait ouvert les yeux, et, sous prétexte de se concerter avec lui sur les affaires de l'Arabie, il l'avait mandé au Caire. Trop rusé pour ne pas découvrir le piége, trop fier pour paraître

Digitized by Google

l'apercevoir quand il ne pouvait s'y dérober, Mohamed-Ibn-Aoun avait affecté une inaltérable sécurité. Après la célébration du petit-beyram de 1251 (mars 1836), entouré de toutes les pompes de son rang, la tête haute, il avait traversé silencieusement la population stupéfaite de Djeddah et était allé s'embarquer. Ce fut seulement à bord que ses yeux se mouillèrent en se reposant sur le jeune fils qu'il emmenait dans son exil, et que lui échappa cette parole qui trahissait amèrement sa profonde humiliation : «Espérons, dit-il à l'enfant, que le Pacha aura pitié de toi; espérons que le fils du grand-cheriff, le descendant du Prophète, deviendra peut-être colonel.» Par un singulier rapprochement, en même temps que le grand-cheriff, représentant de l'orthodoxie, était prisonnier au Caire le chef des Wahabis, Fayçal-Ibn-Turchin, qu'à la fin de 1838 l'un des généraux du Vice-Roi, Khourchid-Pacha, avait vaincu au cœur du Nedjd. Depuis le commencement de l'année il avait été amené en Égypte et d'abord enfermé dans la citadelle, de peur d'une évasion dont trente-cinq dromadaires cachés par ses partisans aux environs de la ville avaient inspiré le soupçon. Ainsi le Pacha frappait sur l'hérésie arabe et abaissait l'orgueil religieux de la première métropole musulmane, les priviléges mêmes de la famille

Digitized by Google

de l'apôtre de Dieu, tout en travaillant à s'affranchir de la suprématie absolue de son suzerain. Il prenait possession de la terre arabe par ses attaques à tous les pouvoirs nouveaux ou traditionnels. Pour résister au successeur du calife à Constantinople, il ne crut pas avoir besoin de renvoyer à la Mekke le descendant du Prophète. Le jour de la délivrance n'était pas encore arrivé pour Mohamed-Ibn-Aoun[1].

(1) Peu avant la disgrâce du grand-cheriff, Khourchid-Pacha était arrivé à la Mekke avec un commandement supérieur. Comme le grand-cheriff, allant lui rendre une première visite, entrait, selon un privilége de sa dignité, appuyé sur deux serviteurs : «Votre Seigneurie est-elle donc malade? lui demanda Khourchid avec une grave malignité; il me semble qu'elle ne marche qu'avec peine. — Je désire, répondit sèchement Mohamed-Ibn-Aoun, que vous vous portiez aussi bien que moi. Votre Excellence ignore-t-elle que c'est un honneur attaché à mon rang, tout indigne que j'en puisse être? — J'avoue que je l'avais oublié en voyant tous les jours notre seigneur, Méhémed-Ali, malgré son grand âge, marcher seul; mais je suis heureux d'être rassuré sur votre santé. » La conversation continua avec toutes les formes de la politesse orientale. Pourtant le grand-cheriff dissimulait mal son attente et sa préoccupation; la pipe, due à son rang, la pipe n'arrivait pas. Sans daigner se plaindre, il s'en fit apporter une par l'un de ses esclaves. « Pardonnez-moi, seigneur, mais depuis que mon maître, Méhémed-Ali, m'a chargé de grandes affaires, j'ai perdu l'habitude de fumer et j'ai oublié d'offrir la pipe. Vous prenez sans doute du café?... Qu'on apporte du café!... Excusez-moi

Digitized by Google

Au milieu de ces signes de guerre, la double mission de la France en Orient fit luire une dernière espérance de paix. Le 13 juin au soir M. Caillé toucha terre à Alexandrie, et le 14 au matin M. Foltz à Constantinople.

Le Vice-Roi, bien qu'il eût joint à l'ordre d'entrer en campagne celui d'occuper quelques villes de l'empire, s'était posé une limite dans la direction de la capitale, en défendant à son fils de dépasser le Kulek-Boghaz. Y avait-il lieu d'appréhender sous cette attitude de modération une arrière-pensée destinée à se produire dans le cours des événements, une secrète disposition à se laisser entraîner aux aventures? Comme tout personnage agissant, Méhémed-Ali a été le héros de quelques romanciers politiques qui se sont amusés à le déporter de victoire en victoire jusqu'à Stamboul, et même à écraser sous lui le trône d'Osman pour lui imposer l'honneur de

de nouveau; j'ai aussi cessé d'en prendre. — Seriez-vous donc de la secte des Wahabis? dit à haute voix Mohamed, heureux de se venger par ce mot de réprobation.— Mon maître Ibrahim-Pacha, que Dieu glorifie! le vainqueur des Wahabis, ne peut être soupçonné d'hérésie, et pourtant il a cassé ses pipes et ne prend plus de café.— Oui, répliqua le grand-cheriff avec une tranquillité triomphante, mais on assure qu'il boit du vin. » Quand un officier du Vice-Roi se jouait ainsi du grand-cheriff, la disgrâce était prochaine.

Digitized by Google

le raffermir. Mais si en 1832 il s'était abstenu de visiter le Bosphore, certes, en 1839, dans des circonstances moins favorables et sous les yeux attentifs de l'Europe, il ne se le proposait point. Sa puissance est faite de prudence autant que d'audace; son mérite jusqu'à ce jour a été de savoir marcher et s'arrêter à propos. Seulement, afin de mettre empêchement à de nouvelles attaques et d'accélérer la conclusion d'un arrangement, il voulait prendre position, au-delà du Taurus et de l'Euphrate, sur la portion du territoire ottoman qui avait facilité l'envahissement de la Syrie. Tout ce qu'on a droit de supposer, c'est qu'heureux de voir tomber à ses pieds, non loin du champ de bataille, les fruits de la victoire, il n'eût pas hésité à les arracher, trop ferme pour ne pas doubler le pas à proportion des lenteurs de la négociation, trop sage assurément pour aller à tout hasard jusqu'au bout du chemin ouvert par ses armes.

Ce n'était pourtant pas sans inquiétude que les consuls généraux des grandes puissances avaient vu Méhémed-Ali sortir de sa longue immobilité passive; dans le but de le ramener à des sentiments pacifiques, ils lui avaient réitéré leurs représentations, renforcées par le concert d'une quadruple énergie. Rien, si l'on veut, n'était plus sensé que leurs exigences; de la part

Digitized by Google

du Vice-Roi, rien à coup sûr n'eût été plus déraisonnable que d'y céder. Quoi ! plutôt que d'arrêter l'incendie en s'attaquant à qui propageait le feu dans ses provinces, il aurait attendu l'assaut direct de l'ennemi au milieu d'un vaste embrasement ? Vainqueur, il se fût interdit d'assurer le triomphe de ses prétentions ? Depuis l'engagement du 16 mai de retirer son armée jusqu'à Damas, pourvu que l'Europe lui offrît une garantie, aucune modification n'était survenue dans le langage qui lui était adressé; en conséquence il s'était montré sourd au chorus consulaire en faveur de la paix sans son prix. En arrivant à Alexandrie, l'aide-de-camp du maréchal trouva donc la diplomatie désespérant de l'abnégation du Vice-Roi, le Vice-Roi rebelle à l'inanité des conseils diplomatiques, dernier mot nécessairement impuissant de la politique surannée du *statu quo*. Heureusement il apportait le premier mot de la politique française s'appropriant aux événements nouveaux. Si la France ne cessait de demander la paix, en échange du sacrifice des chances de la guerre elle offrait le bénéfice de son intervention. A de stériles homélies pacifiques succédait une demande précise, la promesse à côté; le rejet ou l'acceptation dépendait du crédit que l'Egypte accorderait au nom de la France.

Digitized by Google

Le 14 juin au matin, M. Caillé, assisté du consul général, se rendit à l'audience du Vice-Roi; avec une joie qui narguait malignement tous les prédicateurs de modération, Méhémed-Ali débuta par une communication de la nouvelle de la prise d'Aïntab : c'était la justification de l'ordre envoyé à son fils, c'était le sabre du Sultan hors du fourreau, visible à tous les regards, et le sien allait aussi frapper! Malgré cette entrée en matière peu encourageante, les deux représentants de la France exposèrent l'objet de leur mission. A peine s'entendit-il demander de transmettre à Ibrahim l'ordre de ne rien entreprendre et de rester là où il se trouvait jusqu'à ce qu'un autre aide-de-camp du maréchal Soult eût, de concert avec l'amiral Roussin, déterminé la Porte à accepter la médiation de la France, il refusa. La force appelait la force; la campagne était irrévocablement commencée, c'était aux armes de décider. En vain lui fut-il objecté que les cinq grandes puissances ne voulaient pas que la paix de l'Orient fût troublée, et que l'explosion des hostilités provoquerait une intervention qu'il était de son intérêt d'éviter; en vain lui fit-on observer qu'en ce cas l'action de la France, plus limitée que sa bonne volonté même, serait insuffisante, et qu'il serait prudent de remettre dès aujourd'hui sa cause à l'arbitrage de l'Europe

Digitized by Google

sous le patronage de la France; il résistait à la menace, et, pour s'abandonner aux promesses du gouvernement français, il avait un souvenir trop récent des assurances que l'amiral Roussin et M. Cochelet, par contre-coup, lui avaient prodiguées sur les intentions pacifiques du Sultan. Ne lui avaient-ils pas certifié, protesté, déclaré, jusqu'à la veille même des hostilités, que le Sultan ne méditait aucune expédition contre lui? S'il n'avait pas eu d'autres conseillers, ajoutait-il, il aurait pu lui en coûter la Syrie. Ces déclarations sitôt démenties lui avaient laissé une sorte de rancune inextinguible d'hilarité et quelque soupçon du bon vouloir de la France. La conférence fut longue, se termina sans résultat et recommença le lendemain.

Le Vice-Roi avait eu le temps de réfléchir. Après de nouvelles instances que le capitaine Caillé développa avec dignité au nom de son gouvernement et produisit avec cet art particulier qu'exige en Orient le maniement de toute affaire, il déclara accepter la médiation de la France[1]. Il fut convenu qu'il remettrait à M. Caillé une lettre ouverte enjoignant à Ibrahim de sus-

(1) En 1830 M. Caillé avait été envoyé en Orient, chargé d'une mission géographique qu'il continua pendant deux années avec une persévérante sagacité.

Digitized by Google

prendre toute hostilité dès l'arrivée de l'envoyé français ou de ne pas en venir aux mains si les armées n'avaient pas encore combattu; dans les deux cas il y serait prescrit à Ibrahim de s'arrêter à l'endroit où il serait rencontré. L'entretien finissait lorsque M. Caillé signala les mouvements du port sur lequel s'étend la vue magnifique du divan. La flotte faisait des préparatifs de sortie; depuis la veille elle avait reçu l'ordre de s'alléger pour franchir les passes et prendre la mer. Il n'importait pas moins de prévenir un conflit entre les deux escadres; sur cette observation, le Vice-Roi assura que ses vaisseaux ne s'éloigneraient point des côtes d'Egypte ou de Syrie, et consentit à en accuser l'engagement dans la lettre à son fils. La paix pouvait donc être sauvée et la France en avait l'honneur! Non sans doute que Méhémed-Ali fît gratuitement pour elle ce qu'il refusait à tous; mais la France faisait pour lui ce que ne faisait nul autre, mais elle abordait la question de la paix de l'Orient sous un point de vue à la fois élevé et pratique, et Méhémed-Ali répondait par un témoignage indubitable de confiance dans la bienveillance de ses intentions et la valeur de ses promesses. Sa garantie était acceptée comme l'équivalent de la contrainte à exercer par les armes ou du gage à saisir après la victoire; quel signe plus certain

Digitized by Google

qu'elle avait retrouvé son influence en Egypte? La lettre, écrite sous la date du 16 juin, fut remise le 17 entre les mains de M. Caillé.

« Le porteur de cette lettre est M. Caillé, aide-de-camp de Son Excellence le maréchal Soult, président du conseil des ministres et ministre des affaires étrangères de France, arrivé ici avant-hier pour m'informer qu'il est chargé de vous parler, tandis qu'un autre aide-de-camp comme lui va à Constantinople et de là au camp de Hafiz-Pacha. Je vous l'envoie donc par un bateau à vapeur, accompagné de mon second drogman, Khosrew-Effendi. Cet officier m'annonce que sa mission, ainsi que celle de l'aide-de-camp qui se rend auprès de Hafiz-Pacha, a pour objet d'empêcher la guerre qui paraît imminente, et il ajoute que les grandes puissances arrangeront cette affaire. En conséquence, si à son arrivée vous n'avez pas encore fait sortir de la frontière les troupes turques entrées dans nos limites, cet officier vous fera rester où vous êtes, et, après s'être rendu auprès de Hafiz-Pacha et avoir vu l'aide-de-camp expédié vers lui pour reconnaître ce qu'il aura fait, il reviendra vous en rendre compte. Si à son retour il vous apprend que l'armée ottomane s'est arrêtée où elle était et que les troupes turques entrées dans nos limites vont être retirées, vous ne ferez de votre côté aucun mouvement, vous vous arrêterez où vous êtes; mais si après le retour de M. Caillé avec cette affirmation que Hafiz-Pacha ne s'arrête pas, et s'il continue les mêmes mouvements qu'auparavant sans faire sortir ses troupes de notre frontière, vous marcherez contre lui et vous le combattrez. Enfin, dans le cas où, à l'arrivée de l'officier, vous auriez

Digitized by Google

déjà chassé les troupes turques de nos limites et marché en avant, vous devriez encore vous arrêter là où vous serez, et attendre que l'arrangement que prendront les grandes puissances soit connu et vous ait été notifié par moi.

« Je vous préviens aussi que, pour faire cesser l'inquiétude qu'occasionne l'annonce de la sortie de la flotte de Constantinople, je vais expédier la mienne sur les côtes de la Syrie; à cet effet une partie est sortie aujourd'hui et le reste sortira demain. »

Ce n'était pas tout que d'avoir cette parole, il fallait la porter. A la fin de sa seconde audience, l'officier français avait prié le Vice-Roi de l'expédier immédiatement en Syrie par l'un de ses bateaux à vapeur. Les armées allaient se heurter, il n'y avait pas un moment à perdre. Mais à son tour le Vice-Roi lui avait montré sa rade d'Alexandrie, où ne se découvrait en ce moment qu'un seul bateau, *le Nil*, indispensable à la flotte qu'il aidait à sortir des passes; encore aurait-il eu besoin de réparations pour n'être pas exposé en mer à quelque avarie et par suite à de longs retards. Après lui en avoir gracieusement exprimé ses regrets, il n'avait pu que promettre de lui donner un autre bateau à vapeur dont on attendait prochainement la rentrée. Malgré les regrets de Méhémed-Ali, serait-il absolument téméraire de supposer qu'une victoire

Digitized by Google

ne lui paraissait devoir gâter ni sa cause ni la médiation de la France, et que, pour ménager à Ibrahim le temps de la gagner, il mit un honnête embargo sur son message de paix? Quoi qu'il en soit, M. Caillé attendit trois jours, et ce fut seulement le 30 juin que, par un bateau rentré de la veille au soir, *le Boulak,* il partit pour Alexandrette.

Cependant quel accueil recevait à Constantinople l'autre moitié de la mission française? Arrivé le 14 au matin, M. Foltz, à peine débarqué, se fit conduire en caïk à Therapia, résidence de l'ambassadeur de France. Tandis qu'il remontait le Bosphore, un bateau à vapeur, le pavillon du croissant au grand mât, s'éloignait du palais de Stavros sur la côte d'Asie, le devançait avec rapidité, et, au moment où cet officier abordait à Therapia, déjà masqué par les sinuosités du canal et ne se trahissant plus que par un long sillage de fumée, il allait entrer dans la mer Noire. Avec le caïk arrivait un messager de paix; avec le bateau à vapeur partait un messager de guerre, Méhémed-Ali-Bey, second secrétaire du Sultan et l'un de ses scandaleux favoris.

On savait que le jeune secrétaire portait à Hafiz-Pacha, jusque-là serasker de l'armée du Kurdistan, l'investiture du titre caractéristique

Digitized by Google

de *Chark-serasker* ou de général en chef de l'armée d'Orient et la grande décoration du Nichan. Il devait aussi distribuer parmi les officiers en campagne de nombreux firmans de promotion, dont l'un élevait Sadullah-Pacha au rang de muschir, mesure prise pour assurer de plein droit un successeur à Hafiz en cas d'un accident de guerre. On le savait en outre accompagné de plusieurs militaires qui rejoignaient l'armée active, et chargé d'une destination de douze millions de piastres (trois millions de francs) pour l'expédition. C'était même l'embarras de se procurer cette somme qui avait retardé son départ; mais enfin argent, officiers, firmans, décorations et secrétaire, le pyroscaphe autrichien, *le Stamboul*, nolisé par le gouvernement turc, emportait tout à Samsoun, et il n'était personne qui n'y comprît aussi l'ordre définitif de livrer bataille, dès que la flotte aurait paru sur les côtes de Syrie. Telle était l'opinion générale : une dernière fois le Sultan trompait Constantinople et son gouvernement. Il y avait quelque temps qu'en dépit de tous les conseils de temporisation il avait secrètement expédié au serasker l'ordre de livrer bataille coûte que coûte à Ibrahim; c'était afin de donner le change à la Porte et aux représentants de l'Europe qu'aujourd'hui il faisait ostensiblement partir un serviteur dis-

Digitized by Google

tingué de son palais, certain que sous cette mission d'apparat auprès de Hafiz la pénétration publique lirait infailliblement le message de guerre qui déjà devait être parvenu au camp impérial.

Ainsi, avant son arrivée même, la mission du capitaine Foltz était frustrée de toute chance de succès. L'ambassadeur en désespéra; convaincu à bon droit, après ses incroyables efforts, de l'impossibilité d'obtenir le sacrifice de la guerre, il s'effaroucha de cette mission de paix comme d'une tentative hasardeuse et d'une promenade inutile à Constantinople. Toutefois, prompt à instruire la Porte de l'arrivée d'un aide-de-camp du maréchal président du conseil, du but de son arrivée et de l'envoi simultané d'un autre officier en Egypte, il demanda les firmans nécessaires au départ de M. Foltz pour le camp de Hafiz-Pacha; il soutint cette démarche par une note où il renouvela son appel aux nécessités impérieuses de la paix. Afin de donner plus de force à cette dernière tentative, il fit part à lord Ponsonby des instructions qu'il venait de recevoir, en ajoutant qu'il était autorisé à le croire pourvu d'ordres de son gouvernement pour agir de concert avec lui en faveur de la paix. « Non, monsieur l'amiral, répliqua fièrement l'ambassadeur anglais; je n'ai reçu aucun

Digitized by Google

ordre de mon gouvernement, et quand j'en aurais reçu, je ne m'y conformerais pas! » La Porte ne pouvait pas être plus pacifique que la Grande-Bretagne. Sa première réponse fut verbale et dilatoire. Selon les uns, on n'osa communiquer au Sultan la note de l'amiral, de peur de lui occasionner une trop violente émotion; selon d'autres, elle aurait passé sous ses yeux et lui aurait arraché ces mots : « La France parle toujours comme si elle était au temps de Napoléon. » On ignore si la réplique fut inspirée par Mahmoud lui-même; amère contre la France, à qui elle reprochait de ne rien dire à Méhémed-Ali et de conseiller à la Porte, au mépris d'une vieille amitié, l'oubli de toute dignité, elle imputait au Vice-Roi l'ouverture des hostilités, et en plaçait le pardon à des conditions si altières qu'une déclaration de guerre ne pouvait être plus formelle [1].

Sur ces entrefaites on apprit que Méhémed-Ali avait accepté la médiation de la France et remis à M. Caillé une lettre pour Ibrahim. M. Foltz espéra que la Porte ne se refuserait pas à faire autant que le Vice-Roi. N'eût-il pas été singulier qu'elle l'accusât d'être l'agresseur et marquât moins d'empressement à prévenir une collision?

(1) Voir aux pièces justificatives les notes de l'ambassadeur et la réponse de la Porte.

Digitized by Google

Le succès de la mission d'Egypte attestait que là aussi la France avait dit quelque chose. Mais l'ambassadeur eut beau recommencer ses démarches, on trouva un nouveau prétexte à de nouveaux délais, en alléguant que le Sultan était malade, et qu'en dehors de son adhésion personnelle, impossible à obtenir à cette heure, nul n'oserait prendre la responsabilité de ses intentions souveraines. Alors M. Foltz désira obtenir des firmans de départ, dût-il se présenter à Hafiz-Pacha sans ordre émané de la Porte et n'avoir à lui transmettre que la parole du gouvernement français. Pénétré du caractère de sa mission, il jugeait moins important d'y réussir que de constater, en l'accomplissant à tout risque, l'initiative de médiation prise par la France. C'était le seul moyen qui lui restât de se montrer fidèle à l'esprit des instructions du maréchal et d'édifier Stamboul sur la résolution du ministère. Le divan refusa; l'ambassadeur pensait d'ailleurs que ce serait compromettre en pure perte les noms de la France et du président du conseil. Ce fut ainsi que, malgré le zèle et l'intelligence de l'officier envoyé à Constantinople, les intentions du cabinet y échouèrent devant l'intraitable aveuglement du gouvernement turc[1].

(1) M. Foltz a été attaché pendant sept ans à l'ambassade

Digitized by Google

L'empire était donc à la merci des événements, et le Sultan, qui les avait provoqués, se trouvait dans un état alarmant de santé. On eût dit qu'en donnant le dernier signal de guerre, le jour du départ de la flotte, il avait épuisé ce qui lui restait de forces. Le 13 juin il avait dû présider à l'ouverture du magnifique réservoir construit par son ordre aux environs de Belgrade sur la côte d'Europe; une pareille inauguration était une fête pour ce monarque, dont l'un des goûts dominants était celui de bâtir; mais en s'y rendant il avait éprouvé plusieurs évanouissements et n'avait pu prendre part à la cérémonie. Aussitôt une vive inquiétude s'était répandue dans le sérail. Le lendemain les médecins ordinaires du palais avaient été appelés, et, pour la première fois, M. Neuner, docteur autrichien, récemment nommé médecin de Sa Hautesse, avait été adjoint à la consultation. Dès le jour même Mahmoud avait été transporté à Tchamlidja, dans un kiosque appartenant à la sultane Esma, sa sœur, dont la situation, non loin de Scutari, offrait un air plus salubre que la résidence de Stavros. Bientôt le bruit avait sourde-

de Constantinople comme aide-de-camp du général Guilleminot et de l'amiral Roussin. En 1833 il remplit avec succès une mission auprès d'Ibrahim à Kutahyeh.

Digitized by Google

ment circulé que le Sultan était atteint d'un mal dangereux dont les ravages longtemps inaperçus ne pouvaient plus se dissimuler, mal aujourd'hui incurable, en un mot d'une phthisie tuberculeuse au troisième degré, *phthysis tuberculosa !* Cette énonciation savante de la maladie contribuait à accréditer les oracles sinistres dont elle était accompagnée; à peine osait-on opposer la vague espérance d'un sursis indéterminé à cette irrévocable condamnation.

Malgré la perturbation profonde de ses facultés, Mahmoud, dans les intervalles de retour à lui-même, ressaisissait encore de toute sa préoccupation l'entreprise à laquelle il avait usé les derniers ressorts de son énergie. La nouvelle de quelques engagements d'avant-postes, transmise du camp impérial avec une vanterie calculée, lui avait apporté au milieu de ses souffrances une joie trompeuse et passagère. Plus tard, peu de temps après son installation à Tchamlidja, on lui remit les lettres de Hafiz annonçant la prise d'Aïntab. Le Vice-Roi s'en était réjoui comme d'une révélation irrécusable des intentions du Sultan et n'avait pas cru l'acheter trop cher par la perte d'une ville; le Sultan, en la gagnant, ne se crut pas dédommagé d'une manifestation prématurée de ses intentions. « *Yazik,* dit-il moitié fâché, moitié content, cela est fâ-

Digitized by Google

cheux, cela ne devait point arriver. » Il avait attaché tant de prix à paraître l'attaqué et non l'agresseur qu'il regretta une indiscrétion de ses armes qui démentait son système de dissimulation et ménageait l'avantage du jeu à Méhémed-Ali. S'il avait donné l'ordre de livrer bataille, c'était toujours avec la confiance que l'impatient Ibrahim en fournirait lui-même l'occasion. Dérober sa vengeance à tous les yeux et ne la déclarer que par une insigne victoire, tel était le double triomphe d'habileté et de force dont il avait nourri l'espoir et caressait encore le rêve!

Depuis la nouvelle des premiers engagements que le gouvernement n'avait point cachée, on s'attendait prochainement à quelque fait sérieux. L'ambassadeur de la Grande-Bretagne, dans son intérêt soutenu pour l'armée ottomane, n'était pas sans inquiétude. En effet, le général Schranowski, qu'il avait souvent tenté de faire agréer à la Porte comme l'officier de son choix, était revenu de Bagdad en passant par Bir; là, vers la fin de mai, il avait vu le camp impérial, et à son arrivée il avait sévèrement critiqué les dispositions du serasker. S'établir sur la rive droite de l'Euphrate sans avoir la précaution de jeter un pont sur le fleuve, c'était exposer son armée, au cas d'une défaite, à y être noyée ou à tomber entre les mains de l'ennemi; Hafiz n'avait point

Digitized by Google

su se ménager une retraite. Lord Ponsonby ignorait sur quel terrain se trouvaient les Turcs à cette heure, et cette situation réclamait sa sollicitude. Il dépêcha donc à la Porte M. Pisani, premier drogman de l'ambassade. Celui-ci commença par expliquer savamment à Nouri-Effendi le péril des troupes du Sultan, l'imprévoyance du serasker et le vice fatal de ses opérations. Les troupes étaient excellentes, en fort bon état, parfaites, mais les généraux étaient mauvais. Nouri-Effendi connaissait cette phrase. Voulait-on cependant arracher les Turcs à un danger imminent et leur assurer la victoire, il était urgent de leur choisir un autre général; il n'y avait plus à hésiter. Nouri commençait à soupçonner la fin de ce discours, et il frémissait seulement au souvenir des interminables tracasseries que lui avait occasionnées le tiraillement de la Porte entre la Russie, la Prusse et l'Angleterre au sujet du général de lord Ponsonby. « Enfin, continua Pisani du ton le plus persuasif, voulez-vous avoir un général qui vous fasse un pont sur l'Euphrate et qui vous mette toutes vos affaires en bonne situation? Prenez le général Schranowsky. — De par Dieu! s'écria Nouri avec un vif accent de répugnance naïve, de par Dieu, Pisani! ne me parlez plus de votre petit général! Il ne m'a déjà donné que trop

Digitized by Google

d'embarras. Ce qui doit arriver arrivera. » Le général resta inactif, et la diplomatie européenne de Constantinople s'amusa à traduire par un dicton français le propos persévérant de milord à la Porte : « *Prenez mon petit général.* »

Tandis que la Porte, stimulée par les instigations de l'Angleterre, s'apprêtait à exterminer le pacha d'Egypte, un autre de ses vassaux, par suite de son imprévoyante faiblesse, succombait au profit de la Russie. Milosch, knièze de la Servie, avait résisté en 1837 aux caresses et aux menaces du prince Dolgorouki; ne pouvant apprivoiser ni dompter une sauvage indépendance qui se mettait adroitement à couvert de sa fidélité obligatoire au Sultan, l'envoyé russe avait ameuté l'aristocratie du pays contre le pouvoir despotique du knièze en lui faisant un cours de théorie constitutionnelle. Bientôt la Porte, cédant aux sollicitations des députés serviens et aux instigations de la Russie, avait, par l'octroiement d'un nouveau statut, admis le sénat au partage de l'autorité gouvernementale; c'était au mois de janvier dernier. Par là la Russie avait assuré sous le nom du sénat l'exercice de son influence en Servie et muselé Milosch qui ne supportait qu'impatiemment une pareille condition. Vers la fin de mai, une imprudente réaction contre le nouveau statut organique, tentée par

Digitized by Google

ses partisans et secrètement dirigée par lui, arma le sénat du droit de le déposer. Impuissant contre l'oligarchie de la province, la Porte et la Russie, il abdiqua en faveur de son fils aîné au commencement de juin, et fut exilé du pays dont il avait été le héros et le libérateur. Plus heureux que Méhémed-Ali, il avait obtenu de la Porte, en 1830, le gouvernement de sa province à perpétuité pour lui et sa famille; mais il lui était réservé de voir de son vivant sa dynastie sur le trône, et l'indépendance de sa nation, si courageusement rachetée de la servitude ottomane, échoir à la tutelle de la Russie. Entre Constantinople et Pétersbourg aucune liberté ne pouvait donc grandir! Déplorable aveuglement de la Porte! trop faible pour refuser à ses vassaux l'affranchissement qu'ils lui avaient marchandé les armes à la main, c'était elle qui d'avance les précipitait sous le joug de l'ennemi contre lequel son indépendance se défendait si mal, comme si elle eût hâte de lui déléguer successivement ses droits avant de lui abandonner son propre empire en héritage! Sans doute le fier Mahmoud crut avoir gagné une victoire sur Milosch et regarda sa chute comme un présage de celle du Vice-Roi.

Cependant la flotte ottomane était réunie depuis le 16 aux Dardanelles, prête à appareiller. Le

Digitized by Google

Sultan, qui ne croyait pas à une marche aussi rapide des hostilités de terre, l'avait retenue; le 22 juin seulement elle recevait l'ordre de mettre à la voile, sans doute en raison de la nouvelle de la prise d'Aïntab. De son côté, la flotte égyptienne avait pris la mer; vingt-cinq voiles, parmi lesquelles dix vaisseaux de ligne et cinq frégates, louvoyaient dans les parages d'Alexandrie, sous le commandement de l'amiral Moutouch-Pacha. Quelques corvettes avaient pris le large pour observer les mouvements de la flotte turque, qu'on supposait sortie des Dardanelles.

L'Europe désirait empêcher tout conflit entre les deux flottes. Quelques bâtiments de l'Autriche et de la Russie avaient leur station dans l'Archipel; mais à l'embouchure même des Dardanelles croisait l'amiral Lalande. Depuis la fin d'avril, peu confiant dans les assurances pacifiques de l'ambassadeur de France, il avait quitté le champ ordinaire de ses exercices pour prendre position à la hauteur du cap Baba, sur la route inévitable de la flotte turque dont il connaissait l'armement. Sans se proposer de l'empêcher de passer pour se rendre où bon lui semblerait, il voulait être à même de déclarer au capitan-pacha, comme l'amiral Roussin l'avait déclaré au divan, que la France, aussi bien que toute l'Europe, désirait le maintien du *statu quo* et désap-

Digitized by Google

prouvait la guerre. Il n'avait alors que trois vaisseaux avec lui. La présence inoffensive d'une aussi faible escadre au cap Baba n'avait pas laissé d'offusquer le Sultan, qui se souvenait de l'escorte que l'amiral Gallois avait, en 1837, donnée à l'escadre ottomane depuis les parages de Tunis jusqu'aux Dardanelles. Il s'en était donc plaint et l'ambassadeur de France, désirant ménager sa susceptibilité, inclinant d'ailleurs à croire à la paix, avait invité l'amiral Lalande à s'éloigner pour délivrer le capitan-pacha de toute inquiétude. Sans obtempérer complétement à l'invitation, l'amiral français, qui avait été rejoint par trois autres vaisseaux et comptait une escadre de six gros bâtiments de guerre, n'en garda que deux, *le Triton* et *l'Iéna*, à bord duquel il avait arboré son pavillon. L'un des vaisseaux qui l'avaient nouvellement rallié, *le Jupiter*, amenait de France le prince de Joinville, qui passa à bord du vaisseau amiral en qualité de chef d'état-major de l'escadre. A la même époque, le 18 juin, le vaisseau anglais *le Vanguard*, détaché par l'amiral Stopford, était arrivé de Palerme et se tenait en observation, mouillé dans la rade de Bechika-Bay[1]. Ne serait-

(1) Baie à l'embouchure des Dardanelles, sur la côte d'Asie, appelée en turc *Bechikler* et désignée par les Européens sous le nom de Bechika-Bay.

Digitized by Google

on pas autorisé à croire prémédité cet éloignement de l'escadre anglaise dans des circonstances aussi graves, et serait-ce calomnier le cabinet de Saint-James que d'y voir le dessein d'épargner l'apparence même d'un obstacle à la sortie de la flotte ottomane? L'escadre britannique se promenait de Malte à Palerme, prenait ses vacances, charmait sa traversée par l'embarquement des femmes de ses officiers, et opérait des descentes en Sicile pour de magnifiques parties de chasse. Le Sultan n'aurait-il pas eu le secret de Lord Palmerston lorsqu'il disait à son amiral mettant à la voile : « Les rois de l'Europe savent aussi punir les rebelles ? »

Toutefois, la flotte turque, qu'on s'attendait à chaque instant à voir déboucher des Dardanelles, n'exécuta point l'ordre qui lui en avait été donné : des intrigues y mirent un secret empêchement. Ce n'était point entre les deux flottes que le destin de la guerre devait se décider ; l'ordre de combattre était expédié aux deux généraux en chef, et en ce moment même, à moins que l'envoyé français n'interposât à temps sa médiation pacifique, l'événement allait prononcer.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Prise de la citadelle d'Aïntab. — Marche d'Ibrahim sur Mezar. — Reconnaissance du camp de Nézib. — Nouvelle marche d'Ibrahim. — Hafiz-Pacha et les officiers prussiens. — Campement des Egyptiens au pont d'El-Karsin. — Mort de lady Stanhope. — Attaque nocturne. — Bataille. — Victoire d'Ibrahim. — Arrivée de M. Caillé. — Halte.

Une si faible distance séparait les deux armées que rien ne pouvait s'opposer à leur lutte dans ce coin de la Syrie, situé entre les monts sauvages du Taurus et le cours solitaire de l'Euphrate, loin de toute intervention opportune. Les Turcs, en séduisant par leurs promesses une faible garnison cernée de toutes parts, s'étaient fait livrer la citadelle d'Aïntab, et ils avaient achevé de légitimer le droit de défense; Ibrahim était résolu à se porter en avant.

L'attente d'un grand accident militaire préoccupait l'Europe, et chaque puissance proportionnait ses mesures à l'importance des suites d'un conflit qu'elle n'avait pu prévenir. Constan-

Digitized by Google

tinople dirigeait alternativement des regards inquiets vers le camp de son armée et vers le lit voilé de son Sultan ; Alexandrie se reposait dans une confiance imperturbable. En Syrie les populations diverses espéraient l'issue de la bataille avec anxiété. De nouveau les montagnes des Druses tressaillaient et couvaient une éruption. Le peuple des villes, qui avait moins apprécié les bienfaits de l'administration régulière du Vice-Roi que murmuré de la conscription et du ferdé-el-raz, rappelait comme une délivrance le régime de désordres et d'avanies dont en 1832 ses vœux avaient hâté le renversement. Ce pauvre peuple ignorait qu'à l'appui de leur expédition sur la Syrie les fauteurs de la guerre alléguaient la nécessité d'y prendre des recrues pour l'armée du Sultan ; l'Asie-Mineure ne fournissait plus assez de soldats. A l'esprit de sédition s'ajoutait le fanatisme ; les musulmans, indignés de la tolérance du gouvernement à l'égard des infidèles, les menaçaient du geste et de la parole et conspiraient insolèmment une sanguinaire réaction dont la victoire du Sultan eût donné le signal. Les Juifs et les chrétiens d'Alep, appréhendant le pillage de leurs maisons, avaient transporté leurs effets et leurs marchandises dans les établissements publics du centre de la ville ; à Damas, une partie d'entre eux cherchait

Digitized by Google

un refuge sur les montagnes. Ainsi le triomphe des armées ottomanes devait être celui du fanatisme et de l'anarchie; en combattant pour sa cause, l'Egypte combattait aussi pour celle de la civilisation.

Ibrahim avait donc l'ennemi devant lui et contre lui le champ de bataille même. Vaincu, le sol soulevé sous ses pas dévorait les restes de la défaite; pour lui et pour la puissance de son père il n'y avait de salut que dans une victoire décisive. Toutefois, si une réserve longanime avait à son détriment favorisé les Turcs, si depuis le libre passage de l'Euphrate ils avaient à leur aise choisi leur terrain, fortifié leur position et ameuté une partie du pays, tant s'en fallait que leur entreprise eût été menée avec la prudence indispensable au succès!

Il y avait pour le Sultan deux partis également habiles peut-être : l'un consistait à immobiliser son armée sur les frontières de Syrie, à attendre de la durée d'un blocus inoffensif et imposant l'épuisement de l'ennemi, la démoralisation des soldats, l'insurrection de la province, et à ne lancer l'attaque que sur une large brèche; selon l'autre, une fois ses troupes concentrées à Biled-jik, il marchait droit à Alep, mouvement hardi qui eût ébranlé les Egyptiens et suscité le zèle des mécontents par l'éclatante manifestation

Digitized by Google

d'un appui. Entre ces deux partis il souscrivit au premier par égard pour l'Europe et pour son propre gouvernement; au lieu de promulguer sa sentence et de la faire exécuter à ciel ouvert, il lui fallait se contraindre aux voies tortueuses d'une vengeance clandestine. Pour motiver publiquement la rupture préméditée, il s'attacha même à faire tomber son vassal en faute et à le convaincre du grief d'agression. Les manœuvres de son armée se réglèrent sur les manœuvres de sa politique. Bientôt pourtant, soit que sa propre impatience eût trahi ses intentions, soit qu'elles eussent été déjouées par la belliqueuse démangeaison de ses généraux, le bénéfice d'une longue dissimulation fut compromis par des démonstrations intempestives. La guerre, renonçant à l'audace qui enlève et à la patience qui recueille, ne s'était péniblement déguisée que pour se démasquer mal à propos; ce parti mixte était le pire de tous, et ne résulta peut-être que de la maladie de Mahmoud qui le mettait hors d'état de veiller à la conduite de son plan. D'incontestables hostilités procurèrent à Méhémed-Ali la victoire dans cette lutte préliminaire à qui n'attaquerait point le premier, et imputèrent à Mahmoud le tort de l'initiative. Cependant les Turcs, ayant assez fait pour appeler des représailles et ne bougeant pas de leur camp, offraient

Digitized by Google

le spectacle étrange d'une armée offensive se réduisant à un rôle passif; ils perdaient à leurs propres yeux, aux yeux des populations, le prestige de l'invasion qui s'avance et frappe, et la justice du souverain, hésitant aux portes du vassal qu'elle devait châtier, le taquinant misérablement et se tenant soigneusement retranchée, cette foudre solennelle en escarmouche avec ses pâles éclairs et ses grondements retenus, ne ressemblait plus qu'à l'inique et perfide provocation d'un ennemi mal assuré. Toute grandeur, toute habileté s'évanouissait du côté du Sultan; Ibrahim avait à la fois acquis les droits de l'attaqué et l'ascendant de l'assaillant.

Dès que le corps principal, sous les ordres de Soliman-Pacha, parti le 18 juin du campement de Baouarta[1], eût effectué sur les bords du grand Sadjour sa jonction avec la cavalerie, l'artillerie légère et les Hanadés qui formaient l'avant-garde sous les ordres du généralissime, l'armée traversa cette rivière, et, le 20 juin, elle se dirigea par une marche de front sur cinq colonnes d'infanterie et deux de cavalerie vers Mezar, village au sud-ouest de Nézib, à deux heures environ du camp impérial. Le serasker

(1) Douébek, indiqué dans la relation de Soliman-Pacha, est un village sur le Koïk, à peu de distance de Baouarta.

Digitized by Google

y avait logé deux régiments de cavalerie, de nombreuses bandes de bachi-bozouks et trois pièces d'artillerie, commandés par quatre visirs, au nombre desquels on cite le général de division Kurd-Méhémed-Pacha. Quoique Mezar soit dominé par des hauteurs, il eût été facile de disputer le passage d'une gorge qui conduit au village et du pont sur la rivière qui en baigne les habitations. L'approche des Egyptiens descendant les côtes intimida les Turcs; ils se bornèrent à tirer quelques coups de canon, et à peine Ibrahim fit-il avancer son artillerie qui les prit en écharpe, lâchant pied, abandonnant tentes, munitions et jusqu'à la caisse militaire, ils se replièrent en désordre sur leur camp. L'armée entra sans combattre à Mezar vers six heures du soir, et campa en avant du village de l'autre côté de la rivière.

Les deux armées n'étaient plus qu'à deux heures de distance. Ibrahim, dont le fougueux courage s'était si longtemps contenu, brûlait d'en venir aux mains. Déterminé d'avance à ne pas différer un engagement, il avait même écrit à son père que le 21 il livrerait bataille. Sans cet empressement, plutôt que de se porter à Mezar, il pouvait, par une route plus commode, se déployer entre Nézib et Biledjik, intercepter les communications de l'armée turque et lui dicter les con-

Digitized by Google

ditions du combat ou de la retraite. Pressé d'en finir, habitué à vaincre, il alla directement à l'ennemi. Mais l'ennemi ne se montrait point à découvert et présentait un front formidable. S'inspirant alors de sa prudence, avant d'attaquer, il jugea du moins nécessaire de reconnaître. Le 21 à la tête d'environ quinze cents Bedouins, quatre régiments de cavalerie et deux batteries d'artillerie à cheval, accompagné de Soliman-Pacha, il conduisit en personne cette opération. Les Turcs tentèrent de la contrarier en faisant sortir de l'artillerie légère, de la cavalerie régulière et une nuée de bachi-bozouks. Les troupes tiraillèrent, l'artillerie échangea quelques boulets, l'un des aides-de-camp du major général, Mohamed-Bey, eut un cheval tué sous lui, et les Turcs rentrèrent sans avoir empêché la savante reconnaissance de leur position. Le serasker avait été tenté de faire sortir toute son armée et de livrer bataille; on dit que les ulémas s'y opposèrent en prononçant qu'il ne convenait pas à des musulmans de combattre un vendredi, et qu'au reste ce jour et le mercredi étaient favorables à Ibrahim. On sait que la superstition turque prête à chaque jour de la semaine une influence particulière.

C'était dans l'intervalle des deux routes d'Aïntab et d'Alep à Biledjik, vers l'endroit où

Digitized by Google

elles convergent vers cette ville, que Hafiz-Pacha avait établi son armée. Sur la route même d'Aïntab, Nézib, petit village sans aucune célébrité historique antérieure, bâti au bas de l'une des ramifications d'une branche du Taurus, occupait le nord de l'emplacement adopté. Avec le Karsin, qui coule près du village et descend au sud, le camp se prolongeait jusqu'au point où ce ruisseau fléchit au sud-est et reçoit la rivière de Mezar, pour aller se jeter dans l'Euphrate après avoir rencontré dans son cours la route d'Alep à Bir. Les tentes de l'infanterie étaient dressées sur deux lignes principales : la droite, le centre, et même une portion de la gauche, en avant du ruisseau ; à la hauteur de la droite et en arrière du ruisseau, la cavalerie; entre la cavalerie et le ruisseau, le parc de réserve. L'aile droite, laissant Nézib derrière elle à une distance de seize cents mètres environ, était protégée par un monticule surmonté d'une redoute qu'occupait un régiment d'infanterie, et sur un plateau moins élevé une batterie de deux canons défendait la redoute et l'extrême droite. Quatre lunettes ouvertes à la gorge, dont la plus septentrionale en arrière entre la première et la seconde ligne d'infanterie, couvraient la droite et le centre adossés à des hauteurs également fortifiées. La gauche, garantie par un

Digitized by Google

ravin et par le lit encaissé du Karsin, avait un poste d'observation sur une crête au-delà du ruisseau et s'appuyait en-deçà à une forte redoute placée sur un mamelon à pentes roides. Telle était la position de l'armée turque, parfaitement choisie et rendue presque inexpugnable par un ensemble de travaux bien armés habilement liés à tous les accidents du terrain. Il était facile d'y reconnaître la trace de la science de l'Europe. Malgré son impatience, Ibrahim se garda bien d'attaquer le taureau par les cornes. Jugeant la position trop forte pour être abordée de front ou même de flanc avec succès, il décida qu'on tournerait l'ennemi par sa gauche et par une marche de flanc pour aller le prendre à revers. Les préparatifs de ce mouvement se firent pendant la nuit.

Le 22 juin, à la pointe du jour, l'armée égyptienne repassa le pont de Mezar. Par une marche de flanc par lignes en colonnes, la droite en tête, elle suivit les contreforts de la rive droite de la rivière et se dirigea dans l'est, vers le point du Karsin où, déjà grossi de son affluent, il est croisé par la route d'Alep à Biledjik, qui le franchit sur un pont. Pour arriver jusque sur les derrières des Turcs, il lui fallait défiler par une longue gorge et déboucher par le pont à l'issue. Ce passage était le seul qui pût l'acheminer à

Digitized by Google

l'exécution du seul plan d'attaque possible; sans doute elle s'attendait à y rencontrer de la part de l'ennemi des obstacles sérieux, et la nature du sol, coupé de ravins propres à embusquer des troupes, hérissé de hauteurs faciles à couronner, l'étude qu'il avait eu le loisir de faire de toutes les localités voisines, lui attribuaient de tels avantages qu'elle devait emprunter à la nécessité de les braver la force de les surmonter.

A la première vue du mouvement des Egyptiens, l'armée ottomane est saisie de joie. Ils reculent et n'ont paru que pour disparaître; elle a vaincu sans coup férir. Le serasker croit d'abord à leur retraite. Averti par les officiers européens que leur intention est de trouver un côté plus vulnérable pour l'entamer, que va-t-il faire? Il a à choisir ou d'accepter la bataille, en sacrifiant les mérites de sa position, sur le nouvel emplacement qu'Ibrahim va chercher, ou d'aller lui-même se rasseoir dans le camp retranché de Bir, qui s'appuie à l'Euphrate et ne peut être tourné. S'il opte pour ce second parti, il n'a pas un instant à perdre; s'il reste, il lui importe d'inquiéter les Egyptiens dans leur marche de flanc sur une colonne d'une énorme profondeur, de leur faire payer cher le passage du défilé et du pont, et de relever le moral de

Digitized by Google

ses troupes en reprenant à propos l'offensive. Hafiz hésite et incline au parti le moins sage, à rester. Les officiers prussiens, entre lesquels M. de Mulbach se distinguait par l'autorité de son caractère et de ses talents, lui adressent leurs représentations avec une honorable sincérité. Ils lui font observer qu'un mouvement rétrograde sur Bir n'est pas une fuite, mais une retraite prudente par laquelle il se réserve pour une occasion plus favorable et déroute le plan de l'ennemi. « Que dirait de moi l'histoire? » répliqua-t-il fièrement. Hafiz avait d'ailleurs d'autres conseillers militaires dans de vénérables ulémas qui tranchaient les questions de stratégie avec leurs préjugés. Selon eux, il était écrit dans les fastes des Ottomans qu'ils avaient toujours avancé, mais jamais reculé; reculer était un opprobre, et la victoire était à qui plaçait son espoir en Dieu, le maître des armées et l'arbitre des combats. Sa déférence pour l'opinion de ces personnages, assez étrange chez un officier de la réforme, la crainte de décourager ses soldats par l'apparence d'une fuite, la honte d'abandonner sa position, ses bagages et un camp si laborieusement fortifié, une confiance excessive dans les décrets de Dieu et en lui-même, enfin peut-être la secrète nécessité d'obéir à Mahmoud qui ne laissait

Digitized by Google

jamais à ses généraux la liberté de choisir le moment opportun et décrétait la victoire en toute circonstance, cette réunion de motifs l'affermit dans sa résolution. Empressés de décliner la responsabilité d'un événement qui s'accomplirait contre leur gré, les officiers prussiens résignèrent leurs stériles fonctions de conseillers; ils ne les reprirent qu'en cédant aux vives instances du serasker et surtout au sentiment d'honneur qui les empêchait de dater leur démission de la veille d'une bataille. Peut-être leur crédit eût-il été mieux établi sur l'esprit du général turc s'il avait été habitué à trouver plus d'accord dans leur triumvirat stratégique. Décidé à attendre les Egyptiens, Hafiz profita-t-il du moins de l'inévitable lenteur de leur mouvement et s'occupa-t-il de jeter quelque embarras sur leur route? Il discuta, hésita et demeura inactif. Une seconde fois il laissa impunément envahir les approches de son camp, comme si toute voie ne devait lui amener l'assaillant que pour tomber sous ses coups.

Déjà Ibrahim, marchant à l'avant-garde avec deux régiments de cavalerie, ses Hanadés et quatre batteries d'artillerie à cheval, atteignait le pont d'El-Karsin. Cette apparition provoqua un léger mouvement parmi les Turcs, et un instant on leur supposa la velléité de débusquer

Digitized by Google

de ce poste la poignée d'hommes qui escortait le généralissime. « Plantez vos lances en terre, dit-il simplement à ses cavaliers, et, quand ils verront vos flammes, ils resteront en repos. Qu'on me donne un tapis. » Avec une héroïque tranquillité, il se coucha et dormit en attendant l'arrivée du gros de l'armée. Les Turcs respectèrent son sommeil et ne tracassèrent pas davantage la marche des Egyptiens. Dans l'après-midi seulement ils présentèrent sur leur flanc gauche quelques bataillons et de l'artillerie. Soliman-Pacha fit occuper un mamelon sur le flanc droit de ses colonnes par deux batteries et par deux régiments d'infanterie en ligne par bataillon en masse, chaque bataillon ployé en double colonne sur le centre. En même temps il envoya à la gauche un régiment d'infanterie et un régiment de cavalerie qui prirent position sur la direction de leurs flancs. Ces dispositions imposèrent au corps turc qui se retira sans brûler une amorce, et l'armée égyptienne poursuivit sa route. Ce ne fut que vers les dix heures du soir qu'elle se trouva réunie sur la rive droite du Karsin. Nonobstant l'heure avancée et le désavantage de l'autre rive légèrement commandée par des élévations, le généralissime ordonna immédiatement le passage du ruisseau. Qu'à ce moment Hafiz-Pacha, voyant s'allumer les

Digitized by Google

premiers feux de ce campement, eût attaqué avec ses troupes fraîches une armée harassée d'une longue marche, coupée en deux par son partage sur les deux rives, qu'au lieu du repos dont elle avait besoin il lui eût offert un combat inattendu, l'occasion était propice; mais il devait jusqu'au bout justifier la confiance d'Ibrahim. Le bivouac s'établit paisiblement au-delà du pont. Pour le mettre à l'abri d'une surprise, l'artillerie fut disposée en éventail sur la ligne d'enceinte.

Pendant cette nuit, le serasker fit exécuter à ses troupes une contre-marche générale par l'aile droite. C'en était donc fait : tant de soins qu'il avait pris à leur ménager une heureuse résistance derrière des retranchements étaient perdus; il cédait à son adversaire un premier succès par cet abandon de la supériorité de sa position. C'était pour ne pas quitter son camp qu'il avait refusé de se porter sur ses anciennes lignes de Biledjik, et la première condition de son immobilité était d'y renoncer. Désormais l'armée turque avait en quelque sorte au dos l'armure dont elle avait cuirassé sa poitrine et contre laquelle elle espérait que viendrait se briser la témérité égyptienne; elle était obligée, en acceptant le combat, d'en égaliser les chances. D'après ce mouvement de face en arrière, sa

Digitized by Google

droite s'appuya à de profonds ravins un peu en avant de la redoute voisine du Karsin ; la gauche, dépassant la hauteur de Nézib, se prolongea au-delà même de la route d'Aïntab, en s'appuyant à un terrain accidenté planté d'oliviers.

La journée du 23 juin fut employée à de derniers préparatifs. L'armée turque commença à élever quelques retranchements sur son nouveau front ; l'armée égyptienne nettoya ses armes et fut passée en revue, tandis que les Hanadés, rôdant en éclaireurs, faisaient, dans une rencontre avec les bachi-bozouks, un butin considérable de chevaux et de moutons. C'était au lendemain que la bataille était fixée.

Ce même jour une destinée étrange s'éteignait en Syrie. La nièce de Pitt, la reine de Palmyre et de Jérusalem, lady Esther Stanhope, succombait, à l'âge de soixante-quatre ans, à une lente affection de poitrine, avant d'avoir appris si l'événement répondrait à ses vœux en faveur des armes ottomanes plus fidèlement qu'à ses propres espérances. Pendant combien d'années n'avait-elle pas attendu l'époux-roi, l'Assuérus pour lequel une jument au dos en forme de selle était uniquement réservée et toujours prête ? Ne s'était-elle pas promis une entrée triomphale dans les murs de Jérusalem ? n'avait-elle pas retiré la cité sainte de l'abaissement pour y placer

Digitized by Google

le centre religieux de l'Orient et de l'Europe, de la domination universelle? Rêve magnifique que lui confirmaient les secrètes traditions d'une terre de miracles, les signes étincelants du ciel et les mystérieuses évocations des puissances invisibles! Mais chaque jour avait été une déception; une longue succession de jours avait suranné ses oracles; sa vie, dont elle avait fait un poëme oriental, se dénouait dans une solitude désenchantée. Toutefois, que le dédain épargne chez la prophétesse du Liban un cœur plein de noblesse, de générosité et de miséricorde, un esprit toujours supérieur hors du cercle de ses illusions! C'est peu même : que lady Stanhope se soit abusée en personnifiant en elle-même l'union de l'Orient et de l'Europe, a-t-elle complétement déliré en prédisant avec éclat, par la destination irrévocable de sa propre existence, une communion de ces deux mondes? La mort convainquit le symbole d'imposture; dégagée du symbole, la prophétie qui survit à la prophétesse sera-t-elle pareillement démentie par l'avenir? L'avenir prononcera. Quant à ses vaticinations à la gloire du Sultan, c'était le lendemain de sa fin que l'événement devait les réaliser ou les contredire.

La force numérique des deux armées se balançait avec une légère inégalité. L'armée impé-

Digitized by Google

riale comptait cinquante-sept bataillons, dont onze de la garde, dix-sept de la ligne, vingt-neuf du rédif, en tout trente mille hommes d'infanterie; cinquante-deux escadrons dont dix-huit de la garde, douze de la ligne, vingt-deux de spahis ou de bachi-bozouks, ou cinq mille hommes de cavalerie; trois mille artilleurs complétaient un effectif de trente-huit mille hommes. L'armée du Vice-Roi, composée de trois régiments de la garde et de onze régiments de ligne d'infanterie, de deux régiments de la garde et de six régiments de ligne de cavalerie, de quatre régiments d'artillerie et d'environ deux mille Hanadés, dépassait le chiffre de quarante mille hommes. De part et d'autre il y avait cent cinquante bouches à feu.

Les troupes ottomanes, assemblage d'éléments réguliers et irréguliers, de nizam et de rédif, recrutées en partie de Turcs, en partie de Kurdes, manquaient à la fois de l'homogénéité d'origine et d'éducation. Elles étaient si peu manœuvrières que le serasker les tenait renfermées dans son camp sans oser risquer un mouvement. Telle était, au bout de six années d'apprêts assidus, l'élite des forces de l'empire, témoignage irrécusable du dégoût de la race turque pour le métier des armes et de l'impuissance d'organisation militaire du Sultan. Les troupes égyptiennes,

Digitized by Google

dont l'amalgame d'Arabes d'Égypte et d'Arabes de Syrie altérait l'unité de composition, constituaient du moins une armée complétement régulière, passablement rompue aux manœuvres, incomparablement disciplinée à la sobriété, à la fatigue et à tout genre de privations. Pendant que les Turcs campaient sous des tentes, les Egyptiens, sans abri contre la température, affrontaient le soleil brûlant de la Syrie au solstice d'été et dormaient la nuit à la belle étoile; la tente était un privilége des généraux et des colonels. Sans doute, ni d'un côté ni de l'autre n'existait le vif mobile d'un enthousiasme national ou d'une entraînante sympathie pour la cause de leurs chefs; mais du côté des Egyptiens se trouvaient des antécédents militaires signalés. Si les Turcs avaient à se glorifier de leurs avantages récents contre la population du Kurdistan, les Egyptiens n'avaient pas oublié leurs succès contre deux armées ottomanes. Le temps n'était plus où les soldats turcs honnissaient comme de vils esclaves faciles à châtier et comme de misérables *paysans aveugles* les Egyptiens grêles, arrachés aux bords du Nil, souvent défigurés par l'ophthalmie, où chacun d'eux se vantait de valoir dix soldats arabes; ils avaient appris le respect de leurs adversaires. Ce ressouvenir des victoires de Homs, Beylan et Konieh,

Digitized by Google

en communiquant à l'armée de Méhémed-Ali une sorte d'esprit de corps absent dans les rangs opposés, lui inspirait une invincible confiance dans le généralissime; l'armée de Mahmoud n'avait jamais fait l'expérience de son serasker contre l'Egypte.

En dernier lieu, ce qui assurait aux Egyptiens une prééminence marquée, c'était la nature et l'organisation de la tête de leur armée. Chez les Turcs, l'intrigue et la faveur avaient eu une grande part à la nomination des officiers; ici ils avaient gagné leurs grades par leurs services. Parmi les généraux dont Hafiz était entouré, on distinguait Sadullah, qui jeune encore venait d'être promu au rang de muschir, homme excellent et ami de la réforme, dont le rapide avancement était dû surtout au patronage de son ancien maître, de Khosrew, ce patriarche d'une si vaste famille mâle; Kurd-Méhémed, que sa bravoure signalée contre les Kurdes avait élevé de la condition de batelier au poste de général de division; Chérif, ancien chef des portefaix de Galata, dont le zèle pour la réforme militaire et les leçons de Calosso avaient fait un pacha; Mustapha-Cadi-Asker, général de division de la garde, jeune homme aux formes douces et aimables; Méhémed-Reschid-Pacha et Ibrahim-Bey, affranchis du vieux Khosrew, qui tous deux

Digitized by Google

avaient reçu à Paris et à Metz, dans les rangs même des écoles et de l'artillerie de la France, une éducation militaire complète dont ils avaient l'un et l'autre profité avec zèle et intelligence; de retour à Constantinople, ils avaient été envoyés à l'armée de Hafiz. Le brave pacha de Marach, Suleyman, était accouru pour prendre part à la bataille. Mais la plupart des généraux turcs avaient moins de science ou de pratique de la guerre que de courage; en outre ils se jalousaient entre eux et jalousaient même le général en chef, dont l'autorité morale n'était pas pleinement acceptée. La magnificence avec laquelle il les avait comblés de ses largesses n'avait pu les lui gagner. Dans l'armée égyptienne, la supériorité d'Ibrahim, non moins reconnue sur le champ de bataille que sur son divan, établissait la sévère unité d'un chef, d'un juge, d'un maître, dont l'ordre, l'éloge, la faveur étaient l'objet de l'émulation de tous.

Lorsque le jour toucha à sa fin, le généralissime convoqua les officiers supérieurs. Après leur avoir rappelé la gloire que l'armée égyptienne avait acquise dans le monde entier, il leur demanda s'ils étaient jaloux d'augmenter cette illustration par leur courage, leur énergie et l'obéissance à leur chef, ou s'ils consentiraient, ce qu'à Dieu ne plaise, à accepter la honte

Digitized by Google

pour le reste de leur vie. Il leur remit sous les yeux les bienfaits dont ils avaient été comblés, et les somma d'acquitter la dette de leur reconnaissance; texte d'abord présenté dans une nudité solennelle et commenté ensuite avec une impérieuse familiarité. Ne savaient-ils pas combien leur position était critique? La bataille perdue, de quel côté se retourneraient-ils pour trouver leur salut? Mourir un jour plus tôt, un jour plus tard, qu'importe? l'essentiel était du moins de finir avec honneur. Ces paroles, dans la bouche du prince qui avait fait leur fortune et qui lui aussi allait combattre pour la sienne, arrachèrent des pleurs à ses compagnons d'armes; leur avenir était lié au sien, c'était un même intérêt et une même cause. Ils firent serment qu'ils étaient prêts à mourir le sabre à la main pour la cause de Méhémed-Ali, pour la gloire du prince. Avec ces mêmes paroles, successivement répétées à tous les officiers, se répéta le même enthousiasme. La promotion de l'un des meilleurs généraux de brigade, d'Osman-Bey, au rang de général de division et de pacha, fut une promesse d'avancement pour qui s'en rendrait digne. En stimulant le zèle de ses officiers, Ibrahim comprenait que si la Porte pouvait essuyer une quatrième défaite sans périr, le gouvernement de l'Egypte était ruiné sans

Digitized by Google

retour par un seul échec; tout était remis au sort de la bataille que le soleil du lendemain devait éclairer. Après la visite au généralissime, les officiers se rendirent dans la tente du major général, qui leur transmit les ordres pour la bataille et leur dit : « Pour demain, à midi, je vous donne rendez-vous dans la tente de Hafiz-Pacha ; nous y prendrons le café ensemble. »

L'armée égyptienne, chefs et soldats, se livra au sommeil. Cependant Hafiz, qui avait laissé échapper toutes les occasions d'attaquer, voulut mettre à profit cette dernière nuit. Entre onze heures et minuit, quatre batteries d'obusiers, soutenues par la brigade d'Ismayl et par quelques escadrons vinrent en silence prendre position sur la gauche du camp égyptien sans que l'alarme eût été donnée. Tout à coup le feu s'ouvre. L'armée égyptienne se réveille épouvantée. Les obus éclatent dans la direction des deux tentes principales, celles d'Ibrahim-Pacha et de Soliman, dont les officiers d'état-major du serasker avaient relevé la position vers les cinq heures du soir. Ce fut surtout vers la tente du major général, la plus exposée par sa situation, que le plus grand nombre des projectiles vint tomber. Cette attaque soudaine et nocturne occasionna d'abord un désordre effroyable. Tel était simplement le but de Hafiz; instruit que plusieurs compagnies

Digitized by Google

de Syriens se proposaient de déserter, il avait voulu favoriser leur évasion en jetant dans le camp la confusion et le tumulte. On prétend qu'il avait été détourné du projet d'une attaque générale par les ulémas, qui déclarèrent que le soleil devait éclairer la gloire des Osmanlis et qu'il était indigne des soldats du Sultan de se battre comme des voleurs au milieu des ténèbres. Mais déjà Soliman-Pacha était aux avant-postes. L'artillerie, qu'une prudente disposition mettait à même de répondre à toute surprise, s'éveille et riposte avec vivacité. Pendant ce temps, le généralissime à cheval mettait l'armée sur pied et sous les armes. Le feu roulant de l'artillerie égyptienne eut bientôt éteint le feu des Turcs. Quelques-unes de leurs pièces furent démontées, quelques canonniers tués ou blessés, et ils se retirèrent à la débandade, après avoir jeté dans le camp ennemi près de trois cents obus qui tuèrent sept à huit hommes et en blessèrent une trentaine. Un des aides-de-camp de Soliman, Mohamed-Bey, qui lors de la reconnaissance avait eu un cheval tué, eut son cheval blessé d'un éclat d'obus. Cette affaire terminée, le généralissime ordonna une inspection des troupes. Une centaine d'hommes, à la faveur du trouble et de l'obscurité, avaient déserté; deux bataillons du 3e de la garde, com-

Digitized by Google

posés de Syriens, manquaient à l'appel. Escorté de quelques colonels, il se mit lui-même à leur recherche, les retrouva à quelque distance du camp en marche vers l'ennemi, prétendant s'être égarés, les fit rentrer et changea leurs officiers. Plus d'un fuyard fut ramené par les Hanadés et bâtonné. Chaque corps avait repris son poste, et l'on attendit le jour sans dormir.

Dès l'aube l'armée égyptienne reprit son mouvement de flanc, toujours par lignes en colonnes; la première ligne formant la première colonne et marchant par divisions à distance entière; la seconde ligne, seconde colonne, marchant par bataillons à distance de section en double colonne sur le centre et à intervalle de déploiement; la troisième ligne, troisième colonne, marchant par bataillons serrés en masse, ployés en double colonne sur le centre, avec intervalle de deux divisions entre les bataillons; en tête des colonnes, sur la direction de la troisième ligne, six régiments de cavalerie en colonne serrée par régiment; les deux autres régiments de cavalerie à l'arrière-garde. Neuf batteries, artillerie de la première ligne, tenaient à cinq cents pas de distance la gauche de la première colonne; dix batteries de réserve suivaient à trois cents pas le flanc extérieur de la troisième colonne; avec la cavalerie, quatre en tête et quatre en queue,

Digitized by Google

huit batteries. Pour compléter ces dispositions, en tête et en queue des colonnes, entre la première et la seconde ligne, avait été intercalé un régiment d'infanterie marchant en lignes par bataillon en masse, chaque bataillon serré et ployé en double colonne sur le centre, avec intervalle de déploiement entre les bataillons. Dans le cas d'une attaque à l'une ou à l'autre extrémité, ces régiments, marchant à distance de deux divisions en dehors des têtes de colonnes, se seraient promptement déployés en commençant leurs feux, pendant que les lignes auraient fait en avant ou face en arrière en bataille, sous la protection de la cavalerie et de l'artillerie. Son armée ainsi rangée, Ibrahim, en passant sur le front des troupes, rappela une dernière fois aux officiers leurs succès précédents, le devoir de la journée, et se mit à la tête de ses régiments de cavalerie de l'avant-garde.

L'armée ottomane, déployée sur les hauteurs auxquelles était adossé son camp, présentait deux premières lignes d'infanterie et une troisième de cavalerie. Sa droite, protégée par un terrain ravineux et accidenté, était d'un abord difficile; son centre était couvert par des redoutes élevées à la hâte; sa gauche, qui dépassait Nézib, s'appuyait à un bois d'oliviers. C'est là que l'attaque promettait le plus de succès.

Digitized by Google

Mais l'armée égyptienne devait préluder à l'exécution du plan du généralissime par une série de mouvements que commandaient la position des Turcs et la nécessité de les tâter. Par un premier mouvement elle marcha dans une direction presque perpendiculaire à leur ligne de bataille. Il s'agissait de s'assurer s'ils se proposaient ou non de déboucher dans la plaine et d'engager la bataille en rase campagne. Rien ne bougea. Alors elle exécuta un nouveau changement de direction à gauche et marcha parallèlement à leur ligne qu'elle prolongea de deux mille pas environ, attentive à toutes leurs démonstrations et prête à manœuvrer en conséquence. Dès qu'elle eut reconnu leur intention bien prononcée d'accepter le combat sur place, une dernière fois elle changea de direction à gauche en prenant pour point de direction un mamelon qui se trouvait à la hauteur de leur aile gauche, et en décrivant une oblique à leur ligne de bataille. Ce nouveau mouvement venait d'écrire sur le terrain le plan d'Ibrahim : c'était d'attaquer la gauche ennemie avec sa droite, en refusant son centre et sa gauche, et, dans le cas où cette attaque n'eût pas réussi, de retirer sa droite sous la protection de la cavalerie et de reprendre l'offensive avec le centre et la gauche au moment même de cette retraite. Dès le com-

Digitized by Google

mencement de cette marche le serasker en avait compris le but, et il avait porté une partie de son aile droite vers sa gauche afin de la renforcer. Enfin, arrivée à deux ou trois cents pas du mamelon, l'armée égyptienne prit l'ordre de bataille la première ligne par un à gauche en bataille, les deuxième et troisième lignes par des changements de direction par le flanc droit et par bataillon pour faire face au front, la cavalerie par des changements de direction à gauche par régiment. L'artillerie de la première ligne se mit en batterie à l'instant où la première ligne exécutait son à gauche en bataille. Toutes ces évolutions avaient été plus d'une fois répétées sur le champ d'exercices aux environs d'Alep, mais elles ne furent jamais exécutées avec plus de précision et d'ensemble que sur le champ de bataille. On assure que quelques officiers étrangers du camp impérial déclarèrent que l'armée égyptienne venait de manœuvrer avec l'aplomb d'une vieille armée d'Europe.

Pendant l'exécution de ces divers mouvements, Ibrahim prenait une mesure décisive en faisant occuper par une batterie de gros calibre ce mamelon, à la hauteur de l'aile gauche turque, qu'un coup d'œil militaire lui signale comme la clef du champ de bataille et dont Hafiz a méconnu l'importance. Ce général, qui dans sa

Digitized by Google

guerre de montagne contre les Kurdes, avait fait preuve d'activité et d'adresse, semblait frappé de torpeur en présence d'une armée régulière obéissant avec souplesse aux combinaisons de son rival. S'il est vrai, comme on le prétend, qu'il se soit préparé au combat par une longue lecture du Koran, peut-être dans la pieuse exaltation de sa confiance, se croyait-il certain de la victoire sans être obligé de se mouvoir hors de ses lignes. Sur le front de son armée, trois redoutes, achevées le matin même, avaient reproduit une imparfaite image de ses retranchements sur l'autre face, et il n'avait pas su profiter de la redoute naturelle qui eût à la fois fortifié sa gauche et dominé l'action. C'est seulement à la vue de la prise de possession qu'il en apprécie l'avantage; il veut le disputer aux Egyptiens, et aussitôt le canon ottoman gronde : la bataille est engagée.

Soliman-Pacha a déjà assuré la position de la batterie sur le mamelon et indiqué lui-même aux canonniers sur quel point ils doivent tirer. Descendant ensuite à la droite, dont il a le commandement, il ordonne à l'artillerie, soutenue par un régiment d'infanterie, de se porter en avant et d'ouvrir ses feux. Deux régiments d'infanterie et quatre régiments de cavalerie sont envoyés à l'extrême droite pour protéger ce mouvement

Digitized by Google

en contenant l'extrême gauche des Turcs. Sur les deux ailes engagées s'étendent avec vivacité la fusillade et la canonnade. Les Egyptiens ont l'avantage d'un tir d'une admirable justesse, les Turcs répondent sans hésitation. C'est là que se prononcera la défaite ou la victoire.

Le vent du sud emportait par rafales la fumée du champ de bataille et de moment en moment obscurcissait l'atmosphère de nuages de poussière. Le soleil, en montant dans un ciel pur, brûlait les combattants des rayons d'une ardente matinée de juin : le thermomètre de Réaumur marquait de 32 à 35 degrés.

Tout à coup le généralissime, voyant l'ennemi faiblir et impatient de vaincre, prend les quatre régiments de cavalerie de son extrême droite, y joint les deux régiments restés en arrière du mamelon, et à leur tête il se dirige contre l'extrême gauche couverte d'un bois clair semé d'oliviers, résolu à la débusquer et à tourner l'armée ottomane. Habitué à décider de la victoire dans chacune de ses batailles par un de ces soudains élans de courage, il ne doute point du succès d'une manœuvre qu'il n'appartenait qu'à son audace de concevoir. Protégée par sa position, la brigade d'infanterie turque laisse la cavalerie égyptienne, s'embarrassant dans un terrain rocailleux, montant, hérissé d'arbres, avancer jusqu'à demi-

Digitized by Google

portée de fusil, et l'accueille par un feu bien nourri. Ibrahim se précipite sous une grêle de balles, il n'est pas suivi. C'est en vain qu'il veut obliger les siens à affronter ces lignes de feu à travers les obstacles de la route; ses menaces, ses promesses, l'exemple d'un héroïsme inimitable n'empêchent pas sa cavalerie de reculer. Pour la repousser en avant il se jette au milieu des rangs en désordre et ne peut plus maîtriser cette retraite qui entraîne l'artillerie même et les deux régiments d'infanterie de son extrême droite. L'un de ces régiments, entièrement composé de recrues, se disperse; le colonel Mohamed-Bey garde intrépidement son poste, lui troisième, avec le porte-drapeau et un soldat du nom de Youssef, brave conscrit druse criant à ses frères d'armes : « Lâches ! vous abandonnez votre colonel ! » L'œil étincelant, la bouche écumante, à coups de sabre le généralissime, secondé de ses aides-de-camp, tente d'arrêter les fuyards, ne parvient qu'à grand'peine à en rallier quelques-uns non loin du mamelon, et pourtant, grâce à ses efforts, le mouvement se ralentit. Mais pour terminer d'un coup cette inconcevable panique qui ne pouvait se prolonger sans enhardir les Turcs et altérer la confiance de l'armée, Soliman-Pacha fait à l'instant même pointer une partie de la batterie du monticule sur le

Digitized by Google

reste des troupes encore à la débandade; cinq minutes durant, la voix du canon les rappelle au champ de bataille, la mitraille les châtie de leur fuite; la fuite cesse, les lignes se reforment, et cette énergique inspiration du génie de la discipline militaire efface assez complétement les traces d'un accident inattendu pour que le serasker ne s'en soit pas aperçu ou n'ait pas eu le temps d'en profiter.

Malgré de légères secousses occasionnées par ce désarroi, l'aile droite avait tenu bon, et sous ses feux la gauche turque commence à mollir. Six bataillons irréguliers de Kurdes et le corps de bachi-bozouks, commandés par Mahmoud-Pacha, sont les premiers à lâcher pied. Leur chef en tue plusieurs de sa main; Hafiz lui-même accourt, sabre les fuyards, et ne peut les faire rentrer en ligne; ils s'enfuient dans toutes les directions. Les Baraks, tribu turcomane errante sur la rive droite de l'Euphrate, qui s'était ralliée aux troupes impériales, se dispersent avec rapidité. La brigade régulière de Haïdar s'ébranle; l'explosion de quelques caissons et les ravages de l'artillerie égyptienne ajoutent au trouble et déterminent un mouvement rétrograde. Aussitôt Soliman porte en avant toute son aile droite. En même temps le généralissime envoie aux pachas Akhmet-Ménykli et Osman, commandant

Digitized by Google

le centre et la gauche, l'ordre d'arriver sur la ligne des feux et de déployer les leurs. L'action se prononce sur toute l'étendue du front des deux armées.

Les Turcs, déconcertés par ces attaques successives et simultanées, ne résistent plus qu'à peine. A leur droite, la brigade de Khaled-Pacha, qu'animait l'intrépide contenance de son général, se défendait avec vigueur, lorsque Khaled tombe frappé d'une balle. A leur gauche l'infanterie plie. Ibrahim-Bey, ce jeune colonel qui a fait son éducation militaire en France, se tourne vers ses officiers : « Voyez si les musulmans élevés en Europe savent se battre et ont de l'honneur ! » Il se jette au milieu de la mêlée et y succombe. La cavalerie, qui a assisté au combat dans une complète inaction, prend part à la retraite avec plus d'empressement. Toute l'armée turque recule vers son ancien camp. A sa poursuite s'élancent la première et la seconde ligne d'infanterie égyptienne, accompagnées de l'artillerie de la première ligne; la troisième ligne reçoit ordre d'aller avec les batteries de réserve prendre position sur les hauteurs qui couronnent le camp. Cependant Ibrahim, à la tête de deux régiments de cavalerie, par un mouvement décisif sur les lignes turques en avant de Nézib, achevait la défaite de l'armée impériale. Tout se

Digitized by Google

désorganise, se débande, jette ses armes. Le rédif n'a point tenu, les régiments entiers lâchent pied, généraux et colonels en tête, et les officiers, que le serasker a accablés de ses libéralités, l'abandonnent; la peur l'emporte sur la reconnaissance. Hafiz, qui durant la bataille a déployé la plus grande activité personnelle pour ranimer ses troupes et les contenir, s'exposant avec calme à tous leurs périls et leur donnant l'exemple d'une héroïque intrépidité, Hafiz sans désespoir ne peut se voir arracher une victoire qu'il avait promise au Sultan et à son courage, qu'il avait attendue avec tant de confiance; il se jette à travers les fuyards qu'il veut essayer de rallier et leur crie : « Tournez la tête, lâches que vous êtes, si ce n'est pour vous battre, du moins pour me voir mourir ! » La mort qu'il cherche au milieu des boulets ennemis l'épargne, et, entraîné par cette déroute où se précipitent confusément les débris de son armée, il fuit vers Marach, dépouillé d'avance de ce titre pompeux de *Chark-serasker*, de général en chef de l'armée d'Orient, que lui apportait un messager de son maître [1].

Le camp impérial, ce camp si bien fortifié en

(1) Voir aux pièces justificatives la relation de la bataille par Soliman-Pacha, et le remarquable rapport de M. Caillé au maréchal Soult.

Digitized by Google

avant et si mal défendu en arrière, tombe au pouvoir des Egyptiens. L'armée turque le laissa aux mains de l'ennemi aussi intact que si elle n'en était sortie qu'avec la certitude d'y rentrer, et son expulsion fut si précipitée que pas un soldat n'eut le loisir d'en emporter une pipe, que la décoration du général en chef y fut même retrouvée. Le soldat arabe assouvit joyeusement son ardeur de pillage. Ibrahim, encore couvert de sang et de poussière, vint se reposer sous la tente magnifique de Hafiz-Pacha. Jamais il ne s'était trouvé aussi somptueusement établi dans le cours d'une campagne, lui habitué à se coucher sur un sac qu'il fait remplir de paille ou d'herbe, et qu'à chaque changement de bivouac il fait vider pour simplifier l'embarras du transport. Cependant sa cavalerie s'élançait sur les traces de l'ennemi qui s'enfuyait dans la direction des montagnes et put échapper à cette poursuite à la faveur des difficultés du pays[1]. Sur

(1) D'après la version vulgaire, les Turcs s'enfuirent vers l'Euphrate, et *comme il n'y avait pas de ponts sur le fleuve, l'Euphrate fut le tombeau de la plupart des Turcs, l'Euphrate acheva la victoire d'Ibrahim.* Comme l'armée égyptienne se trouvait entre les Turcs et l'Euphrate, nous croyons pouvoir affirmer que les vaincus n'ont pas songé à passer pardessus le corps aux vainqueurs pour aller se noyer. Il serait aussi raisonnable, ce semble, d'admettre qu'ils se soient précipités dans

Digitized by Google

un terrain plus praticable l'armée entière aurait pu être prise aussi bien que son camp; douze à quinze mille Turcs seulement furent faits prisonniers. Toutes les tentes que l'armée égyptienne habita sans en déranger l'ordre, avec sacs, bagages, munitions et provisions, dix-huit à vingt mille fusils, cent soixante-dix-neuf pièces de canon, dont cent quarante-quatre avec leurs caissons et trente-cinq de gros calibre dans les redoutes de Biledjik, telles furent les dépouilles de la victoire. La bataille avait duré près de quatre heures et demie, l'action deux heures seulement. De savantes manœuvres avaient préparé le succès, le canon en fut l'instrument. La perte totale des deux armées a été évaluée à quatre ou cinq mille hommes environ, tant de blessés que de tués. On porte à quinze cents le nombre des blessés Turcs ou Egyptiens qui furent pansés; quant aux morts, ils ne furent ni enterrés ni comptés. On suppose que les Turcs, longtemps exposés au feu supérieur de l'artillerie égyptienne, essuyèrent une perte considérable.

Le jour même où se livrait cette bataille, la Chambre des Députés, à Paris, écoutait avec une

le port de mer qu'un journaliste, nous ne disons pas un journal, a récemment découvert à Alep.

Digitized by Google

attention paisible un rapport lucide et élevé[1] sur le projet de loi de dix millions que le ministère avait présenté afin d'assurer dignement la position de la France dans la Méditerranée; la Chambre entière s'associait aux conclusions du rapporteur. Le même jour, un envoyé de France, le capitaine Caillé, débarqué de la veille à Alexandrette, se rendait à Antioche par les difficiles chemins de traverse de l'Amanus, chargé de la lettre du Vice-Roi qui intimait à son fils l'ordre de suspendre les hostilités. En approchant d'Alep, le 26 au soir, il entendit résonner le canon et apprit en y entrant que c'était en réjouissance de la victoire de Nézib; Ibrahim l'avait annoncée en ces termes au gouverneur de la ville: « Je vous annonce que j'ai attaqué Nézib; en moins de deux heures j'ai pris l'artillerie, les munitions de guerre et de bouche. L'armée est toute soumise. Quant à moi, je ne m'arrêterai qu'à Konieh; pour vous, réjouissez-vous pendant sept jours et envoyez cette heureuse nouvelle sur tous les points. » Le seul canon qui fût resté dans la citadelle creva à célébrer la victoire. Si l'envoyé français arrivait trop tard pour empêcher la guerre, il lui restait à en prévenir la con-

(1) M. Jouffroy était l'auteur de ce rapport.

Digitized by Google

tinuation. Sans perdre de temps il partit d'Alep afin de rejoindre le généralissime.

Ibrahim voulait profiter de la victoire; c'était le Sultan qui avait décidé la guerre, et des instructions trouvées dans la tente de Hafiz, par lesquelles il traçait lui-même le plan de la marche de ses armées ou indiquait les moyens de succès, en étaient la preuve irrécusable[1]. Rejeter la guerre au Sultan et lui arracher les concessions utiles à l'affermissement de l'Egypte, tel était à cette heure le plan du vainqueur. Dès le lendemain de la bataille il était allé prendre possession du camp retranché sur la rive de l'Euphrate et de Biledjik; de là il avait envoyé Madjioun-Méhémet-Bey s'emparer d'Orfa. De retour à Nézib, après avoir communiqué à ses trois lieutenants Osman, Akhmet-Ménykli et Soliman, les ordres relatifs à l'envahissement de l'Asie-Mineure sur les deux points de Malatia et de Konieh, le jeudi 27 juin, il partit pour faire rentrer Aïntab dans la soumission. Les soldats Turcs ne l'avaient point attendu; la plupart des habitants, leurs chefs et le muphti avaient fui le châtiment de leur rébellion; le pardon de la ville fut imploré. Le pardon est l'un des attributs de la victoire, et sa clémence, en épargnant

(1) Voir aux pièces justificatives.

Digitized by Google

le sang des coupables, tripla pour les musulmans le ferdé de l'année courante. Sur la foi de ce pardon, le muphti, qui avait excité la défection en faveur des Turcs et l'avait dépeint lui-même comme un *rafdi*, un hérétique, osa revenir et en fut quitte pour une sévère réprimande. « N'est-ce pas moi, lui dit Ibrahim, qui ai rouvert les portes de la Kaaba aux vrais croyants? Une femme seule aujourd'hui peut entreprendre le pèlerinage des villes saintes. Puisque j'ai sauvé le Hedjaz des mains des ennemis de l'Islam, n'est-il donc pas injuste de m'appeler *rafdi*? C'est toi qui es un *khanzir* (l'animal impur selon les musulmans), puisque tu ne sais que fomenter des troubles et préparer la ruine d'un pays! » D'Aïntab le généralissime prit la route de Marach, dont le séparaient trois petites journées de marche.

Le 29 au soir il bivouaquait à Indjé-Sou, sa première étape, lorsque le capitaine Caillé parvint à l'y rejoindre. Chez un vainqueur tout nouvel hôte est le bienvenu comme un écho même de sa victoire; officier français, aide-de-camp du maréchal Soult, M. Caillé fut parfaitement accueilli; mais il avait une autre tâche que celle de féliciter le victorieux, et la tâche était délicate. Craignant de l'effaroucher en sortant brusquement de sa poche le bout de chaîne qui

Digitized by Google

devait le lier, embarrassé de le disposer favorablement sans exalter l'essor de hardis projets, il attendit à lui exposer sa mission le moment où Ibrahim s'informa des nouvelles de la flotte. Alors il lui remit la lettre de Méhémed-Ali. A la nouvelle de cet ordre de s'arrêter, Ibrahim déclare que c'est impossible. Nézib parle plus haut que son père, Nézib l'aurait autrement conseillé. Bref, il prenait sur lui de ne pas exécuter un ordre que le Pacha n'eût pas dicté si la victoire lui eût été connue. Il semblait avoir un remords de sa halte de 1833, à Kutahyeh, et regarder comme un devoir de la réparer. La diplomatie lui inspirait peu de confiance, et selon lui l'épée ferait plus vite la besogne que la plume. L'ordre du Vice-Roi, l'acceptation de la médiation française par l'Egypte, l'opposition de l'Europe à la guerre, la crainte d'une intervention étrangère dans les affaires de la nation musulmane, le nom de la France à qui l'Egypte n'était pas sans obligation, tous ces arguments furent épuisés par M. Caillé avec force et ménagement. Rien ne fit. « Avez-vous lu des livres d'histoire? dit-il brusquement à l'officier français; eh bien! où avez-vous jamais lu qu'un général victorieux s'arrêtât dans sa marche?... » Le négociateur réclamait que les deux divisions, destinées à se porter sur Malatia et Konieh ne

Digitized by Google

franchissent point le Taurus; le généralissime appuya son refus de la nécessité de dissiper les deux corps de réserve cantonnés sur ces points, d'empêcher les Turcs de reformer une nouvelle armée d'invasion et de faire vivre ses troupes. « Voyons, continuait-il avec sa vivacité d'interpellations; prenez le commandement de l'armée et mon trésor, conservez la Syrie et nourrissez mon armée; je suis satisfait. » Après une conférence de cinq heures, il consentit à ne point entrer de sa personne dans l'Asie-Mineure et renonça à l'occupation de Konieh, mais il persista dans son entreprise sur Malatia, protestant que rien au monde ne la lui ferait abandonner. Tout n'était pas encore gagné[1].

Le lendemain, à la pointe du jour, lorsque les troupes se remettaient en marche, M. Caillé sollicita d'Ibrahim une nouvelle audience. Déjà l'on abattait sa tente; sa garde et ses chevaux se tenaient à distance. L'accueil fut froid. C'était

(1) On a prétendu que Samy-Bey, premier secrétaire du Vice-Roi, avait été envoyé auprès d'Ibrahim avec des instructions qui modifiaient la lettre dont M. Caillé était le porteur et laissaient au généralissime la faculté de prendre le parti qu'il jugerait le plus convenable. Cela est complétement faux. Samy-Bey n'arriva au camp d'Ibrahim que vers le 15 juillet, et le résultat de la mission française prouve la bonne foi de Méhémed-Ali en cette circonstance.

Digitized by Google

en face de tous les préparatifs du départ que les deux interlocuteurs étaient debout. Il fallait pourtant lui arracher une dernière concession, il fallait, en prévenant tout empiétement sur le territoire de l'empire ottoman, obtenir une pleine garantie de la paix et une reconnaissance complète de la médiation de la France; c'était à ces conditions seulement que l'Europe perdait tout prétexte d'intervenir par des secours et la Porte toute tentation d'y acquiescer. De nouveaux efforts ne furent reçus qu'avec impatience; il déclara que dix ans d'explications ne changeraient rien à ce qu'il avait arrêté la veille. Passant d'une humeur sombre à de vifs emportements, il n'écoutait qu'en se faisant violence, il ne répondait qu'avec une dédaigneuse ironie; il fermentait encore de la victoire qu'une modération suprême l'obligeait à cuver. Enfin, frappé du maintien, de la persévérance et de la lucidité énergique des explications de l'officier français, cédant au nom répété de son père, au nom de la France, il consentit à ne passer le Taurus sur aucun point et à se contenter de l'occupation de Marach et d'Orfa pour couvrir sa frontière et subvenir aux besoins de ses troupes. Sur-le-champ même il se prêta à expédier un courrier pour arrêter le corps d'armée en mou-

Digitized by Google

vement sur Malatia. De Kara-Bounar, seconde étape avant Marach, il écrivit à son père une lettre où ces conventions étaient consignées et la contravention à l'ordre formel du Vice-Roi motivée[1]. Ibrahim s'arrêta à Marach.

Ainsi se trouva justifiée la mission ordonnée par le président du conseil. La France seule prévenait les conséquences d'une lutte que l'Europe entière n'avait pu ni voulu empêcher. Dans cette parole de la France heureusement traduite, Constantinople désarmée, malade de son Sultan couché, trouvait un abri contre une grave complication de troubles, l'ambition des puissances rencontrait une limite à l'excès de leur zèle, et la paix du monde était encore une fois sauvée le lendemain d'une victoire qui menaçait d'y allumer le feu de la guerre. La bataille de Nézib était à la fois l'ouverture et la fin de la campagne. Par une remarquable coïncidence, tandis que ces événements s'accomplissaient aux bords de l'Euphrate, au centre de l'Afghanistan, un nouveau mouvement se prononçait dans l'armée anglaise. Après avoir assis à Kandahar la légitimité de Chah-Soudjah commanditée par la Grande-Bretagne, le 27 juin, reposée de ses fa-

(1) Voir les pièces justificatives.

Digitized by Google

tigues, elle reprenait sa marche vers Ghizné pour en chasser les usurpateurs. L'Angleterre avait été moins heureuse en faisant combattre pour ses intérêts la légitimité contre l'usurpation en Syrie.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Détails sur la maladie du Sultan. — Les médecins grecs, MM. Constantin et Etienne Cara-Théodori. — Le médecin turc, Abdullak-Effendi, hekim-bachi. — Le docteur allemand, M. Neuner. — *Phthysis tuberculosa.* — Le docteur anglais, M. Millingen. — *Delirium tremens.* — Feux d'artifice. — Khosrew-Pacha.

L'empire avait perdu sa bataille et le Sultan se mourait. Mille bruits contradictoires circulaient sur la nature de son mal qu'enveloppait un vague mystère, et des pronostics désespérants, de consolantes assurances, tour à tour rapprochaient, éloignaient l'instant de la catastrophe.

Une sorte de privilége sembla longtemps attaché à la santé de Mahmoud. Avant sa maladie actuelle, il n'avait eu occasion de consulter ses médecins que deux fois dans le cours de son règne, la première, en 1828, pour un gros rhume qu'il avait pris à la suite de ses exercices

Digitized by Google

au camp de Ramis-Tchiflik et qui nécessita une saignée, la seconde, en 1837, pour un lumbago qui céda à l'application de quelques sangsues. Des excès inouïs devaient à la longue épuiser une santé dont la robuste plénitude avait défié tout genre d'intempérance. Peu après la destruction des janissaires, il avait commencé à s'adonner au vin, liqueur proscrite par le Prophète et baptême de l'œuvre du Réformateur. Sans doute les modifications morales d'un peuple ne sont jamais isolées d'une modification de son régime; l'Islamisme ne pouvait accepter la civilisation ni communier avec elle sans ranimer son sang engourdi, sans renier son intolérance par l'usage des vifs spiritueux de l'Europe. Mais ce fut dans l'abus même qu'avait frappé l'anathème sacré qu'il se plongea, au mépris de la loi et de toute modération, avec une inconcevable frénésie. Aussi naturellement que la vigne produit la grappe et la grappe le vin, il jugea le vin destiné à produire l'ivresse, et dès lors, après avoir successivement émoussé la force et la quantité des crûs les plus énergiques, il rechercha l'effet qui le fuyait et une saveur stimulante dans des flots d'eau-de-vie, de rhum et de boissons alcooliques, jusqu'à ce que leur fade impuissance l'obligeât d'y substituer l'esprit-de-vin rectifié. Son ivresse de chaque soir était de-

Digitized by Google

venue pour lui une habitude si impérieuse que, bien que son estomac, soulevé par la présence d'un liquide irritant, le rejetât à plusieurs reprises, il s'obstinait à dompter la répugnance de cet organe en le surchargeant à l'instant même d'une dose encore plus copieuse, image de cette opiniâtreté avec laquelle il imposait aux membres rebelles de son empire sa volonté réformatrice; si bien que, gorgé et regorgeant, après une lutte prolongée entre le flux et le reflux du terrible breuvage, saturé enfin de son essence, il tombait anéanti, et alors le successeur des califes, le régénérateur de l'Orient, était ramassé ivre-mort et transporté sur un lit par les témoins de ses orgies. Pendant plus de dix ans il pratiqua ce genre de vie; à cette surexcitation délétère, renouvelée presque chaque soir, se joignirent une agitation morale entretenue par les vicissitudes politiques contemporaines et le travail assidu de cabinet, auquel il consacrait régulièrement six à sept heures consécutives du jour. On sait que, dans sa méfiance ombrageuse, il ne permettait pas qu'une seule affaire, si insignifiante qu'elle pût être, fut dérobée à sa connaissance. Occupations, inquiétudes, plaisirs, Mahmoud prenait tout sans mesure. La constitution de fer dont il était doué, cette force héréditaire de la maison ottomane, pouvaient seules

Digitized by Google

résister aussi longtemps à l'action incessante de tant de causes de ruine.

Il y avait plus d'un an qu'il se plaignait quelquefois de faiblesse, de langueur, d'inappétence, de maux d'estomac, d'insomnie, d'agacement de nerfs; avec l'hiver de 1839 et les approches du printemps survinrent des accès de toux. Mais on se fiait à la solidité de son tempérament, il s'y fiait lui-même, et son extérieur n'offrait aucune trace d'altération. Pourtant, par un excès de sollicitude, Riza-Bey, son grand-chambellan, lui proposa d'user d'une décoction d'herbes que deux années auparavant Abdullak avait ordonnée pour lui purifier le sang; comme ce traitement printanier n'impliquait pas l'aveu d'un état maladif, il s'y soumit sans difficulté. A diverses reprises investi des fonctions d'*hekim-bachi* ou de chef des médecins de l'empire, Abdullak, destitué à cette heure, travaillait à rentrer en grâce; il fut chargé de présider à l'administration de cet innocent remède que l'on jugeait suffisant pour restaurer la santé du maître dans toute sa vigueur; bénigne démonstration contre la désorganisation qui poursuivait un progrès latent et allait soudainement éclater.

Le 8 mars, le Sultan, qu'une toux violente avait fatigué toute la nuit, consentit, sur de vives instances, à faire venir un médecin. Depuis la

Digitized by Google

fin de l'année précédente un docteur autrichien avait été mandé de Vienne pour compléter l'ameublement de la cour de Stamboul d'après le modèle d'une cour européenne, en y occupant la place de médecin de Sa Hautesse. Le peu de succès des premières cures de M. Neuner avait-il inspiré peu de confiance; Mahmoud, sensible comme tout Oriental au moindre vice extérieur, s'était-il prévenu contre un docteur non moins louche que savant, ou les intrigues du sérail avaient-elles provoqué son exclusion? Quoi qu'il en soit, un des médecins habitués du palais, M. Constantin Cara-Theodori, fut le seul appelé. Il en coûtait à l'orgueil du Grand-Seigneur de confesser sa participation aux infirmités humaines; il prétendit qu'il avait seulement pris froid depuis peu de jours et qu'il n'était pas malade. Bien qu'on eût découvert par hasard qu'il avait eu une perte de sang hémorroïdal, il refusa de l'avouer ; « *Bir cheïm yok*, je n'ai rien, » répétait-il à chaque instant, tant il prenait à tâche de cacher ses souffrances à son médecin, à son entourage et peut-être à lui-même! Loin d'être convaincu, le médecin grec, inquiet, déclara à Riza-Bey qu'il n'oserait entreprendre la guérison de l'auguste malade sans le concours d'Abdullak-Effendi et de l'un des autres médecins ordinaires du sérail qu'il lui

Digitized by Google

plairait de désigner. Le docteur Etienne Cara-Theodori et Abdullak lui furent associés, celui-ci, quoique médecin de nom seulement, comme la personne la plus capable, par son ascendant sur l'esprit du prince, de le décider au traitement qu'indiqueraient les deux premiers.

C'était une affaire délicate que de soigner le Sultan. Si le manteau impérial ne protége pas contre la plaie, il tient le médecin à distance. L'étiquette ottomane, qui restreint l'étude des symptômes sur le corps sacré du monarque et interdit l'irrévérence des questions catégoriques, l'espèce de dissimulation de la maladie qui s'accusait moins par des signes pathologiques bien déterminés que par des symptômes imputables à une sorte de malaise général, la dissimulation plus insidieuse encore du malade, tout contribuait à déguiser la gravité de la situation, le caractère véritable du mal, et à entretenir les illusions de l'entourage impérial; illusions funestes dont se nourrissait à son tour la superbe incrédulité de Mahmoud au cas de lèse-majesté d'une maladie.

Les médecins grecs, frappés de l'indice extérieur le plus facile à constater, crurent reconnaître dans son indisposition un rhume opiniâtre de poitrine; ce fut simplement l'objet de leurs efforts curatifs. Après lui avoir ordonné de

Digitized by Google

la décoction de graine de lin, ils le mirent, dans le courant d'avril, à l'usage du lait; l'impossibilité de digérer cette substance et les désordres qu'elle fit naître obligèrent à y renoncer. Le lichen et le baume de Tolu furent ensuite successivement prescrits. Tout à coup Abdullak-Effendi, qui ne voyait dans cette maladie qu'une suite de l'abus des liqueurs alcooliques, jugea dangereux de priver de toute espèce de stimulant un corps habitué à une surexcitation constante; en conséquence, il proposa d'administrer de l'opium à doses minimes souvent répétées et même de recourir à l'emploi du vin d'absynthe et de Tokay en petite quantité. Déjà même il se félicitait d'avoir obtenu une sensible amélioration; mais l'avis des médecins grecs était contraire au sien, et leur opposition silencieuse avait fait indirectement savoir au Sultan que sa maladie, d'une nature inflammatoire, ne pouvait que rapidement empirer sous l'influence de remèdes excitants. Mahmoud abandonna le traitement d'Abdullak et retourna aux tisanes adoucissantes.

Au milieu de ces tâtonnements du système antiphlogistique et de la doctrine de la tonicité personnifiés dans les demi-docteurs grecs et dans l'empirique turc, loin de guérir, le Sultan, vers les derniers jours d'avril, parut plus sérieusement menacé. C'était en ce moment que s'enga-

Digitized by Google

geait la campagne, et l'intensité de ses préoccupations politiques aggrava les effets de la maladie.

Tout en lui dénotait une profonde altération : épuisement manifeste, maigreur croissante, changement dans les habitudes, les goûts et les manières. Souvent les mets exquis et variés qu'il avait beaucoup aimés lui occasionnaient le dégoût jusqu'à la nausée. La boisson même lui avait inspiré une aversion invincible, et tout d'un coup il y avait complétement renoncé. Tantôt triste et rêveur, il gardait durant des heures entières un morne silence interrompu par de fréquents soupirs, des larmes ou des défaillances; tantôt, dans une agitation telle qu'il pouvait à peine rester en place, il parlait à perdre haleine sur une foule de sujets sans rapport entre eux; ou bien, sans consulter ses forces, il quittait inopinément un travail important de cabinet pour dissiper l'irritation dont il était obsédé par des courses fatigantes à cheval ou en voiture dans les promenades les plus éloignées de sa résidence, pour aller inspecter des bâtisses presque achevées et y ordonner de bizarres changements. Ce fut dans l'une de ces excursions que, visitant son nouveau palais de Tcheragan, il s'emporta contre l'architecte arménien pour avoir, d'après le plan qu'il avait lui-même hautement

Digitized by Google

approuvé peu de temps auparavant, placé dans la salle du trône des colonnes corinthiennes cannelées, et il lui enjoignit d'y substituer des colonnes lisses ornées de guirlandes de feuilles de vigne entrelacées de lierre. Ce qui semble surtout avoir caractérisé toutes les phases de son dépérissement, c'est un éréthisme cérébral de plus en plus prononcé. Le besoin de surexcitation dont il s'était fait une habitude s'assouvissait par une sorte de laborieuse débauche des facultés intellectuelles; comme retirée dans le cerveau et les nerfs, la vie s'y exerçait avec une exaltation déréglée, et la tête du Sultan, survivant à l'anéantissement du corps, prétendait tout embrasser, tout régir, tout dominer. C'était un paroxisme sans intermittence d'autorité absolue. Il voulait être tenu au courant de tout ce qui se passait dans son palais, dans le harem, à la Porte, dans les hôpitaux, dans les casernes, à bord de la flotte. Il ordonnait des modifications dans chaque département et envoyait le lendemain des ordres contraires à ceux de la veille qu'il semblait avoir entièrement oubliés. Durant ses journées et même une partie de ses nuits, il écrivait ou dictait des dépêches aux différents pachas de l'Asie-Mineure pour les presser d'opérer une levée en masse et de se réunir à l'armée de Hafiz afin

Digitized by Google

d'écraser le rebelle Egyptien. Les nuits se consumaient dans une insomnie désespérante, et ses rares instants de repos étaient troublés par des songes épouvantables. Chaque matin il se levait plus faible, et de jour en jour, avec effroi, on observait chez lui une toux plus obstinée, quelquefois accompagnée de vomissements, des accès réguliers de fièvre tous les soirs, un amaigrissement à le rendre méconnaissable, l'œil se cavant, un regard plus farouche, la brusquerie du geste, le tremblement des mains, la débilitation graduelle de tout le corps et la confusion ou l'incohérence des idées. Par une remarquable exception, l'enchaînement de ses mesures, ses calculs de dissimulation, l'inflexibilité de sa volonté, ne se démentirent pas un seul instant dans la poursuite de son idée fixe : sa vengeance contre Méhémed-Ali.

Dès le commencement de mars on s'était entretenu de la maladie du Sultan; chacune de ses apparitions publiques en avait été la révélation plus expresse. Lorsque, le 14 mai, il présida à l'inauguration de l'école de médecine à Galata-Seraï [1], le déclin de sa face impériale avait frappé tous les assistants. Dans ce jour solennel, Ab-

(1) L'école de médecine de Constantinople fut fondée peu de temps après la destruction des janissaires et dirigée alors

Digitized by Google

dullak avait été réintégré dans les fonctions d'hekim-bachi en signe d'un crédit habilement recouvré sur l'esprit du souverain plutôt qu'en récompense du succès de ses soins. Mais rien ne transpirait sur le caractère d'un mal dont les ravages étaient visibles, et tour à tour on le disait atteint d'une affection de poitrine, crachant le sang, souffrant d'une hépatite aigue, d'une fièvre nerveuse. Avec ces versions différentes se propageait la certitude de son danger. Mahmoud s'imaginait toujours cacher l'état alarmant de sa santé et n'y croyait pas même encore.

Enfin, lorsqu'il n'eut plus, sa flotte partie et ses ordres expédiés, qu'à attendre le résultat de

par Behdjet-Effendi. Un médecin français, Sat de Gallière, contribua par son zèle à la faire prospérer. La translation de l'école à Galata-Seraï était le signal d'une sorte de restauration de cet établissement qui tombait en décadence. Son avenir paraissait assuré entre les mains de M. Bernard, docteur allemand, qui en a conservé la direction. La haute administration en est dévolue au personnage investi du titre d'hekim-bachi. Ce chef du corps médical de l'empire, ce doyen de faculté est parfaitement étranger, selon l'usage, à l'art de guérir, et on le tire ordinairement du corps de la magistrature. Ce titre appartenait à Akhmet-Effendi, lorsqu'Abdullak l'obtint des bonnes grâces du Sultan. On lit sur la porte de l'école une inscription en turc ainsi terminée : ET CHACUN EN VOYANT CET ÉDIFICE S'ÉCRIERA : *Aférum!* (à merveille).

Digitized by Google

ses combinaisons, l'excitation morale qui lui avait communiqué une vigueur factice le laissa retomber, en s'affaissant, dans une faiblesse extraordinaire. Pour présider à l'ouverture du réservoir de Belgrade, il lutta contre un épuisement qu'avait accru depuis onze jours une perte quotidienne de deux ou trois onces de sang hémorroïdal, et ses efforts furent suivis d'évanouissements. Alors seulement il parut avoir conscience du péril.

Le lendemain, 14 juin, les médecins ordinaires du sérail furent appelés en consultation, et cette fois M. Neuner fut autorisé à y figurer. Introduits près de Mahmoud, ils le trouvèrent moitié assis, moitié couché sur un divan, et trahissant même une secrète inquiétude. Il tendit sa main : la main était moite et chaude; le pouls, faible, mou, égal, rendait cent vingt pulsations à la minute. Ensuite il montra sa langue couverte de glaires jaunâtres, se plaignit de manquer d'appétit et congédia les médecins. La situation du Sultan relevait l'importance du nouveau médecin dont le maître lui-même avait exigé la présence; il fut donc aussitôt sommé de faire connaître son opinion sur la nature de la maladie et le mode de traitement à suivre. Grand fut son étonnement! suffisait-il du coup d'œil qu'il venait de jeter en passant et du rap-

Digitized by Google

port qu'il avait préalablement entendu pour établir un diagnostic sûr et baser une thérapeutique rationnelle? A leur tour les médecins du sérail, non sans quelque dédain de son ignorance des usages, lui firent observer que le Sultan ne consentirait jamais à laisser toucher son corps par des mains infidèles, et que toute inspection, hors celle qui lui avait été permise, était une intolérable violation de la personne d'un Padischah. L'honnête docteur allemand ne démordit point de sa prétention. La conscience de ses devoirs, le sentiment élevé de sa profession lui persuadaient que le scrupuleux accomplissement des obligations médicales ne pouvait être un sacrilége, quel que fût le rang ou le culte du malade, et, refusant de se courber devant les barrières du préjugé et de l'étiquette : « Annoncez à Sa Hautesse, répliqua-t-il, que je me rendrais coupable d'une faute impardonnable envers elle, envers la science, envers le monde entier, si, d'après un aperçu aussi superficiel, je me permettais un jugement quelconque! » Ce ne fut pas sans résignation d'une part et sans curiosité maligne de l'autre qu'on attendit la réponse de Mahmoud. Contre l'attente générale il consentit à se laisser visiter, dernière innovation aux antiques usages acceptée par le Réformateur sur son lit de mort! M. Neu-

Digitized by Google

ner, le premier médecin chrétien peut-être qui ait interrogé de ses yeux et palpé de ses mains le corps d'un prince musulman, accomplit avec une respectueuse discrétion ce nouvel examen, pendant lequel Mahmoud ne cessa de répéter que sa tête et sa poitrine étaient parfaitement sains. Le docteur n'en crut pas moins constater l'existence d'une affection chronique de poitrine, et en outre un gonflement du bas-ventre, principalement dans la région de l'estomac; une tuméfaction du côté gauche du foie, qui était dur et douloureux, surtout à l'entrée des canaux hémorroïdaux; un dérangement dans les fonctions de l'estomac et du canal intestinal, accompagné d'absence d'appétit et d'une excessive constipation. En conséquence de cette seconde visite et des éléments antérieurement acquis, il eut la satisfaction d'établir sa diagnostique avec certitude; il reconnut pour une *febris hectica* cette fièvre suivie de maigreur et de défaillance, la jugea déterminée par un mal invétéré attaquant les poumons et le foie, et signala comme la maladie dominante une *phthysis tuberculosa* à son troisième degré. Quant à sa prognostique, elle fut des plus fâcheuses et n'accorda au Sultan qu'une courte prolongation d'existence; sa thérapeutique se borna à l'emploi des mucilagineux et des calmants. Ainsi, par une étrange

Digitized by Google

singularité, un représentant de la médecine européenne n'était convié au lit du Sultan, qui avait ouvert ses États à l'Europe, qu'au moment même où, tout espoir étant perdu, il n'y apparaissait que pour prononcer une condamnation selon les formes doctorales!

Le jour même de cette consultation, sur l'avis de l'hekim-bachi, le Sultan fut transporté au kiosque de Tchamlidja, renommé pour la douceur et la pureté de son air. Il se rencontra que Mahmoud entrait dans son dernier asile la veille du jour anniversaire de sa bataille contre les janissaires. Le 16, seconde consultation avec l'adjonction de MM. Mac-Carthy et Ansaldi, médecins du sérail. En approuvant la diagnostique et le traitement du docteur Neuner, ils pronostiquèrent plus favorablement que lui, augurant, d'après la charpente solide de la poitrine du Sultan, que les poumons n'étaient point encore endommagés. Le 18, troisième consultation. La maladie continuait ses effrayants progrès. Néanmoins on entrevit, dans la nuit du 19 au 20, une légère apparence d'amélioration; heureux incident que l'hekim-bachi s'empressa d'exploiter par sa tournée d'usage chez les principaux dignitaires de l'empire. En Turquie toute bonne nouvelle a sa taxe, et le *muzdè*[1], à l'occasion de la

(1) Bonne nouvelle, dont l'annonce est payée de cadeaux.

Digitized by Google

précieuse santé du maître, était une source certaine de bénéfices.

Ce fut à Khosrew-Pacha qu'Abdullak-Effendi réserva la primeur de la nouvelle. Intéressé à adopter pour base du tribut à prélever le contingent du personnage le plus considérable de l'empire et du courtisan le plus habile, il avait d'ailleurs à prendre la revanche d'une espièglerie du vieux ministre. En 1829, lorsque le divan avait été informé de la prise de Varna par les Russes, personne n'osait se charger de l'annoncer au Sultan. Khosrew, alors serasker, dut à la prééminence de son rang de rester chargé de cette dangereuse mission. Arrivé auprès de Mahmoud, il le jugea mal disposé à recevoir cette funeste communication, et il la remit à un moment plus propice. En se retirant il rencontra, prêt à entrer, Abdullak-Effendi qui, à titre de courtisan et d'hekim-bachi, s'informa de l'humeur du maître. « Grâce à Dieu, répondit Khosrew en passant, il a pris la chose mieux que je ne pensais. » Abdullak est à peine introduit : « Seigneur, murmure-t-il d'un ton consolateur en se prosternant aux pieds de Sa Hautesse, ce que Dieu a voulu, nous devons le vouloir. — Qu'est-ce donc? dit Mahmoud avec étonnement. — Un poil arraché à la crinière du lion ne fait pas la gloire de son ennemi. — Que veux-tu dire?

Digitized by Google

ajoute Mahmoud impatienté; parle! — Cela était écrit. — Parle! répéta-t-il de cette voix tonnante qui terrifiait ses sujets. — Seigneur! quoique les infidèles aient pris Varna... — Varna est pris! s'écrie le Sultan en fureur, Varna est pris!... » Et d'un coup de pied il renverse sur le tapis le malencontreux messager, qui se hâte de s'enfuir et de se dérober au courroux de son maître. Abdullak n'avait point oublié ce trait de Khosrew. Quant au malicieux visir, riant du succès de sa ruse, il s'en était justifié en disant : « Le rossignol ne porte que de bonnes nouvelles; il laisse porter les mauvaises au hibou. » A cette heure Abdullak avait pris le rôle du rossignol; il reçut de Khosrew une tabatière de la valeur de 100,000 piastres, et, en faisant valoir cette première munificence auprès des autres dignitaires, il recueillit dans ce seul jour 600,000 piastres de cadeaux (150,000 fr.), prix de sa tournée et salaire du *muzdè*.

Si le médecin avait fait une heureuse spéculation, le 21 au matin le malade ne s'en trouvait pas mieux. Ce jour était un vendredi. Comme pour se faire illusion à lui-même aussi bien qu'aux autres, il voulut assister à la prière publique. Malgré les instances de ses serviteurs de renoncer à son projet, ou du moins de se rendre à une mosquée proche de Tchamlidja, il désigna

Digitized by Google

par fanfaronnade la mosquée de la Validé à Scutari, éloignée de plus de deux milles de son habitation. Sur de nouvelles contradictions suppliantes, hors de lui-même, il s'écria en fureur : « J'étrangle le premier d'entre vous qui ose s'opposer à l'exécution de ma volonté. » Personne n'osa plus dire un mot, tant était grande la terreur que, même à ses derniers moments, il inspirait à son entourage ! Cet effort était au-dessus de ses forces; en se prosternant sur le sol de la mosquée, il éprouva une telle défaillance qu'on fut obligé de le relever. La chaleur excessive à laquelle il avait été exposé pendant près de trois heures d'allée et de retour en voiture ajouta à son épuisement, et l'alarme fut à son comble; pour lui il répétait que, hors un peu de faiblesse, il n'avait de sa vie été mieux portant. Sourd à toutes ces assurances, on demanda à hauts cris une quatrième consultation; l'hekim-bachi proposa d'y adjoindre quelques nouveaux médecins. Mahmoud n'eût pas voulu convenir que son état réclamait un surcroît d'auxiliaires et s'y refusa formellement; plus il s'affaiblisait, plus il affectait la santé. Le 23 eut lieu une cinquième consultation. Dans le redoublement de leur anxiété, ses serviteurs avaient appelé au kiosque un personnage fameux par ses austères dévotions et par l'efficacité de ses prières, qu'ils y établi-

Digitized by Google

rent comme une oraison en permanence pour le salut du souverain et du vicaire du Prophète.

Cependant la sultane Esma[1], inquiète pour les jours de son frère auquel elle était tendrement attachée, voulut lui envoyer son médecin de confiance, le docteur Millingen, et elle l'en fit prévenir; Mahmoud agréa cette offre. « Remerciez-la bien de ma part, dit-il à l'envoyé de sa sœur avec une affectueuse et touchante gravité; dites-lui de ne pas se chagriner, car le chagrin est fatal à celui qui l'éprouve autant qu'à celui qui le cause. Quant aux prières qu'elle veut bien adresser à Dieu pour moi, dites-lui combien ma reconnaissance est grande; des prières qui partent d'un cœur aussi bon et aussi pur doivent être agréables à celui qui peut tout. »

Le 27 juin eut lieu la sixième consultation, à laquelle M. Millingen[2] fut convoqué. L'hekim-bachi entretint les médecins des progrès de la maladie depuis leur dernière visite. Les attaques de fièvre avaient été plus violentes, et sous leur influence le Sultan s'était trouvé, la nuit précédente, dans un état d'étourdissement absolu. En effet, paraissant ne plus distinguer et

(1) La sultane Esma, sœur de Mahmoud et veuve du célèbre capitan-pacha Kutchuk-Husseïn, favori de Sélim III.

(2) M. Millingen est l'un des médecins qui avaient mérité la confiance de lord Byron à son lit de mort.

Digitized by Google

ne plus entendre, il prononçait des sons inarticulés et des paroles incohérentes, parmi lesquelles plus d'une fois on crut démêler le nom de son odieux adversaire, le nom de Méhémed-Ali. Pour mieux persuader qu'il n'était point malade, il refusait de prendre tout médicament. Il ne voulait personne auprès de lui, rendait inaccessible la prostration de sa majesté, et ne souffrait pas la présence de ses plus proches. Le mari de sa fille aînée avait sollicité la grâce d'être admis; deux mots prononcés d'une voix rauque et forte avaient à peine précipité Halil de l'entrée de la chambre aux pieds du Sultan qu'un geste impérieux repoussa Halil hors du mystérieux sanctuaire d'un monarque mourant. Dans ces circonstances critiques, l'hekim-bachi s'était décidé, ce qu'il n'avait jamais fait, à ne pas quitter, même de nuit, le kiosque impérial; de son côté Riza-Bey fit connaître que Mahmoud continuait à vouloir prendre lecture de toutes les dépêches venues de la Porte, et avait dicté lui-même chacune des réponses, comme s'il eût joui de sa pleine santé, réponses portant l'empreinte du désordre de ses fonctions intellectuelles. Mahmoud jusqu'au bout était le Padischah, le maître, l'arbitre suprême de l'empire.

Pendant que les autres médecins attendaient dans un appartement voisin, le docteur anglais

Digitized by Google

fut introduit dans la chambre du Sultan. Ce prince était étendu sur un lit, se tenant couché tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, la tête soutenue par plusieurs oreillers. Sa respiration était laborieuse, ses efforts de toux imparfaits. Les saillies osseuses de sa longue figure s'accusaient fortement au milieu des ruines d'une profonde maigreur. Dans son orbite dévasté l'œil était vitré. Tandis qu'il livrait son pouls au médecin, ses regards restaient fixement attachés sur les pages qui, pour tempérer la chaleur excessive dont il se plaignait, faisaient constamment jouer deux énormes éventails. Ses mains étaient tremblantes, ses extrémités exténuées, couvertes d'une transpiration froide et visqueuse. La lumière lui était tellement insupportable que lorsque M. Millingen, afin de mieux examiner la langue, eut fait entr'ouvrir les rideaux, d'un signe il ordonna qu'on les refermât à l'instant. La langue, d'un rouge foncé sur les bords, était empâtée d'un enduit jaunâtre, les dents couvertes d'une croûte fuligineuse, les lèvres sèches. Dévoré de chaleur, il n'éprouvait presque pas de soif. Toute sa physionomie avait les caractères de l'ivresse. Il ne comprenait les questions qu'imparfaitement ou n'y répliquait qu'en termes vagues et décousus. Quoiqu'il eût déjà vu M. Millingen, que peu de mois auparavant durant la maladie du prince

Digitized by Google

héréditaire il avait invité à prendre part aux consultations, il ne le reconnut point. Au lieu de répondre au message dont la sultane Esma l'avait chargé auprès de sa personne, il tourna les yeux vers l'hekim-bachi, et lui demanda s'il n'était pas plus gros que son frère Behdjet-Effendi ou que l'eunuque noir Bekir-Aga, ancien trésorier du sérail. Le docteur ayant interrogé l'un des pages au sujet de quelques renseignements : « Demande à cet homme, dit le Sultan en s'adressant au page, s'il n'a pas vu, il y a peu de jours, le Sultan Mustapha, mon frère? » Mustapha était son triste prédécesseur, mis à mort par son ordre.

De retour auprès de ses collègues, le docteur anglais jugea qu'il n'y aurait ni convenance ni prudence à désigner la maladie par le nom qu'il lui avait assigné sans la moindre hésitation. Chacune de ses paroles eût figuré dans le rapport de la consultation, qui devait être transmis au harem impérial aussi bien qu'à la Porte; l'exposé sincère de la maladie et de ses causes eût été un manque de tact sans aucune espèce d'utilité dans l'état désespéré du Sultan. Il se borna, avec l'approbation de ses collègues, à proposer quelques modifications au traitement indiqué, et se retira avec eux.

D'heure en heure l'état de Mahmoud empirait,

Digitized by Google

et la nuit du jeudi au vendredi se passa dans d'épouvantables angoisses. Le vendredi 28, vers huit heures du matin, il tomba dans une syncope si profonde que les personnes qui seules osaient pénétrer dans sa chambre, croyant qu'il avait rendu le dernier soupir, remplirent le voisinage de leurs cris et de leurs gémissements. Le harem impérial, qui habitait une maison de campagne à proximité de la résidence du Sultan, persuadé de sa mort, partit à l'instant sous la surveillance des eunuques pour le palais de Beylerbey; le bruit en parvint même jusqu'à Constantinople. La désolation régnait dans l'intérieur de Tchamlidja, la stupeur aux alentours. Cependant à midi, du haut du minaret d'une mosquée bâtie en trois jours dans la cour même du kiosque pour l'usage de Mahmoud, le muezzin annonça la prière publique; l'iman récita solennellement l'oraison consacrée pour le Sultan mourant; d'une voix émue les troupes sous les armes répétèrent *amin*. A cette même heure la même prière s'élevait au ciel de toutes les mosquées de Constantinople, et partout l'*amin* des vrais croyants y répondait avec ferveur. Revenu peu à peu de sa longue léthargie, le Sultan, derrière les rideaux de sa fenêtre donnant sur la cour, put entendre les vœux adressés pour le salut de ses jours. « A boire, » dit-il en reprenant ses sens.

Digitized by Google

Rappelé en toute hâte à Tchamlidja, pressé d'appliquer les secours de son art, M. Millingen se défendit d'administrer seul les remèdes qu'il croyait convenables, attendu que selon lui le Sultan était dans une situation où les secours les plus énergiques n'auraient d'autre effet que de prolonger sa vie de quelques instants et d'adoucir son agonie. Riza-Bey le déchargea de toute responsabilité en répliquant que tout le monde regardait la mort du Sultan comme inévitablement prochaine; à cette heure il était uniquement de leur devoir de diminuer autant que possible les souffrances de leur maître, et d'ailleurs chaque moment de gagné dans des circonstances aussi compliquées était pour l'empire même d'un prix incalculable. De telles assurances vainquirent la scrupuleuse réserve du médecin; il comprenait de quelle importance politique pouvait être l'accomplissement de ses fonctions médicales; dès lors il n'hésita plus à déclarer son opinion. Selon sa conviction profonde, Mahmoud était atteint du *delirium tremens* ou *erethismus ebriosorum*, maladie qui en général termine l'existence de ceux qui s'adonnent avec excès à l'usage des boissons alcooliques. Or, sa propre expérience, confirmée par les observations des médecins d'Europe, lui avait démontré que l'opium, administré pendant

Digitized by Google

la première et même la deuxième période de ce terrible mal, était l'unique moyen d'en ralentir les progrès. Malgré l'état désespéré du Sultan, il était persuadé que ce médicament parviendrait à assoupir ses douleurs et à prolonger de plusieurs heures son existence. A moitié convaincu, balançant encore à permettre cette médication extraordinaire, Riza-Bey exigea la description de cette maladie, afin de reconnaître par lui-même ce qu'elle offrait de ressemblances avec la maladie de son maître. Izzet-Bey, qui comme Riza vivait depuis plusieurs années auprès de Mahmoud, et l'hekim-bachi assistèrent à cette monographie du *delirium tremens*. Quel ne fut pas leur étonnement en écoutant l'exposition de tous les symptômes pathognomoniques de la maladie! A plusieurs reprises ils rendirent témoignage par leurs exclamations interruptives, et quand le médecin eut fini : « Vous nous retracez les souffrances du Sultan, lui dirent-ils, avec une telle exactitude qu'il nous serait impossible, à nous qui jour et nuit sommes demeurés à ses côtés, d'en présenter un tableau plus vrai. Hélas! quel malheur que nous ne vous ayons point consulté plus tôt! Il vous aurait été facile de guérir un mal qui vous est si parfaitement connu. »

Sans doute le docteur anglais avait nettement indiqué la cause de la maladie du Sultan; l'ex-

Digitized by Google

citation nerveuse déréglée, le tremblement des mains, le dégoût des aliments, la répugnance à toute boisson, le désordre des facultés intellectuelles qui présentait les symptômes de l'ivresse passée en quelque sorte à l'état chronique avec l'alternative de ses fougues et de son abrutissement, tout appelait cette dénomination de la nosographie, *delirium tremens*. Toutefois cette caractérisation de la maladie n'exclut pas absolument la vérité du diagnostic de M. Neuner et des autres médecins, qui avaient reconnu une affection des poumons, de l'estomac, du foie et des intestins. Le régime de Mahmoud avait incontestablement altéré tous ses organes; seulement, et c'est là ce qui laisse au docteur anglais l'avantage d'un coup d'œil plus pénétrant, ce qui justifie sa réputation de sagacité, son énonciation impliquait positivement la cause première de cette vaste perturbation, en constatait l'apparition dans tous les phénomènes morbides, et dégageait sa scandaleuse et fatale prédominance pour la signaler à toutes les ressources de l'art! Le mabeïn le comprit si bien qu'à l'instant même les autres médecins furent exclus du sérail et que M. Millingen resta seul chargé de ranimer par ses soins suprêmes la vitalité presque éteinte du Sultan

Une potion fut aussitôt préparée, se compo-

Digitized by Google

sant d'une infusion de deux scrupules de valériane dans deux onces d'eau, à laquelle on ajouta soixante gouttes de laudanum. Un quart de cette potion fut administré de demi-heure en demi-heure. A peine le Sultan en eut-il pris la moitié que le calme succéda comme par enchantement aux longs tourments d'une agitation incessante. Le sommeil, qui depuis cinq jours n'avait pas un seul instant fermé ses yeux, appesantit peu à peu ses paupières crispées, et au bout d'une demi-heure il reposait paisiblement. Ainsi, quand le Réformateur se mourait des breuvages de l'Europe, on ne suspendit ses douleurs, on n'eût rappelé la vie peut-être qu'en faisant couler dans son sang, irrité par leurs âcres et énergiques saveurs, le breuvage engourdissant de l'Orient. Mahmoud avait fait du vin l'antidote de l'opium; à son tour l'opium redevenait pour lui le contre-poison du vin. Après trois heures de repos le Sultan se réveilla et crut renaître. Il répandit la joie autour de lui en annonçant qu'il se sentait infiniment mieux. Il s'assit pendant près d'une heure sur son séant, fuma deux pipes et mangea de quelques mets légers. Cette heureuse et soudaine révolution releva tellement l'espoir de ses courtisans que, pour remercier la Providence de cette grâce inattendue, ils lui offrirent vingt-et-un moutons en sacrifice. Sur

Digitized by Google

l'ordre même du Sultan, on fit sortir de quarantaine près de deux cents pèlerins revenus de la Mekke et parmi lesquels s'étaient déclarés quelques accidents de peste. On délivra également tous les détenus pour dettes, en même temps qu'un firman prescrivait de les faire liquider par le trésor particulier de Sa Hautesse. Vers le soir un brillant feu d'artifice annonça à Constantinople cette heureuse nouvelle.

La nuit du vendredi au samedi fut tranquille, sans autre auxiliaire pharmaceutique qu'une légère infusion de tilleul avec quelques gros d'eau de fleur d'oranger et trente gouttes de laudanum en deux fois. Pourtant le désordre des facultés intellectuelles avait commencé à reparaître; quoique la fièvre qui le dévorait deux jours auparavant se fût apaisée, le pouls était redevenu intermittent avec moins de force; le tremblement des extrémités supérieures persistait et des soubresauts se faisaient remarquer dans les tendons. Sur la demande expresse de Mahmoud, un léger purgatif lui fut donné, mais ne produisit aucun effet, malgré les intercessions du cheikh qui depuis le vendredi avait été mandé au kiosque afin d'ajouter à l'efficacité des médicaments celle de ses prières. Plus hardi que le médecin anglais, ce saint personnage avait affirmé qu'au bout de sept jours le Sultan, plus

Digitized by Google

fort que jamais il ne l'avait été de sa vie, irait à cheval à la mosquée, et ses prédictions semblaient d'autant plus probables que l'astrologue du sérail avait déclaré, en réponse aux consultations de la famille impériale et des ministres de la Porte, que, si le Sultan survivait à la journée du mardi de la semaine qui venait de s'écouler, il n'y avait plus rien à craindre pour sa vie de toute l'année. De nouveaux feux d'artifices furent tirés dans la soirée du samedi.

Ainsi, grâce aux prédictions de l'astrologie, aux prophéties de la religion, aux signes de la vitalité forcément provoqués, aux manifestations éclatantes de l'espoir renaissant dans le palais, se propageait le bruit d'une sorte de résurrection miraculeuse de Mahmoud, cependant que s'acheminait vers le kiosque de Tchamlidja le *chameau noir qui va s'agenouillant devant toutes les portes;* ainsi l'Orient figure la mort. Le dimanche matin 30 juin, M. Millingen, voyant décroître l'effet de la stimulation des remèdes et les forces du malade s'affaisser, déclara à Riza-Bey qu'il croyait impossible que Sa Hautesse vécût encore vingt-quatre heures. Tout ce qu'avait pu l'art était épuisé. Il crut de son devoir de faire la même communication à Halil-Pacha, gendre du Sultan, et à Khosrew, le Nestor des visirs, en les prévenant que, si quelques me-

Digitized by Google

sures étaient nécessaires au maintien de la tranquillité publique durant le passage d'un règne à l'autre, l'instant était venu. Khosrew, par ses intelligences avec le harem et avec le kiosque, avait d'exactes informations; il avait même repris sur le divan une influence que la défaveur du maître pouvait seule lui enlever; à mesure que l'état du Sultan empirait, le crédit du ministre renaissait. Ce vieillard, qui avait vu mourir trois sultans, Abd-ul-Hamid, Sélim et Mustapha, était résigné à survivre au quatrième, et, sans rivaux à cette heure, il s'apprêtait à monter au faîte du pouvoir ministériel, un pied sur la tombe du père et l'autre sur la première marche du jeune trône du fils.

Néanmoins, les bulletins les plus rassurants continuèrent d'être envoyés d'heure en heure à la Porte. Un ministre européen, qui voulut s'assurer de ce qu'il y avait de vrai dans les bruits contradictoires dont se repaissait la curiosité publique, se rendit le dimanche matin jusqu'au kiosque de Tchamlidja; là il trouva ce qu'il avait trouvé à la Porte au sujet de la guerre et de la paix, l'imposture officielle, déclarant que depuis vendredi la santé de Sa Hautesse ne cessait de s'améliorer. C'était une prudence légitime. En Mahmoud c'était plus qu'un souverain qui s'éteignait, c'était le symbole, le héros

Digitized by Google

d'une révolution; tant que l'on serait persuadé qu'il lui restait un souffle et un regard, le souvenir de son pouvoir redoutable suffirait pour tout contenir; la certitude de sa mort prochaine eût éveillé les espérances des factieux. Entre le soleil levant et le soleil couchant il ne devait pas y avoir d'ombre propice aux complots; aussi le soir du dimanche de nouveaux feux d'artifice firent lire à Constantinople en brillants caractères un bulletin favorable de la conservation des jours du souverain qui avait commencé son règne il y avait près de trente et une années et les avait remplies de tant de malheurs, d'audace et de terreur!

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Digitized by Google

Digitized by Google

PIÈCES JUSTIFICATIVES

ET

DOCUMENTS OFFICIELS.

PROLOGUE.

N° I.

LETTRE DE BOGHOS-BEY
A M. MIMAUT, CONSUL GÉNÉRAL DE FRANCE.

Alexandrie, le 3 septembre 1840.

Monsieur, dans la position actuelle de l'Orient, le Vice-Roi croit de son devoir de faire au gouvernement de France quelques communications confidentielles qui ont été suggérées par l'intérêt tant de la France que de la Turquie.

Le gouvernement de France sait que le premier objet des pensées de Son Altesse a toujours été de détruire l'influence funeste que la Russie exerce depuis tant d'années sur la Turquie, et d'organiser des moyens pour faire reculer cette première puissance dans les limites qui assureraient une indépendance positive, non-seulement à la Turquie, mais aussi à la Perse. Si le Vice-Roi a désiré avoir la Syrie sous sa domination, c'était uniquement avec cette intention. Il avait espéré après la bataille de Konieh pouvoir opérer un tel changement dans le gouvernement

Digitized by Google

et dans le système à Constantinople que les desseins de la Russie, moyennant l'assistance de la France et de l'Angleterre, auraient été bientôt déconcertés. Mais le Vice-Roi a été obligé de céder aux exigences de la politique européenne, et de se désister de ses vues patriotiques, dans lesquelles il avait été secondé par la plus grande partie de sa nation. Après la convention de Kutahyeh, il s'est expliqué franchement avec Halil-Pacha, l'envoyé de la Porte, sur la conduite qu'il lui semblait de l'intérêt commun de suivre pour délivrer la Turquie de l'esclavage de la Russie, et il a promis de coopérer de tous ses moyens à la réussite de cette entreprise. Mais Son Altesse a eu la mortification de voir que ses démarches ont été accueillies avec méfiance, et que l'influence de la Russie, au lieu de diminuer, augmentait journellement à Constantinople. Loin de penser au bonheur de son peuple, la Porte, excitée par les conseils de la Russie, n'écoutait que les insinuations de la vengeance.

Dans cet intervalle a eu lieu la mission d'Akhmet-Pacha à Saint-Pétersbourg, dont le résultat a été de tromper la Porte par un prétendu acte de générosité de la part de l'empereur Nicolas, en remettant une portion d'une dette qu'il ne pouvait jamais espérer de voir liquidée, tandis qu'en échange il lui a été cédé un territoire en Asie qui facilite davantage l'exécution de ses projets ultérieurs. Depuis plusieurs mois la Porte avait commencé à faire passer des troupes à Sivas, dont le commandement avait été confié à Reschid-Méhémed-Pacha, ex-grand-visir, qui avait été fait prisonnier par Ibrahim-Pacha à la bataille de Konieh. Ces dispositions ne laissaient aucun doute sur les sentiments de la Porte envers

Digitized by Google

le Vice-Roi, et elle a donné une nouvelle preuve de son ressentiment par l'accueil presque insultant accordé à son envoyé, qui avait été porteur de riches présents et chargé d'assister au mariage de la princesse fille du Sultan. Néanmoins, le kapi-kiahia (ou agent) du Vice-Roi a été expédié en Égypte tout récemment pour terminer les discussions sur le tribut à payer à la Porte; mais en même temps, par les intrigues de ses agents et par la distribution de l'argent, elle excitait les habitants de la Syrie à la révolte. Dans les montagnes de Naplouse, de Jérusalem et de Khalil-Rahman, les insurgés étaient en telle force qu'il a fallu trois semaines pour les soumettre entièrement. Il est reconnu que le devoir d'un prince lui impose de maintenir le bon ordre et la tranquillité dans son pays, et de se mettre en état de repousser les attaques d'un ennemi quelconque. Pour cet objet, il lui est accordé le pouvoir de prendre parmi ses sujets, d'une manière équitable, le nombre d'hommes nécessaire pour recruter l'armée. Voilà ce que Son Altesse avait en vue lorsque ces montagnards saisirent l'occasion pour faire éclater l'insurrection préalablement combinée entre eux et la Porte. Il paraît que la Porte a considéré ce moment comme le plus favorable pour lever le masque et se déclarer ouvertement contre Son Altesse, sans attendre le résultat de la mission de son vékil, et sans recourir à la médiation de quelque puissance amie pour arranger définitivement les questions peu importantes qui restaient en discussion.

Cette conduite prouve trop clairement que la Porte s'est abandonnée entièrement à la Russie, et que, pour satisfaire à sa haine contre l'Égypte, elle n'hésite pas à

Digitized by Google

allumer de nouveau une guerre civile dont les conséquences ne peuvent qu'être désastreuses pour la Turquie, qui sera ainsi exposée à tomber sans résistance en proie à son inexorable ennemie.

Cet état de choses a été depuis longtemps préparé par les procédés perfides de la Russie. Les usurpations continuelles de cette puissance sur le territoire ottoman et sur la Perse ont tellement affaibli leurs moyens de défense et démoralisé l'esprit des deux nations que, sans un effort puissant et énergique de la part des autres puissances qui ont un intérêt immédiat à conserver l'équilibre de l'Europe, ces deux pays doivent bientôt succomber à l'ambition insatiable de la Russie.

Le Vice-Roi a déjà manifesté au gouvernement français son désir d'employer toutes les ressources en son pouvoir pour la régénération de sa nation et pour la délivrer de son esclavage. Les montagnards de la Syrie, qui avaient jusqu'ici résisté à tous les pachas de la Porte, sont maintenant soumis et désarmés. La tranquillité du pays est ainsi assurée pour l'avenir. Parmi ces gens, Son Altesse recrute son armée régulière avec d'excellents soldats. La population guerrière de l'Arabie contribue encore à renforcer son armée, de manière que le Vice-Roi sera bientôt en état de retirer ses troupes égyptiennes de ces contrées. Sa marine est composée actuellement de sept vaisseaux et de six frégates bien armés et bien équipés, et il peut en accroître considérablement le nombre par les ressources en matelots que la Syrie lui fournit.

Avec tous ces moyens, Son Altesse aurait en peu de temps une armée disponible de cent cinquante mille hommes, prête à coopérer avec les autres puissances

Digitized by Google

amies dans la glorieuse entreprise de délivrer la Turquie et la Perse du joug de la Russie, et il ne doute nullement, avec un pareil appui, de pouvoir réveiller les énergies languissantes de la nation et de s'assurer même de l'armée de Reschid-Pacha, qui est trop attaché aux véritables intérêts de sa patrie pour se prêter aux desseins et aux intrigues du serasker Khosrew-Pacha et de la Russie.

La conduite de la Porte obligeant ainsi le Vice-Roi à tenir constamment sur pied une armée de cent cinquante mille hommes, outre une marine considérable, il se trouverait même en état avec ces moyens et l'appui de la nation de soutenir une guerre contre la Russie, et il est prêt à se mettre en relation avec la Perse pour cet objet si le gouvernement de France l'approuve.

Ayant fait une exposition aussi franche de ses vues et de ses moyens, Son Altesse espère que le gouvernement de France voudra bien lui communiquer, avec la loyauté qui l'a toujours caractérisé, ses sentiments et ses intentions à ce sujet pour servir de guide à sa conduite.

Si le gouvernement de France ne croit pas que le moment soit favorable pour mettre à exécution un tel projet, il peut en tout temps compter sur l'empressement de Son Altesse à seconder ses vues. En attendant, le Vice-Roi soumet à sa considération la position embarrassante dans laquelle il se trouve placé par ce dernier procédé de la Porte, et il demande de son équité et justice s'il n'est pas justifié à déclarer ouvertement son indépendance, comme il est décidé à le faire dans le cas où elle persisterait dans son hostilité. Car la Porte ne doit pas s'attendre que Son Altesse resterait tranquille spectateur de tous

Digitized by Google

ses complots contre son existence politique, sans avoir jamais donné un plausible prétexte pour ses attaques.

Dans la supposition que les vues politiques de la France peuvent être d'accord avec celles de l'Autriche et de l'Angleterre sur la nécessité d'employer des mesures efficaces pour mettre un terme aux empiétements de la Russie dans l'Orient, le Vice-Roi a cru à propos de faire aussi à ces deux cabinets une communication semblable.

Je vous prie, M. le Consul, de vouloir bien transmettre cette communication confidentielle à votre gouvernement, et de solliciter une réponse le plus tôt possible.

N° II.

DÉPÊCHE DU MINISTÈRE FRANÇAIS AU CONSUL GÉNÉRAL DE FRANCE.

Monsieur, j'ai reçu les dépêches que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser jusqu'à la date du 10 septembre. Celle que je vous écrivais le 23 du même mois vous sera déjà parvenue sans doute, et vous aura préparé à l'accueil que devait recevoir à Paris et à Londres l'étrange communication de M. Boghos. Vous voudrez bien, monsieur, faire à cette communication la réponse dont vous trouverez ci-joint le projet. M. Campbell est chargé par son gouvernement d'en remettre une absolument identique par ses prémisses et par ses conclusions.

Lord Granville m'a donné lecture du rapport de votre collègue. J'ai dû y remarquer que c'était uniquement sur les représentations de M. Campbell que M. Boghos s'était décidé à vous passer la note que vous m'avez trans-

Digitized by Google

mise. Nous voyons par là ce qu'il faut penser de ces protestations de confiance dont le Pacha est si prodigue envers nous. Au surplus, lorsque vous en ferez l'observation à M. Boghos, vous aurez soin qu'il ne se méprenne pas sur la valeur que nous y attachons. Nous n'entendons nullement réclamer contre une préférence; nous voulons seulement montrer au Pacha que nous ne sommes ni dupes ni aveugles. La sagacité de Méhémed-Ali a été singulièrement en défaut, monsieur, lorsqu'il a conçu la démarche à laquelle il s'est porté envers les cours de Paris, de Londres et de Vienne : les considérations développées dans les notes de M. Boghos en font foi. Il a cru faire illusion en France et en Angleterre en s'adressant à ce qu'il jugeait être dans l'une et dans l'autre de la passion sans discernement contre la Russie. Plus timide avec le cabinet de Vienne, il s'est plus particulièrement retranché sur le terrain des récriminations contre la Porte, et s'est, en quelque façon, présenté comme victime pour réclamer le droit de se faire oppresseur. Si Méhémed-Ali s'était mieux rendu compte des véritables dispositions des puissances; si, pour mieux apprécier la situation de l'Europe, il se fût appliqué à comprendre d'abord comment et par quelles influences tant de complications menaçantes avaient été depuis quatre ans constamment écartées; si enfin, s'interrogeant lui-même, il eût cherché à quel titre il pourrait se flatter d'échapper à l'œil scrutateur des cabinets, de leur faire prendre le change ou de les entraîner à partager ses propres illusions, il aurait sûrement renoncé à des manifestations qui devaient appeler sur lui au plus haut degré la méfiance de celles même des cours qui jusque-là s'étaient

Digitized by Google

plû à lui donner des preuves si multipliées de leur bienveillance.

M. Boghos dans sa communication s'étend sur l'ascendant de la Russie à Constantinople, et c'est pour détruire cet ascendant, pour imposer à cette puissance des limites capables d'assurer désormais l'indépendance de la Porte, et même celle de la Perse, que Méhémed-Ali nous propose un plan qui doit infailliblement commencer par le bouleversement de l'empire ottoman, puisque dans les considérants de ce projet il s'attaque pour le moins autant à la Porte qu'à la Russie. Rappelez à Méhémed-Ali, monsieur, que, s'il n'eût pas envahi la Syrie, s'il n'eût pas ensuite, en dépit de nos instances, je pourrais ajouter de ses promesses, franchi le Taurus, la Porte ne se serait point jetée dans les bras de la Russie, et n'aurait pas eu à subir ou à solliciter le traité du 8 juillet. Rappelez-lui que, si les cours de Paris et de Londres ont protesté contre ce traité, c'est surtout parce qu'elles n'ont pas pu reconnaître au cabinet de Saint-Pétersbourg le droit exclusif de protéger la Porte, et non pas, certes, pour laisser le champ libre aux entreprises d'un vassal du Sultan, lorsque ces entreprises seraient de nature à provoquer le retour des Russes à Constantinople. Dites enfin au Pacha qu'on sait assez que penser en Europe de ses moyens pour réaliser de si vastes projets, qu'exploiter un pays n'est pas le régénérer, et que la puissance presque uniquement organisée pour détruire ne saurait être celle qui offre des garanties bien réelles, soit pour fonder, soit pour consolider ses œuvres.

M. Boghos accuse la Russie d'avoir excité la Porte à entretenir et à exploiter les troubles de la Syrie, dans le

Digitized by Google

but de se venger du Pacha et de recouvrer la possession de cette province. Il faut, monsieur, que les nombreux agents de Méhémed-Ali à Constantinople l'aient bien mal servi dans ces derniers temps pour lui avoir laissé ignorer une circonstance aussi remarquable, aussi décisive même que celle de la déclaration remise à la Porte par le chargé d'affaires de Russie, déclaration dont j'ai déjà fait mention dans ma dépêche N° . Je dois penser qu'en effet il ne la connaissait point lorsque M. Boghos rédigeait sa note, car autrement la sagacité du Pacha eût attendu sans doute une occasion plus favorable pour proposer aux trois cours contre la Russie une espèce de plan de croisade.

Je passe aux griefs articulés par Méhémed-Ali contre la Porte. Je n'entends pas dire qu'envisagés sous un certain point de vue ces griefs n'aient pas quelque chose de plausible; mais de son côté la Porte ne pourrait-elle pas justifier aisément, sinon sa conduite politique assurément fort peu habile, au moins ses sentiments et ses méfiances à l'égard du Pacha? Longtemps, il est vrai, Méhémed-Ali a conservé envers elle les dehors de la soumission; il a eu l'art de choisir ses positions de telle sorte qu'il parût faire, uniquement pour venir en aide à Sa Hautesse, des sacrifices qu'il faisait en réalité pour sa propre grandeur. Mais devait-on s'y méprendre à Constantinople? N'y devait-on pas remarquer qu'en définitive les revers de l'empire profitaient presque toujours au développement et à l'extension de la puissance égyptienne? Chaque demande de secours au Pacha n'était-elle pas l'objet d'une négociation dont l'issue était habituellement marquée par quelque sacrifice imposé à la Porte? Lorsqu'a eu

Digitized by Google

lieu l'expédition de Syrie, pouvait-on exiger du Sultan qu'il n'y vît qu'une simple querelle entre deux vassaux? Car, à cette époque, il faut le remarquer, M. Boghos n'écrivait pas encore que, dans la première pensée du Pacha, l'expédition faisait partie d'un plan destiné à protéger contre l'influence russe l'indépendance de Sa Hautesse. Enfin, monsieur, un monarque est-il obligé de croire aux protestations pacifiques d'un puissant vassal qu'il sait avoir médité sa perte et avoir sollicité au dehors des encouragements pour le renverser du trône? La Porte a été malhabile, impolitique; il eût été plus sage à elle de temporiser; il eût été plus digne d'elle, peut-être, d'abandonner sans coup férir à Méhémed-Ali une province de plus que de se mettre dans le cas d'invoquer le protectorat d'une puissance étrangère. Mais appartient-il au Pacha de le lui reprocher? Assurément non, et je ne crains pas d'affirmer que cette opinion est celle de l'Europe entière.

Je ne m'arrêterai pas, monsieur, sur l'énumération des forces militaires que M. Boghos met à la disposition de son maître pour appeler la confiance des trois cours auxquelles il s'adresse dans l'efficacité de la coopération du Pacha à l'exécution du plan qu'il leur propose. Ce plan étant repoussé, toute discussion sur les moyens de l'accomplir serait parfaitement oiseuse. Je dirai seulement que, dans les rapports qui nous sont parvenus de Syrie, nous n'avons pas pu ne pas remarquer que le Pacha y avait ordonné une levée de dix-huit mille hommes; nous doutons beaucoup que cette mesure ait été prise dans un but purement défensif. Après une démarche aussi grave que celle de M. Boghos, Méhémed-Ali ne

Digitized by Google

s'étonnera plus que tous ses actes, tous ses mouvements, soient plus que jamais en Europe l'objet de la plus sévère attention. C'est avec un très vif regret que nous nous trouvons dans la nécessité de lui faire tenir un pareil langage et de lui adresser de semblables avertissements; mais n'eussions-nous eu à consulter que ses vrais intérêts, nous n'aurions pas hésité à condamner une attitude, à repousser une démarche qui accuse bien plus en lui l'enivrement du succès et des sentiments mal déguisés de haine et de vengeance qu'une ambition éclairée et prévoyante.

En résumé, l'Europe veut en Orient le maintien du *statu quo*, l'intégralité de l'empire ottoman, sa tranquillité intérieure; elle demande à la Porte de ne pas rompre la paix de Kutahyeh, de ne pas prendre l'initiative d'une agression contre Méhémed-Ali, de renoncer même dans le voisinage de la Syrie à toute concentration de forces qui ne serait pas justifiée par les préparatifs militaires d'Ibrahim dans cette province. Elle demande à Méhémed-Ali de se replacer franchement dans les relations d'un vassal envers Sa Hautesse; d'évacuer immédiatement les districts d'Orfa et de Raka; d'acquitter les tributs arriérés qu'il doit à la Porte pour l'Egypte, pour l'île de Candie, pour la Syrie depuis le jour où il en a reçu l'investiture; enfin de renoncer à cette attitude qui, exagérant beaucoup les nécessités de la plus simple défense, a tous les caractères de la provocation et même de la révolte.

Vous pourrez lire à M. Boghos la présente dépêche. Vous aurez particulièrement soin, monsieur, dans vos entretiens avec lui et avec le Vice-Roi, de vous attacher à les convaincre que, vu les dispositions des puissances, déjà toutes d'accord sur le but et beaucoup moins éloi-

Digitized by Google

gnées de s'entendre sur les moyens qu'on ne le suppose à Alexandrie, Méhémed-Ali manquerait aux premières notions de la sagesse politique s'il s'engageait dans les voies où nous le voyons tenté aujourd'hui de se précipiter.

N° III.

PROJET DE RÉPONSE
A LA COMMUNICATION CONFIDENTIELLE DE BOGHOS-BEY.

Monsieur, le gouvernement du Roi, auquel j'ai envoyé la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 3 septembre dernier, m'a chargé d'y faire la réponse suivante : — Le gouvernement du Roi n'a pu qu'éprouver une vive et pénible surprise de la communication confidentielle qui lui a été faite de la part de Son Altesse le Vice-Roi d'Egypte. Cette communication suppose ou des notions étrangement erronées sur l'ensemble des rapports politiques de l'Europe, ou un bien dangereux entraînement à chercher dans de prétendues considérations générales, dont on ne se dissimulera pas à Alexandrie le peu de solidité, autant de prétextes propres à seconder des projets ambitieux. — Dans l'une comme dans l'autre hypothèse, la réponse du gouvernement du Roi à de pareilles propositions ne saurait être douteuse. — Les grandes puissances de l'Europe, animées d'un sincère désir de conserver la paix générale, voient dans le maintien de l'existence de l'empire ottoman une des conditions essentielles et nécessaires de cette paix. — Le Sultan, chef représentant de l'empire, est leur allié. C'est

Digitized by Google

assez dire qu'elles ne sauraient s'associer à aucune combinaison qui aurait pour objet de détruire sa puissance ou même de la rendre purement apparente et illusoire. — Si l'année dernière elles ont approuvé la pacification de Kutahyeh, si la France a pris une part active à sa conclusion, c'est tout à la fois parce que cet arrangement leur a paru pouvoir encore se concilier avec l'existence et les droits essentiels de la Sublime-Porte, et qu'elles ont eu confiance, le gouvernement du Roi surtout, dans l'empressement et la loyauté avec lesquels Méhémed-Ali-Pacha s'attacherait désormais à effacer, par sa déférence envers le Sultan, jusqu'à la moindre trace des souvenirs irritants de la dernière lutte. — Le gouvernement du Roi était loin de prévoir qu'au bout de quelques mois le Vice-Roi, non content de ce qui lui a été accordé, voudrait, sous des prétextes plus ou moins spécieux, méconnaître les conditions qu'il avait lui-même acceptées. — En vain, pour en justifier l'infraction, prétend-il se prévaloir, tantôt de vagues assurances de quelques agents de Sa Hautesse, et tantôt de quelques mesures de la Porte qui sembleraient révéler à son égard des dispositions peu bienveillantes. Outre que de pareils motifs sont certes bien insuffisants pour balancer les raisons si puissantes qui commandent le maintien de la paix, il n'est pas difficile d'établir que le Vice-Roi lui-même n'est pas exempt, à beaucoup près, de tous reproches dans la conduite qu'il a tenue à l'égard du Sultan depuis la pacification de Kutahyeh, et que plus d'un acte de sa part explique et excuserait au besoin l'irritation d'un souverain auquel il avait déjà imposé tant de sacrifices. — Pour n'en citer qu'un exemple, et sans parler ici de la question

Digitized by Google

des tributs, les districts d'Orfa et de Raka, qui devaient être restitués à la Porte, sont encore occupés par les troupes égyptiennes, et les représentations du gouvernement du Roi ont été jusqu'ici impuissantes pour décider le Vice-Roi à en ordonner la restitution. — Le gouvernement du Roi doit d'autant plus insister à cet égard qu'il sait que ce grief excite au plus haut degré le ressentiment de la Porte, blessée et humiliée de ce qu'elle est autorisée à considérer comme une violation de son droit et même comme un manque de foi. Il est donc indispensable que le Vice-Roi ne tarde pas davantage à donner les ordres nécessaires pour dégager à cet égard sa parole. — Le gouvernement de Sa Majesté aime à penser que cet exposé franc et net de la manière dont il envisage la question de l'Orient dissipera les malheureuses illusions du divan d'Alexandrie ; que le Vice-Roi, comprenant enfin ses véritables intérêts et les nécessités de sa position, renoncera à des projets inconciliables avec le système général de la politique européenne, et que désormais, satisfait des immenses avantages que lui a procurés la pacification de Kutahyeh, il ne voudra pas s'exposer à compromettre ce qu'il possède déjà par d'imprudentes et inutiles tentatives pour atteindre un but auquel il ne saurait arriver qu'en triomphant de l'opposition de toutes les grandes puissances.

Digitized by Google

N° IV.

LETTRE DE M. BOGHOS
A M. LE CHEVALIER DE PROKESCH, A VIENNE.

Alexandrie, le 3 septembre 1834.

Le Vice-Roi mon maître me charge de vous adresser une lettre confidentielle sur la position critique présentée actuellement par les affaires de l'Orient.

Vous aurez sans doute appris les dispositions hostiles manifestées dernièrement par la Porte contre l'Egypte. Depuis plusieurs mois, et sans un motif apparent, elle faisait rassembler des corps considérables de troupes à Sivas, en Asie, sous le commandement de l'ex-grand-visir Reschid-Pacha. Malgré les doutes que le Vice-Roi avait conçus sur la destination ultérieure de cette armée, il ne s'est jamais permis la moindre observation là-dessus, continuant toujours, depuis la convention de Kutahyeh, à s'occuper des améliorations qu'il avait projetées dans l'agriculture et dans l'administration des pays confiés à son gouvernement. Dans cet intervalle il a fait toutes les démarches possibles pour rassurer la Porte sur sa conduite, et pour faire naître une confiance réciproque dont l'empire ottoman aurait pu ressentir de grands avantages ; mais il a eu le regret de voir que toutes ses ouvertures étaient reçues avec méfiance. Finalement, à l'occasion des noces de la princesse fille du Sultan, le Vice-Roi ayant expédié, pour y assister, un de ses principaux officiers chargé de riches présents, il a obtenu, par l'accueil presque insultant accordé à son envoyé, la certitude de

Digitized by Google

la haine implacable que la Porte conservait contre lui. Néanmoins elle gardait encore les apparences, et, au retour de Halil-Effendi, elle envoya le kapi-kiahia du Vice-Roi pour terminer les discussions peu importantes qui existaient sur le tribut à payer et sur l'occupation d'Orfa, qui avait été ordonnée momentanément par son fils Ibrahim-Pacha, afin de contenir quelques tribus insubordonnées d'Arabes. En attendant, par l'entremise des agents d'Abdallah-Pacha, ci-devant gouverneur d'Acre, elle faisait distribuer de l'argent pour exciter la révolte dans les montagnes de Naplouse, de Khalil-Rahman et de Jérusalem. En effet, l'insurrection parmi ces montagnards est devenue tellement générale qu'il a fallu trois semaines pour les soumettre entièrement. Il est reconnu que le devoir d'un prince lui impose de maintenir le bon ordre et la tranquillité dans son pays, et de se mettre en état de repousser les attaques d'un ennemi quelconque. Pour cet objet il lui est accordé le pouvoir de prendre parmi ses sujets, d'une manière équitable, le nombre d'hommes nécessaire pour recruter son armée. Voilà ce que Son Altesse avait en vue lorsque ces montagnards saisirent cette occasion pour faire éclater l'insurrection préalablement combinée entre eux et la Porte. Les rapports exagérés de ces affaires qui avaient été transmis à Constantinople ont décidé la Porte à profiter du moment apparemment favorable pour se déclarer ouvertement contre le Vice-Roi, sans attendre le résultat de la mission de son kapi-kiahia, et sans même chercher, par la médiation de quelques puissances amies, à éviter les conséquences funestes d'une guerre civile. Cette conduite prouve assez clairement que le sentiment de la vengeance

Digitized by Google

domine exclusivement dans l'esprit de la Porte, et qu'elle est prête à sacrifier à ce sentiment tous les intérêts de la nation et à compromettre même la tranquillité de l'Europe. Au premier avis de ces mouvements hostiles, le Vice-Roi a annoncé aux consuls des puissances principales de l'Europe qu'il se verrait dans la nécessité de déclarer son indépendance, puisque la Porte ne se contentait de rien moins que de la destruction de son existence politique.

En l'absence du consul général d'Autriche, le Vice-Roi m'a chargé de vous faire part de l'état actuel des choses, en vous priant de le soumettre à monseigneur le prince de Metternich, dans la persuasion que sa conduite sera approuvée par lui. La bienveillance que Son Altesse Sérénissime a bien voulu lui témoigner, et la permission qu'il lui a accordée de lui communiquer directement tout ce qui peut concerner les intérêts de l'Egypte, ont induit le Vice-Roi à prendre aussi cette occasion de faire à Son Altesse Sérénissime, par votre entremise, quelques communications confidentielles qui ont été dictées par la position actuelle de l'Orient.

Vous n'ignorez pas que l'objet principal de l'ambition du Vice-Roi a toujours été de procurer à la nation les avantages d'une civilisation bien réglée, et de lui faire reprendre son rang parmi les peuples du monde civilisé. Il connaît l'influence sinistre que la Russie exerce sur le gouvernement de Constantinople et sur quelques membres du divan. Il a travaillé à détruire cet ascendant, mais il augmente journellement, au point que la Porte ne peut faire le moindre mouvement sans le consentement de cette puissance, et il a de forts motifs pour croire

Digitized by Google

que l'attaque dont l'Egypte est menacée a été conseillée par la Russie dans l'intention sans doute d'épuiser davantage les deux parties, et, au premier moment favorable, d'intervenir avec ses forces pour renouveler le spectacle honteux de l'occupation militaire de l'année passée.

La position équivoque où le Vice-Roi se trouve maintenant vis-à-vis de la Porte ne peut pas continuer davantage sans produire des résultats funestes et déranger même la politique européenne, et il invoque la sagesse du prince de Metternich pour y porter remède. Tout le monde sait que, jusqu'à présent, le Vice-Roi n'a jamais demandé à être indépendant, mais une séparation formelle et permanente entre la partie turque et arabe est désormais devenue l'unique garantie contre les conséquences désastreuses d'un état prolongé de guerre civile et d'une invasion étrangère. L'indépendance du Vice-Roi étant une fois reconnue, il pourrait diriger toute son attention à l'organisation de ses ressources, et en peu de temps il serait en état de concourir, avec une armée de plus de cent cinquante mille hommes de troupes disciplinées, à la grande entreprise de délivrer l'empire ottoman de la sujétion de la Russie.

Les montagnards de la Syrie qui s'étaient révoltés sont maintenant soumis et désarmés, ce qu'aucun pacha de la Porte n'a jamais pu effectuer. La tranquillité publique est ainsi assurée pour l'avenir. L'armée du Vice-Roi se recrute par un nombre considérable d'excellents soldats pris parmi les habitants de ces contrées. La population guerrière de l'Arabie augmente aussi notre armée régulière, de manière qu'en peu de temps les troupes égyptiennes, actuellement dans le Hedjas et le Yémen, pour-

Digitized by Google

ront être retirées et employées ailleurs. Avec tous ces moyens, le Vice-Roi n'a pas la moindre difficulté à prendre un engagement de compléter son armée sur le pied déjà énoncé, et d'entreprendre, avec la concurrence de l'Autriche, le projet de repousser les envahissements de la Russie.

Dans cette entreprise le Vice-Roi compte fermement sur la coopération de toute la nation, de la Perse, et même de l'armée de Reschid-Pacha, qui est trop attaché aux véritables intérêts de sa patrie pour se prêter aux desseins de la Russie et du serasker. Mais, pour la réussite d'un projet aussi grand, l'influence de l'Autriche serait de la plus haute importance, par l'impulsion directe ou indirecte qu'elle pourrait donner aux autres puissances qui ont aussi un intérêt réel à conserver l'équilibre en Europe.

Le Vice-Roi espère que cette dernière considération, jointe aux relations importantes de commerce qui existent entre l'Autriche et l'Egypte, seront des motifs assez efficaces pour décider Son Altesse Sérénissime à regarder d'un œil favorable cette proposition et à y accorder un puissant appui.

Dans la supposition que les vues politiques de l'Autriche peuvent être d'accord avec celles de l'Angleterre et de la France sur la nécessité d'employer des moyens efficaces pour mettre un terme aux empiétements de la Russie dans l'Orient, le Vice-Roi a cru à propos de faire à ces deux cabinets une communication semblable à ce sujet.

Digitized by Google

N° V.

RÉPONSE DE M. DE PROKESCH.

Vienne, le 18 octobre 1834.

J'ai reçu des mains de M. votre frère la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 3 septembre. L'importance de son contenu m'a engagé à ne pas perdre un instant pour la porter à la connaissance de M. le prince de Metternich.

Son Altesse m'a chargé expressément de rendre compte à Votre Excellence de l'impression que la lecture de cette lettre a faite sur elle, et je m'acquitterai de cet ordre dans les termes mêmes dans lesquels le prince chancelier s'est exprimé.

« Les regrets que j'éprouve, me dit Son Altesse, de « voir le Vice-Roi s'occuper des pensées qu'exprime la « lettre de Son Altesse, sont aussi vifs que sincères; je dé- « clare, me dit-il, ces pensées dangereuses pour le repos « général comme pour le bien-être particulier de Méhé- « med-Ali. Je les considère comme le fruit d'une effer- « vescence momentanée que Son Altesse aurait bien fait « de ne pas hésiter à réprimer. Cependant la preuve de « confiance que vient de donner le Vice-Roi au cabinet « impérial impose à celui-ci de s'expliquer envers Son « Altesse avec une entière franchise sur les motifs qui le « portent à la juger ainsi. Voici la vérité.

« Toutes les puissances de l'Europe vouent un égal in- « térêt à la conservation de la paix dans l'Orient. Ce sen-

Digitized by Google

« timent repose sur des calculs politiques trop simples en « leur nature pour qu'il soit nécessaire d'en rechercher les « motifs particuliers. Il devra me suffire, me dit le chan- « celier, d'en citer un seul; les puissances ont la juste « prétention de vouloir régler leurs affaires d'après leurs « propres conseils, et de ne pas abandonner à des tiers le « droit de créer des complications dont elles auraient à « supporter les embarras et les charges.

« Aussi le raisonnement de Méhémed-Ali paraît-il re- « poser sur le fait qu'une cour européenne aurait pris à « tâche d'exciter la Sublime-Porte à attaquer les forces « du Vice-Roi dans la partie de ses domaines légalement « soumise à son gouvernement en suite de la paix de Ku- « tahyeh, et il repose dès lors également sur la convic- « tion que cette marche politique, de la part de la cour à « laquelle il prête cette intention, ne saurait manquer de « provoquer l'opposition active d'autres puissances, au « nombre desquelles Son Altesse a cru devoir ranger l'Au- « triche et les deux grandes puissances maritimes. Dans « ce calcul il y a erreur, car il repose sur une base fausse. « Non-seulement aucune cour n'a excité la Porte à une « action hostile contre son puissant vassal, mais la cour « de Russie, qu'a désignée le Vice-Roi comme ayant tenu « une politique excitante, est au contraire celle qui a dé « ployé la plus grande énergie pour tâcher de maintenir « la politique ottomane dans les voies d'une parfaite mo- « dération. Les faits à cet égard parlent clairement, et « si, comme le cabinet de Vienne n'en doute pas, on est « exactement informé à Alexandrie de ce qui se passe à « Constantinople, on doit y savoir que le langage de la « cour de Russie a été conforme, en principe, à celui des

Digitized by Google

« cours d'Autriche, de France et de la Grande-Bretagne, « et qu'il s'est même trouvé renforcé de tout le poids que « la position particulière de la Russie peut donner à cette « puissance auprès du divan.

« Les choses se trouvant placées ainsi, la cause n'exis- « tant pas, les effets que redoute le Vice-Roi n'existent « pas non plus. Que reste-t-il donc de la démarche égyp- « tienne, si ce n'est une compromission morale et poli- « tique pour Méhémed-Ali, et l'aveu que le Vice-Roi tend « à fonder une puissance soi-disant arabe, et à se créer « un état d'indépendance incompatible avec l'existence « de l'empire ottoman, par conséquent avec le maintien « de la paix en Europe? Je suis si convaincu, ajouta le « prince chancelier, que ce que je vous charge de faire « savoir au Vice-Roi comme la pensée de Sa Majesté l'em- « pereur d'Autriche est conforme au point de vue fixe « et prononcé des cours de Paris et de Londres, que je « considère les explications dans lesquelles je viens d'en- « trer comme étant en quelque manière le précurseur de « celles qui parviendront à Alexandrie de France et d'An- « gleterre. »

Méhémed-Ali a désiré connaître le jugement que porte M. le prince de Metternich des dernières ouvertures qu'il lui a fait faire; par ce qui précède je viens d'en rendre un compte exact à Votre Excellence.

Il me paraît en mon particulier que, de la manière dont la question est placée, elle doit être considérée comme étant épuisée. Lorsqu'une idée manque d'un point de départ vrai, elle n'a plus de valeur. On a admis comme certain à Alexandrie que le mouvement moral qui s'était manifesté à Constantinople par suite des événements en

Digitized by Google

Syrie avait été l'œuvre de l'influence russe; c'est précisément le contraire qui est la vérité. En d'autres lieux il s'est répandu le bruit que les armements du Vice-Roi étaient le résultat de l'excitation de cette même cour; Méhémed-Ali peut apprécier mieux que personne autre la valeur de cette fausse supposition. Le cabinet de Vienne, qui se trouve placé dans une position centrale, est plus à même que tout autre de savoir ce qui se passe dans les directions les plus opposées. Comme il ne se trompe pas sur la vérité dans les choses, il lui reste un devoir de conscience à remplir, celui nommément de ne point dissimuler la vérité à ceux qui l'interpellent. Le prince chancelier croit offrir au Vice-Roi, dans la présente occasion, une preuve nouvelle de la franchise avec laquelle il sait la dire.

A cette manifestation de sa pensée, Son Altesse m'a chargé de joindre un conseil que lui dictent son intérêt pour un pays qui a autant de relations avantageuses et directes que l'Égypte avec l'empire d'Autriche, et les calculs d'une saine politique auxquels il sait que l'esprit éclairé de Méhémed-Ali est accessible. Ce conseil est celui que Son Altesse se prête sans retard avec franchise au règlement définitif des arrangements de tout genre qui, à la suite de la paix de Kutahyeh, n'ont pas encore reçu leur complément. Aussi longtemps que le terrain entre Alexandrie et Constantinople sera encombré d'affaires de cette nature, la tranquillité ne pourra jamais s'y rétablir entièrement. Si le cabinet autrichien n'est pas porté à s'alarmer facilement des chances d'une guerre ouverte, ses vœux en faveur de la consolidation d'un état de paix véritable n'en sont pas moins ardents, et ils ne sont certai-

Digitized by Google

nement point en opposition avec le bien-être véritable de l'Égypte.

N° VI.

RÉPONSE DE LORD PALMERSTON AU COLONEL CAMPBELL, SOUS LA DATE DU 26 OCTOBRE 1834.

Monsieur, votre dépêche du 5 septembre dernier, ainsi que les différentes pièces qui y étaient jointes, ont été reçues par le département et soumises au Roi. J'ai reçu l'ordre de vous notifier la réponse que vous devez faire à la note de Boghos-Bey du 3 septembre dernier, et dont vous m'avez transmis copie.

Vous exprimerez le regret et la surprise qu'a éprouvés le gouvernement de Sa Majesté de ce que le Pacha lui ait fait des propositions si peu d'accord avec toutes ses précédentes protestations et si totalement incompatibles avec l'honneur et la bonne foi du gouvernement britannique.

Les propositions faites par Boghos-Bey dans la note susmentionnée sont : que la Grande-Bretagne consente à ce qu'une attaque soit faite par le Pacha contre le Sultan, ou qu'elle sanctionne une tentative faite par le premier pour secouer la suzeraineté du dernier, et pour se déclarer indépendant des provinces qu'il gouverne en ce moment comme Vice-Roi de son souverain.

Le gouvernement de Sa Majesté regrette infiniment que des desseins aussi peu justifiables et aussi agressifs soient émanés d'un endroit d'où jusqu'à présent il n'a reçu que des protestations d'intentions pacifiques et les déclara-

Digitized by Google

tions les plus positives d'attachement et de vénération envers le Sultan, que tout fidèle sujet doit éprouver envers son souverain; et le gouvernement de Sa Majesté ne peut s'empêcher d'exprimer son extrême surprise que le Pacha ose lui proposer de sanctionner des actes de rébellion et d'usurpation contre un souverain qui est allié de Sa Majesté, et envers lequel il ne pourrait agir ainsi sans violer les lois de l'honneur et de la bonne foi.

Le gouvernement de Sa Majesté désire faire reposer son refus d'adhésion aux ouvertures du Pacha sur un principe et non sur l'expérience; mais si sa décision devait porter sur la dernière et non sur la première de ces considérations, le résultat n'en serait pas différent. L'opinion de Sa Majesté est que l'intégrité et l'indépendance de l'empire ottoman sont essentiellement nécessaires au maintien de la paix en Europe; mais que séparer de cet empire les vastes et fertiles provinces dont le gouvernement a été confié à Méhémed-Ali, ce serait non-seulement porter atteinte à l'intégrité de l'empire turc, mais encore influer d'une manière fatale sur son indépendance. Le gouvernement de Sa Majesté serait ainsi, sous le rapport de l'expérience, parfaitement opposé à une tentative pareille.

Les griefs par lesquels Boghos-Bey, dans sa note du 3 septembre, essaie de justifier les intentions hostiles du Pacha envers le Sultan sont : 1° que le Sultan a encouragé les Syriens dans leur révolte contre le Pacha; 2° que les troupes turques sous les ordres de Reschid-Pacha, près Sivas, avaient il y a peu de temps opéré quelques mouvements pour se rapprocher des frontières de la Syrie; 3° que l'ambassadeur que le Pacha avait envoyé à Constantinople, porteur de présents à l'occasion du mariage

Digitized by Google

de la fille du Sultan, n'avait point été accueilli d'une manière gracieuse.

Maintenant le gouvernement du Roi fait observer que la première de ces allégations est une accusation à l'appui de laquelle aucune preuve n'a été fournie, que la dernière révolte de Syrie paraît avoir été provoquée par d'autres causes, et que, si la Porte avait été en relations directes avec les mécontents, il paraîtrait singulier que les nouvelles de ce qui se passait en Syrie et qui arrivaient à Constantinople n'aient pas été plus positives qu'elles ne l'ont été. Mais, au reste, la révolte en Syrie a été étouffée, et l'ordre et la tranquillité ont été entièrement rétablis dans cette province. Quant à ce qui a rapport à la seconde accusation, le gouvernement du Roi désirerait savoir s'il est vrai que les troupes du Pacha continuent à occuper certains districts d'Orfa et de Raka qui ne sont point compris dans les limites de la Syrie et dont l'administration n'a point été confiée à Méhémed-Ali. Ainsi, si, comme le gouvernement de Sa Majesté a lieu de le croire, tel est le cas, il est impossible de nier que le Sultan soit justement autorisé à employer la force afin de faire évacuer par les troupes égyptiennes les places qu'elles n'ont pas le droit d'occuper. Ce qui se rapporte enfin à la troisième allégation, le gouvernement de Sa Majesté désirerait savoir si, lorsque la mission en question arriva à Constantinople, le Pacha avait payé au Sultan l'argent qu'il lui doit comme tribut des provinces d'Égypte et de Syrie, parce que, s'il ne l'avait pas fait encore et s'il continuait à rester débiteur du Sultan, il ne pouvait se trouver dans la position de faire des présents à son souverain, et que le Sultan était en droit de

Digitized by Google

considérer les sommes envoyées par le Pacha, non plus comme un hommage rendu à l'occasion des noces de la fille du Sultan, mais comme un à-compte du paiement des tributs.

Le gouvernement de Sa Majesté, en réponse à la note de Boghos-Bey, ne peut qu'exhorter le Pacha à abandonner des projets que la politique européenne ne saurait lui permettre de réaliser et dont les conséquences ne pourraient que lui être fatales; de plus, il lui recommande vivement d'évacuer les districts de vers l'Euphrate et de payer le tribut qu'il doit au Sultan.

N° VII.

MEMORANDUM.

RÉSUMÉ DE LA COMMUNICATION FAITE PAR SON ALTESSE LE VICE-ROI A CHACUN DES CONSULS DES GRANDES PUISSANCES.

Je crois avoir soumis aux quatre grandes puissances toutes les observations capables de leur faire apprécier ma position et mes vœux. J'espère toujours que Sa Majesté me conservera sa bienveillance, et qu'avec le temps elle changera d'opinion à mon égard et ne s'opposera plus à mes vœux; car je ne désire rien qui soit contraire aux intérêts de la politique de l'Europe ou à la tranquillité de l'Orient. J'ai soixante-dix ans; il est de mon devoir de songer, avant ma mort, au sort de ma famille et à celui de mes enfants adoptifs; c'est pour eux que je réclame aujourd'hui l'hérédité dont je me contenterai si je l'ob-

Digitized by Google

tiens par la voie de négociations ; tel est mon unique désir. Je ne commettrai point d'hostilités envers le Sultan, et mon voyage au Sennâr en est la meilleure preuve ; mais je ne saurais me laisser lier les mains pour devenir la victime de la sorte, et je préfèrerais succomber plutôt que de laisser le sort de ma famille et de mon peuple indécis. Si je ne parviens pas à force de sollicitations à obtenir ce que je demande ; si mes raisons sont repoussées par les grandes puissances ; si elles ne veulent m'accorder aucune garantie sur la position future de l'Égypte ; si, enfin, je suis réduit à moi-même, je choisirai les mesures que je crois les plus propres à m'en sortir. Dans le cas où je devrais recourir aux armes pour résoudre cette question, ce ne sera plus l'hérédité, mais mon entière indépendance que je proclamerai. Je n'ignore pas que, si les quatre grandes puissances s'unissent pour me nuire, je succomberai, mais elles sont placées déjà dans une position si élevée que le triomphe n'augmenterait en rien leur renommée, tandis que, si le hasard faisait tourner la chance de la guerre en ma faveur, je laisse aux cours à en juger les conséquences.

Alexandrie, le 5 septembre 1838.

N° VIII.

HISTORIQUE DU TRAITÉ DE COMMERCE DE 1838.

Lorsqu'à la fin du seizième siècle les Vénitiens perdirent en Orient leur influence commerciale, les relations que les autres nations s'y étaient créées furent presque anéanties par suite du peu de garanties que rencontraient

Digitized by Google

leurs trafics auprès du gouvernement ottoman. François Ier, pressentant les avantages politiques et commerciaux d'un rapprochement avec la Turquie, fut le premier à comprendre la nécessité de se rallier à elle. C'est dans cette pensée que ce prince conclut avec Soliman II (1535) le traité qui, sous le nom de *Capitulations*, régit encore les Européens résidant au Levant et en exploitant le commerce. Ces capitulations, qui subirent des additions considérables sous le règne de Mahmoud Ier (1740), stipulent d'une manière expresse que le droit de 3 pour 100 sera perçu par les administrations locales sur toutes les marchandises que les étrangers importeront ou exporteront; elles ajoutent que cette perception aura lieu d'après les bases d'un tarif fixant la valeur de ces mêmes marchandises.

Cette valeur était nécessairement réduite après quelques années, au préjudice du gouvernement, par la détérioration successive de la monnaie; aussi, pour obvier au déficit auquel le Trésor se trouvait exposé par cette diminution, le tarif était-il révisé au bout d'un certain temps. Les nations les plus influentes étaient appelées les premières à procéder à un règlement plus conforme aux intérêts de l'empire, et ce règlement était ordinairement adopté par les autres nations.

Les plus favorisées d'entre elles cherchaient, à chaque révision du tarif, à réduire l'estimation de leurs marchandises, et parvenaient le plus souvent à s'avantager d'une moins-value qui altérait la base de 3 pour 100, mais en respectait le principe. Les contestations qui avaient lieu dans cette vue, ainsi que les temporisations plus ou moins suivies de succès, suggérées au commerce par le

Digitized by Google

désir de prolonger la durée d'un régime suranné, mais convenable par ce motif même, forment l'historique complet de tous les renouvellements de tarif qui ont eu lieu depuis François Ier jusqu'à nos jours.

Les capitulations garantissaient aux négociants l'avantage de transporter d'une échelle à une autre, sans supplément d'impôt, leurs marchandises qui avaient acquitté le droit de 3 pour 100. Cette faculté avait fini, avec le temps, par éprouver de nombreuses difficultés dans son exécution. Si parfois, et à la suite de négociations d'une nature presque hostile, la Porte se décidait à admettre les réclamations du commerce sur ce point, il ne résultait pas moins de ces concessions arrachées à sa résistance des embarras qui entravaient la politique et gênaient la spéculation. Ces obstacles, suscités par le gouvernement turc à l'accomplissement des conventions stipulées, n'étaient pas d'ailleurs les seuls, et le système des monopoles, création de nouvelle date, mais déjà féconde en résultats funestes, en dénaturait bien plus gravement l'esprit.

Au moment de renouveler le dernier tarif échu, la nécessité de régulariser un tel état de choses et de considérer la question sous un point de vue plus élevé et moins hérissé de difficultés, fut généralement sentie. La pensée d'un traité garantissant aux commerçants une sécurité complète pour les droits établis sur les marchandises qu'ils importaient ou exportaient, non-seulement dans les principales échelles du Levant, mais aussi dans les provinces intérieures, fut conçue sous cette influence. La France, dont le tarif était expiré depuis quelques années, fut la première à entamer avec la Porte des négociations tendant à ce but. Ce fut elle aussi qui prit l'ini-

Digitized by Google

tiative des réclamations contre les monopoles, sur lesquels nous aurons à revenir plus tard.

Le gouvernement turc, tout en se rendant aux avantages de propositions aussi convenables, ne consentit néanmoins à entrer en pourparlers que tout autant que la Russie, dont le tarif ne devait échoir que dans quelques années, consentirait à se ranger sans retard sous les lois du régime nouveau. Un échange de notes diplomatiques s'ensuivit, et, après quelques mois, le cabinet de Saint-Pétersbourg déclara ne former aucune opposition à la conclusion d'un traité qui obvierait aux abus introduits dans l'application des conventions antérieures, lequel traité mettrait toutes les nations sur un pied d'égalité parfaite.

Le marquis d'Eyragues poussa avec activité ces négociations entamées par l'amiral Roussin, qui les reprit à son retour de France. Choisis par lui parmi les plus honorables négociants de sa nation, les trois commissaires chargés de suivre cette discussion s'imposèrent la tâche de mettre une borne, en les déterminant, aux empiétements qui avaient dénaturé l'esprit des capitulations, sans porter atteinte pourtant à la base du chiffre primitif de perception qu'il importait au commerce de conserver intact. Ils résistèrent avec énergie aux prétentions des commissaires turcs qui ne tendaient à rien moins qu'à augmenter le droit fondamental de 3 pour 100 sur l'importation et l'exportation, tandis que, plus faciles aux concessions relativement aux droits intérieurs, ils se prêtèrent volontiers à amener la discussion sur la détermination de la quotité de ces mêmes droits, qui finirent par être fixés à 9 pour 100 pour les produits d'exportation

Digitized by Google

achetés dans l'intérieur, et à 2 p. 100 pour ceux d'entrée expédiés également à l'intérieur. En donnant à ce traité le nom de *convention formant appendice aux capitulations* garanties à la France et à l'Angleterre par la Porte-Ottomane, lord Ponsonby et l'amiral Roussin voulurent constater que leurs gouvernements ne renonçaient point aux priviléges des traités antérieurs, mais que, pour anéantir les abus que le temps avait en quelque sorte consacrés, et pour assurer à leurs négociants les libertés et la sécurité dont leur commerce avait été privé dans les dernières années, il leur fallait faire des concessions. Ces ambassadeurs ne s'y résignèrent que moyennant l'abolition de tous monopoles d'une part, et de l'autre la détermination expresse des droits dont les marchandises de leurs nationaux seraient passibles dans toute l'étendue de l'empire.

Les négociations étaient placées sur ce terrain lorsque les démêlés de la Porte avec Méhémed-Ali prirent un caractère d'aigreur et d'hostilité. De graves préoccupations furent à l'ordre du jour, et la discussion des bases du traité, momentanément interrompue, ne fut reprise que lorsque Reschid-Pacha crut voir dans ce traité une arme puissante contre le vassal du Sultan Mahmoud. Par le traité de commerce dans lequel l'Egypte et la Syrie ne pouvaient être autrement considérées que comme provinces de la Turquie, il chercha surtout à obtenir de l'Europe la reconnaissance plus officielle de la vassalité du Vice-Roi; il ne songea pas moins qu'à porter lui-même à Londres un acte stipulant les conditions de sécurité et de liberté que la Porte assurait au commerce britannique; c'était se faire des droits incontestables à l'amitié du cabinet de Saint-James et à sa protection con-

Digitized by Google

tre le Vice-Roi. Ce plan s'accordait d'ailleurs trop bien avec les passions haineuses que le Sultan Mahmoud nourrissait contre son heureux rival pour ne pas rencontrer chez ce prince la plus sympathique approbation. Dès ce moment la reprise de la discussion du tarif fut si vivement sollicitée auprès de lord Ponsonby que celui-ci, moins étranger que qui que ce soit au vif intérêt que le nouvel ambassadeur ottoman devait prendre désormais à la ratification définitive des négociations entamées, se crut appelé à en tirer parti. Ses prétentions s'en ressentirent naturellement, et la question du transit gratuit, si importante pour l'Angleterre dont les produits manufacturés passent à Constantinople pour inonder de là les marchés de l'Asie, aurait indubitablement été emportée, si le grand-douanier Tahir-Bey n'avait éclairé Reschid-Pacha sur les inconvénients de priver le Trésor du droit de 3 pour 100 sur plus de 50 millions de marchandises que la Grande-Bretagne expédie en transit par Trébisonde. Le noble lord ne renonça, on peut le croire, qu'après une opiniâtre résistance aux espérances brillantes qu'il avait conçues ; le cours des négociations s'en ressentit, car, rompues et renouées à plusieurs reprises, ce ne fut que dans la nuit du 17 août, et à la suite de nombreux pourparlers, que le traité fut signé.

L'amiral Roussin, qui n'avait pas encore reçu de son gouvernement des pouvoirs assez étendus pour conclure, les vit arriver plus tard et signa à son tour le 23 novembre de la même année.

Tel est l'historique complet des incidents qui ont marqué le cours et la conclusion de cet acte important dont nous allons signaler les avantages :

Digitized by Google

Abolition des monopoles et des priviléges ;

Faculté d'acheter librement sur les lieux d'origine et d'exporter les produits de la Turquie, sans autre droit que celui de 9 pour 100 au point d'embarquement et de 3 pour 100 à l'expédition ;

Libre circulation des marchandises d'importation dans l'intérieur de l'empire moyennant un droit additionnel de 2 pour 100 ;

Liberté de transit des marchandises sans aucun droit additionnel ;

Fixité dans les droits.

CHAPITRE II.

N° IX.

CIRCULAIRE ADRESSÉE AUX CONSULS EUROPÉENS A ALEP PAR SOLIMAN-PACHA.

16 sefer 1255.

Depuis quelque temps les caravanes n'arrivent plus de la Turquie, et le commerce de ces côtés-là se trouve entièrement suspendu. Nous avons dû prendre patience pour ne pas aggraver encore les préjudices que souffre le commerce ; mais depuis qu'une tête de la colonne turque a passé l'Euphrate, il paraît qu'on a redoublé encore de sévérité, puisque rien n'arrive plus, ni marchandises ni caravanes.

Vu les circonstances présentes, et malgré tout le déplaisir que j'éprouve à vous communiquer une pareille mesure qui peut nuire aux intérêts commerciaux en général,

Digitized by Google

j'ai l'honneur de vous prévenir qu'il est défendu à toute espèce de caravane de se diriger sur la frontière. Pendant quatre jours, à compter de la date de ma lettre, les caravanes et les marchandises quelconques seront arrêtées et renvoyées au point de départ, mais après cette époque elles seront confisquées.

Aussitôt que du côté de l'armée turque on rétablira la libre circulation, des ordres seront donnés pour qu'elle soit immédiatement rétablie ici. Il a été donné connaissance de cet arrêté aux rayas et aux autres habitants, et j'ai l'honneur de vous prévenir de cette mesure pour que vos commerçants et nationaux ne soient pas dans le cas d'éprouver des pertes par ignorance ou par malentendu.

Je regrette qu'une pareille détermination prise par l'armée turque, sans qu'il nous en ait été donné aucune communication, nous force à user de représailles. Même dans le cas très possible d'hostilités (ce que Dieu veuille éloigner pour la prospérité du pays), la guerre paraît assez désastreuse par elle-même pour ne pas y joindre encore sans motif des mesures désolantes pour le commerce et les populations en général.

N° X.

LETTRE D'IBRAHIM À HAFIZ.

Depuis quelque temps, tous les préparatifs de guerre qui se font et les mouvements de troupes qui ont lieu dans l'armée de Sa Hautesse du côté des frontières, et qui semblent évidemment dirigés contre nous, ont dû d'autant plus me surprendre que je ne connais rien qui ait pu

Digitized by Google

y donner lieu ou même servir de prétexte. Prêt à tout événement, j'attendais des circonstances l'explication de ces mouvements; mais depuis quelques jours l'intention d'agression a été trop formellement prononcée pour que je ne sois pas dans la nécessité de vous demander des explications directes et positives. Tout commerce de transit a été arrêté de votre côté, et il ne passe plus ni caravanes ni marchandises. Une tête de colonne de votre armée a déjà traversé l'Euphrate, et le gros de vos troupes se concentre à quelques lieues des frontières, et si près des limites déterminées par le traité de Kutahyeh qu'il y a déjà eu une espèce d'escarmouche entre les irréguliers de vos avant-postes et les gardes en observation sur nos limites. Si c'est par ordre de Sa Hautesse que vous agissez ainsi, c'est alors à mon père que je dois rendre compte de ce qui se passe.

Si vous agissez au contraire comme gouverneur de province ou général de l'armée, je vous demanderai également l'explication du motif qui vous porte à faire ces démonstrations, auxquelles dans tous les cas rien n'a pu donner lieu de notre côté par rapport aux limites de votre gouvernement, les traités ayant toujours été de notre part strictement respectés. Ces démonstrations sont d'autant plus inopportunes que ce n'est point par la guerre que nous avancerons dans la voie civilisatrice où nous commençons à marcher, Sa Hautesse dans la Turquie et mon père dans l'Arabie. L'union, la paix et le travail, voilà les seuls moyens d'arriver au point où en étaient autrefois nos ancêtres; mais la guerre intestine pesant durement sur les populations, et les décimant sans profit ni pour la cause commune ni pour la cause particulière des deux peuples

Digitized by Google

musulmans, ne fera que nous arrêter dans le mouvement de progrès où nous marchons et nous affaiblir mutuellement.

J'aime à croire, général, qu'il n'est point dans votre intention personnelle de m'intimider par ces mouvements, mais que sans doute un malentendu a amené ces circonstances qui peuvent devenir désastreuses pour l'islamisme.

CHAPITRE III.

N° XI.

LETTRES DE MADJIOUN-MÉHÉMED-BEY A IBRAHIM.

I.

13 rebi-ul-ewel.

D'après les nouvelles que j'ai reçues de Mezar hier au soir, les cavaliers qui s'y trouvaient ont attaqué Ouroul, s'en sont emparés et y ont dressé leurs tentes. Aujourd'hui, dans la matinée, les cavaliers sous les ordres du khachef, mon lieutenant, sont partis pour observer, et dès qu'ils ont aperçu les tentes des troupes ottomanes, immédiatement un de ces cavaliers s'est détaché pour m'en prévenir, et le restant des cavaliers, selon les ordres de Son Altesse, se sont aussi retirés. Les troupes turques ont saisi le boy-bey dudit village et l'ont frappé.

II.

D'après les nouvelles que j'ai reçues du côté de l'armée turque hier, mille cavaliers sont arrivés à Mezar, et il paraît encore qu'il va en arriver deux mille; et le

Digitized by Google

Mezar-kiahiassi a envoyé dire au Bey d'Ouroul : « Bey, dépêchez-vous de venir de mon côté, et si vous ne venez pas, votre tête répondra des conséquences. » Celui-ci a répondu que nous avons un visir derrière nous et nous ne sommes pas sans chef. Après cette réponse, il a dit qu'il se rendrait à Aïntab. Par conséquent, ils vont se rendre à Aïntab avec cette intention, et moi je me trouve à une demi-heure loin de Tel-Bascher.

CHAPITRE IV.

N° XII.

LETTRE DE MÉHÉMED-ALI A IBRAHIM.

22 rebi-ul-ewel 1255.

J'ai sous les yeux vos lettres en date des 13 et 15 du courant, ainsi que celle du Caftana-bey qui vous a été adressée, par lesquelles j'ai eu connaissance que quelques détachements de cavalerie turque ont saccagé les villages du district d'Aïntab, et qu'ils ont pris possession d'Ouroul. En conséquence, vous me demandez la ligne de conduite à tenir dans cette circonstance. J'ai sur-le-champ fait traduire ces trois pièces, et je les ai communiquées aux consuls généraux des quatre grandes puissances résidant à Alexandrie. Après avoir longuement discuté leur contenu, ils m'ont dit :

« L'intérêt de Votre Altesse est toujours de se tenir « sur un pied défensif, mais avec cela Votre Altesse re- « poussera la force par la force par tous les moyens qui « sont en son pouvoir. Il est donc essentiel que Son Al-

Digitized by Google

« tesse Ibrahim-Pacha envoie un officier à Hafiz-Pacha « pour lui demander des explications de sa conduite; et « dans cet intervalle, pour protéger la province et la gar- « nison d'Aïntab contre un coup de main, fortifiez-la en « envoyant un nombre suffisant de troupes. Si, malgré « tout cela, les Turcs persistent dans leurs menées et « marchent vers Aïntab, la garnison se repliera sur le « corps d'armée qui s'avancera en même temps et se « portera à la rencontre de l'armée turque. Par cette « mesure la bataille n'aura lieu que sur le territoire égyp- « tien, par là vous prouverez facilement que la première « agression a eu lieu de leur part. »

Cette explication m'a paru d'autant plus convenable qu'elle s'accorde tout-à-fait avec la conduite modérée que j'ai tenue jusqu'à présent à leur égard. En conséquence je vous invite, mon fils, à vous régler exactement sur le contenu de la présente lettre.

CHAPITRE V.

N° XIII.

NOTES DE L'AMBASSADEUR DE FRANCE A LA PORTE.

I.

17 juin 1839.

L'ambassadeur de Sa Majesté le Roi des Français, soussigné, a l'honneur d'informer Son Excellence le ministre des affaires étrangères de la Sublime-Porte qu'il a reçu de son gouvernement des dépêches en date du 26 mai, apportées par un aide-de-camp de Son Excellence M. le

Digitized by Google

duc de Dalmatie, président du conseil des ministres, qui lui prescrivent de se plaindre du peu d'égards apporté par le gouvernement de Sa Hautesse aux conseils que le soussigné a été chargé de lui donner relativement au déplorable différend survenu entre la Sublime-Porte et le gouverneur de l'Egypte;

Que le soussigné est également chargé de rappeler au gouvernement de Sa Hautesse que ces conseils, qui ont eu pour but constant de l'engager à résoudre ce différend par les voies pacifiques, ont été longtemps jugés par le gouvernement de Sa Hautesse conformes à ses plus précieux intérêts, et qu'il a fréquemment promis, et encore à une époque très récente, de les prendre en haute considération;

Que, confiant dans cet espoir et convaincu des immenses avantages attachés au maintien de la paix en Orient, tant dans les intérêts généraux de l'Europe que dans l'intérêt particulier de l'empire ottoman, le gouvernement du Roi a éprouvé une grande surprise et une vive contrariété en apprenant que, contrairement aux assurances pacifiques à lui données par le gouvernement de Sa Hautesse, l'armée ottomane de Diarbekir avait, après plusieurs marches en avant, franchi la frontière de la Syrie, occupé plusieurs points du territoire confié au gouverneur de l'Egypte depuis l'arrangement de Kutahyeh, et rendu par cet acte éminemment agressif les hostilités presque inévitables entre les troupes ottomanes et les troupes égyptiennes.

Le gouvernement du Roi, convaincu, comme il vient de le dire, des avantages de la paix, a ordonné au soussigné de renouveler au gouvernement de Sa Hautesse les con-

Digitized by Google

seils de modération et de prudence dont il a été constamment l'interprète.

L'ambassadeur soussigné, en se conformant à cet ordre de son gouvernement, fonde d'autant plus d'espoir dans le succès de sa démarche qu'il a encore très présentes à son souvenir les assurances pacifiques qu'il a entendues de la bouche de Son Excellence Nouri-Effendi dans sa conférence du 27 mai dernier, assurances formulées en trois promesses que le soussigné a transmises aussitôt à son gouvernement, à savoir :

1° Que, bien que l'éventualité de la sortie de la flotte ottomane fût probable, elle n'était pas encore certaine;

2° Que le gouvernement de Sa Hautesse ne prendrait pas de résolution définitive, et surtout ne donnerait pas à son armée du Diarbekir l'ordre de commencer les hostilités, avant d'avoir reçu de nouvelles informations du commandant en chef de cette armée;

3° Que, quand sa résolution serait arrêtée, le gouvernement de Sa Hautesse en donnerait connaissance aux légations amies de la Sublime-Porte pour leur en faire connaître l'objet et les motifs.

Le soussigné, plein du souvenir de ces assurances pacifiques, espère donc qu'elles n'auront pas été vaines ni données légèrement, et qu'il n'est pas encore trop tard pour en obtenir la réalisation; il espère que le départ de la flotte ottomane, s'il avait un but hostile, peut encore être ajourné, et qu'un ordre itératif de suspendre les hostilités sera expédié à l'armée.

Le soussigné, en terminant cette note, est heureux de pouvoir affirmer à Son Excellence le ministre des affaires étrangères de la Sublime-Porte, et par l'ordre exprès du

Digitized by Google

gouvernement du Roi, qu'une dépêche écrite dans le même esprit que celle qui fait l'objet de la présente note doit être très certainement déjà arrivée à Alexandrie, dans le but fortement arrêté d'obtenir du gouverneur de l'Égypte la suspension immédiate de toute hostilité contre les troupes de Sa Hautesse, et d'ajouter qu'il a reçu l'information certaine que les deux fonctionnaires musulmans placés par le Sultan à la Mecque n'ont point été expulsés de cette ville par le gouverneur de l'Égypte et sont en pleine possession du poste que Sa Hautesse leur a confié.

D'après les considérations et communications qui précèdent, au nom des plus précieux intérêts de l'empire ottoman, au nom de l'intérêt général de l'Europe qui veut la paix, au nom enfin de la sincère amitié qui depuis tant de siècles unit la France à l'empire ottoman, l'ambassadeur soussigné engage et sollicite même le gouvernement de Sa Hautesse à prendre les dispositions nécessaires et que la circonstance actuelle exigera, soit pour prévenir le commencement des hostilités entre les troupes ottomanes et les troupes égyptiennes, soit pour y mettre immédiatement un terme si, ce qu'à Dieu ne plaise! elles avaient déjà commencé.

L'ambassadeur de France soussigné saisit avec empressement cette occasion pour renouveler à Son Excellence le ministre des affaires étrangères de la Sublime-Porte l'assurance de sa haute considération.

Baron Roussin.

Digitized by Google

II.

Le soussigné, ambassadeur de Sa Majesté le Roi des Français près la Sublime-Porte Ottomane, dont le devoir, parfois pénible à remplir, a été, à plusieurs reprises et dans des circonstances récentes, de porter à la connaissance de son gouvernement les tendances belliqueuses de Sa Hautesse, tendances faites pour alarmer ses véritables amis, a reçu, ainsi qu'il a été déjà dit, par un aide-de-camp de Son Excellence monseigneur le maréchal ministre des affaires étrangères, président du conseil des ministres à Paris, l'ordre de faire entendre à la Porte le langage le plus propre à l'éclairer enfin sur les dangers auxquels elle est au moment de s'exposer sur le terrain de la guerre, et par la guerre sur celui de la politique.

Le soussigné, qui, dans sa vive sollicitude pour les intérêts les mieux compris du gouvernement de Sa Hautesse, ne se pardonnerait jamais d'avoir été devancé dans l'expression d'une pensée qui importât au salut comme à l'honneur de l'empire ottoman, se voit dans le cas de rappeler à Son Excellence le reis-effendi l'entretien qu'il a eu avec lui sur ce grave sujet le 20 mars dernier, et celui du 27 mai, auquel assistait aussi le capitan-pacha. A cette occasion le soussigné s'empresse de déclarer que ce serait avec regret qu'il se souviendrait de la chaleur apportée à ses paroles, si elles n'avaient pas leur excuse dans le sentiment profond qui les lui inspirait. Toutefois, comme depuis cette époque les événements ont marché, et que chaque jour, on ne doit plus se le dissimuler, a amené de nouveaux faits qu'on ne saurait trop déplorer,

Digitized by Google

tels, par exemple, que le départ de la flotte de Constantinople, l'embarquement de troupes de terre à son bord et l'envoi de Méhémet-Ali-Bey au camp d'Hafiz-Pacha, le soussigné, ambassadeur de Sa Majesté le roi des Français, ne peut négliger de mettre à profit l'arrivée du messager extraordinaire de M. le maréchal Soult pour appeler plus que jamais l'attention du gouvernement de Sa Hautesse sur la nécessité de la paix. Il ne fait donc que se conformer à l'esprit bienveillant des instructions qui lui sont parvenues en demandant que, même dans le cas le plus désespéré, celui où sur un point quelconque du territoire de l'empire la guerre aurait éclaté, la voix du plus ancien allié de la Sublime-Porte Ottomane ne cesse pas d'être entendue. Or, cette voix amie conseille, le gouvernement de Sa Hautesse ne doit pas plus longtemps l'ignorer, de mettre immédiatement fin aux hostilités si malheureusement elles avaient commencé, de révoquer les ordres qui ont conduit les troupes sur l'Euphrate, de les faire mettre dans leurs anciennes positions, de prescrire enfin au capitan-pacha de puiser dans la force et la magnificence même de sa flotte toutes les raisons de générosité et de prudence. Le soussigné aime alors à se persuader que, quelque avide que soit le gouvernement de Sa Hautesse d'ajouter encore à sa gloire militaire, il ne considérera jamais comme étant dictés par des inspirations prises en dehors du point d'honneur le mieux compris des conseils de longanimité et de prudence apportés jusqu'à lui au nom de l'un des plus grands hommes de guerre que compte encore l'époque contemporaine. Se reposant entièrement sur l'impression que ne peut manquer de produire sur un gouvernement aussi judicieux que celui de Sa Hautesse un langage

Digitized by Google

qui n'emprunte ses accents qu'à la plus froide raison comme à la plus sincère et à la plus vieille amitié, le soussigné, ambassadeur de Sa Majesté le roi des Français, se plaît à demeurer convaincu que son rôle de conseiller lui sera rendu encore plus précieux par l'attention que le gouvernement de Sa Hautesse consentira à lui prêter, que ce rôle ne courra plus le risque d'être transformé en aucun autre qui pourrait coûter à son cœur, mais qu'aussi la bienveillance à laquelle il a droit, et avec laquelle il veut être désormais écouté, donnera aux paroles qu'il fait entendre pour la troisième fois dans un si court espace de temps tout le poids qu'elles doivent enfin avoir.

N° XIV.

RÉPONSE DE LA PORTE A LA NOTE DE L'AMBASSADEUR.

Nous avons pris connaissance de la note dans laquelle Son Excellence monsieur l'ambassadeur de France nous informe qu'il a reçu des instructions de Son Excellence monsieur le ministre des affaires étrangères de France par un de ses aides-de-camp, relativement à la question d'Égypte. Ces instructions lui ordonnent de faire sentir à la Sublime-Porte les dangers de la guerre, de lui donner des conseils salutaires, de l'engager à mettre un terme aux hostilités si elles ont déjà commencé, à faire rentrer dans leurs anciennes positions les troupes ottomanes qui ont passé l'Euphrate, et à ménager la flotte impériale commandée par le capitan-pacha, en considération de sa beauté et de sa force.

Digitized by Google

Il est inutile de citer les nombreux actes de Méhémed-Ali contraires à ses devoirs de sujet et le mal qu'ils ont causé à la Sublime-Porte. Malgré la tolérance dont elle a fait preuve, ce Pacha n'est point resté tranquille, et n'a cessé d'élever des fortifications et de faire toute sorte de dispositions contre le gouvernement de Sa Hautesse, qui l'a constamment comblé de bienfaits et que la loi lui ordonne de regarder comme son souverain légitime. En conséquence, sa conduite étant de nature à détruire toute confiance en lui, la Sublime-Porte a songé à prendre les mesures nécessaires, et il a fallu donner une position convenable à l'armée impériale. Si Méhémed-Ali, comme il a été dit antérieurement et postérieurement à Son Excellence monsieur l'ambassadeur de France ainsi qu'aux représentants d'Angleterre, de Russie et d'Autriche, accepte et remplit les obligations de sa qualité de sujet, une effusion de sang sera évitée, parce que les pays confiés à son administration font partie de l'empire dont Sa Hautesse a hérité, et que la perte des troupes qui auront péri des deux côtés et le malheur des habitants et des provinces qui auront été les victimes de la guerre doivent l'intéresser. Mais malheureusement, tant que cet état de choses subsistera, aucun parti n'aura de sécurité, et les nombreuses troupes ottomanes occasionneront de grandes dépenses. Si l'on juge avec justice et impartialité, on ne pourra douter que le Sultan ne soit dans son droit sous tous les rapports et que le Pacha d'Égypte n'ait plusieurs torts à se reprocher. L'arrangement de cette affaire sans collision dépend de la reconnaissance par ce visir de sa qualité de sujet, et il ne témoignera d'une soumission et d'une obéissance parfaites qu'en abandonnant Adana, Alep, Damas, Saïda, Jérusa-

Digitized by Google

lem et Naplouse, et en réduisant ses forces actuelles à ce qu'il est permis à un sujet d'en avoir; et dans ce cas, comme il en a été dit à nos amis MM. les représentants, le gouvernement de Sa Hautesse, dont les explications précédentes prouvent qu'il ne veut pas la guerre, pourra se montrer plus favorable. Néanmoins il leur a été annoncé plusieurs fois que le Pacha d'Égypte, tenant continuellement une attitude de nature à provoquer la guerre, avait commis trois ou quatre actes hostiles, et la Porte aimait à croire que les grandes puissances, et surtout la cour de France, son ancienne amie, prenant en considération les droits de Sa Hautesse, chercheraient à lui donner des preuves de leur amitié et de leur bienveillance. Mais les ministres ottomans ont vu avec douleur que la note susmentionnée, sans répondre en aucune manière aux désirs du gouvernement de Sa Hautesse, ne parle que des chances funestes de la guerre, et conclut au non-commencement des hostilités entre les troupes turques et les troupes égyptiennes, et à un mouvement rétrograde par terre et par mer. Ils ont vu avec douleur que le gouvernement français, qui prétend depuis longtemps être l'ami sincère de celui du Sultan, n'a point pris en considération les droits et la dignité de Sa Hautesse, qu'il n'a rien dit à Méhémed-Ali, dont les nombreux actes de désobéissance sont patents, et qu'il demande à la Sublime-Porte de renoncer à la guerre sans écouter le vœu qu'elle forme d'être délivrée du tort manifeste que lui cause la situation actuelle, c'est-à-dire le désir de voir le Pacha d'Égypte prendre l'attitude qui convient à un sujet de Sa Hautesse. Nos amis sincères conviendront que la Sublime-Porte est obligée de défendre ses droits, et excusable également dans

Digitized by Google

ses dispositions par terre et par mer en présence des actes notoires des Égyptiens. Dans le fait la Porte ne veut pas la guerre, mais la longue durée de cet état de choses a causé beaucoup de mal à sa nation; des hostilités ont été commises par les Égyptiens et il a fallu penser aux moyens de les repousser. En conséquence, le gouvernement de Sa Hautesse se conformera aux vues du gouvernement français si celui-ci consent à s'occuper d'arranger ce différend sans que la guerre éclate, comme le désire Sa Hautesse, et de manière à ménager la dignité de la Porte, c'est-à-dire à amener la rétrocession des villes ci-dessus nommées et la réduction des forces actuelles de Méhémed-Ali à la quantité suffisante à un sujet; si les droits de la Porte ci-dessus énoncés et les réflexions qui précèdent sont pesés avec équité, il sera reconnu qu'elle a pleinement raison. Aussi espérons-nous que ces explications seront agréées par la cour de France, et que, conformément aux droits des gouvernements et aux usages des nations, elle nous donnera une assistance bienveillante.

Nous remettons cette note officielle à Son Excellence monsieur l'ambassadeur de France, en lui offrant la nouvelle assurance de notre amitié.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

N° XV.

RELATION DE LA BATAILLE DE NÉZIB PAR SOLIMAN-PACHA.

Partis du camp de Douébèk le 18 juin, nous arrivâmes le 20 par une marche de front sur cinq colonnes d'infanterie et deux de cavalerie au village de Mezar, à deux heures à peu près de l'armée turque campée au village de Nézib. Le 21, une grande reconnaissance fut faite sur sa position avec environ quinze cents Bédouins, quatre régiments de cavalerie et deux batteries d'artillerie à cheval. Pendant que nos troupes légères tiraillaient et que l'artillerie échangeait quelques coups de canon, nous reconnûmes leur position trop forte pour être attaquée de front ou de flanc. Leur front était protégé en arrière par des hauteurs fortifiées et couronnées d'artillerie, en avant par trois redoutes de grande dimension; leur droite appuyée à une hauteur où il y avait un régiment d'infanterie dans une redoute, et plus bas une batterie d'artillerie protégeant l'extrême droite et le régiment dans la redoute; leur gauche appuyée à une redoute placée sur un mamelon à pentes roides. L'attaque, étant donc très difficile sur le front ou sur les ailes, aurait fait perdre beaucoup de monde et n'aurait pas eu le résultat désirable. Il fut proposé sur-le-champ de tourner l'ennemi par sa gauche par une marche de flanc.

Nous rentrâmes au camp. Dans la nuit les préparatifs

Digitized by Google

furent faits, et le 22 juin au point du jour l'armée leva le camp et se mit en marche, par une marche de flanc, par lignes en colonnes, la droite en tête. Après dix heures de marche nous arrivâmes au pont de Horgoun[1]. Dans l'après-midi, avant d'y arriver, les Turcs présentèrent quelques bataillons et de l'artillerie sur le flanc gauche de la marche de flanc. A l'instant même nous occupâmes un mamelon sur le flanc droit de nos colonnes, et nous prîmes position avec deux batteries d'artillerie et deux régiments d'infanterie en ligne par bataillons en masse, chaque bataillon ployé en double colonne sur le centre. Un régiment d'infanterie et un régiment de cavalerie, envoyés à la gauche de la marche de flanc, prirent position sur la direction des flancs de ce corps turc. Ces dispositions lui imposèrent, et il se retira. L'armée continua tranquillement sa route et vint prendre position au pont de Horgoun, sur la rive gauche de la rivière.

La journée du 23 juin fut employée à préparer les armes pour la bataille, et aux revues passées à l'artillerie, infanterie et cavalerie.

Dans la nuit du 23 au 24, à peu près vers minuit, l'ennemi amena deux batteries d'obusiers avec quelque infanterie et cavalerie sur la direction de notre gauche; il jeta environ deux cent cinquante à trois cents obus dans le camp; il y eut quelque désordre. Un des aides-de-camp de Soliman-Pacha, Mohammed-Bey, eut son cheval blessé d'un éclat d'obus. (Il avait eu son cheval tué trois jours avant, à la reconnaissance.) Nous eûmes sept à huit hommes tués et une trentaine de blessés. Il paraît que

(1) C'est le nom que l'on donne au pont sur le Karsiu.

Digitized by Google

l'ennemi avait relevé la direction de la tente de Soliman-Pacha, car le plus grand nombre des obus vint tomber autour d'elle. A l'instant même Soliman se porta aux avant-postes, et le feu des Turcs fut bientôt éteint par un feu roulant d'artillerie, qui, la veille, de crainte de surprise, avait été disposée à cet effet tout autour du camp. Comme on le sut plus tard, les Turcs eurent quelques canonniers tués et blessés, quelques pièces démontées, et ils se retirèrent en désordre dans le camp, infanterie, cavalerie et artillerie. Pendant ce temps l'armée avait pris les armes; au retour de Soliman-Pacha chacun reprit son poste, et l'on attendit le jour. A peine commençait-il que l'armée reprit sa marche de flanc, toujours par lignes en colonne, la première ligne formant la première colonne, et marchant par divisions à distance entière; la deuxième ligne, deuxième colonne, marchant par bataillons à distance de section en double colonne sur le centre et à intervalles de déploiement; la troisième ligne, troisième colonne, marchant par bataillons serrés en masse, ployés en double colonne sur le centre, avec intervalle de deux divisions entre les bataillons. Six régiments de cavalerie marchant en colonne serrée par régiment; le régiment de gauche (sa gauche) à six cents pas et sur la direction de la troisième ligne; deux régiments de cavalerie à l'arrière-garde. A la droite et à la gauche des lignes, entre la première et la deuxième ligne, un régiment d'infanterie marchant en ligne par bataillons en masse, chaque bataillon serré et ployé en double colonne sur le centre, avec intervalle de déploiement entre les bataillons. Cette disposition était prise pour le cas où nous aurions été attaqués sur la tête ou sur la queue de nos colonnes. Ces régiments,

Digitized by Google

marchant à distance de deux divisions en dehors des têtes de lignes, se seraient déployés promptement en commençant leurs feux pendant que les lignes auraient fait *en avant* ou *face en arrière en bataille*, sous la protection de la cavalerie, de l'artillerie, etc.

En levant le camp et ouvrant la marche, nous avançâmes quelques mille pas sur une direction presque perpendiculaire à la ligne de bataille des Turcs (ils avaient fait face en arrière et s'étaient déployés sur les hauteurs derrière leur ancien camp), pensant que peut-être ils déboucheraient dans la plaine pour accepter la bataille en rase campagne. Voyant qu'ils ne faisaient aucun mouvement, nous exécutâmes un nouveau changement de direction à gauche, et nous marchâmes parallèlement à leur ligne en la prolongeant de deux mille pas, faisant toujours attention s'ils prenaient quelques dispositions, pour manœuvrer en conséquence. Ayant reconnu leur intention bien prononcée d'accepter la bataille sur l'emplacement où ils se trouvaient, nous changeâmes de direction à gauche une dernière fois et nous nous dirigeâmes sur un mamelon qui se trouvait à hauteur de leur droite, devenue gauche par leur mouvement de face en arrière. Nous avions l'intention d'attaquer avec notre droite en refusant le centre et la gauche. En conséquence, nous nous dirigeâmes obliquement par rapport à leur ligne de bataille. Notre but était, dans le cas où nous n'aurions pas réussi avec la droite, de la retirer sous la protection de la cavalerie, et d'attaquer avec le centre et la gauche à l'instant même où la droite aurait commencé son mouvement de retraite. L'armée étant arrivée à deux ou trois cents pas du mamelon, on fit prendre l'ordre de bataille, ce qui fut exécuté

Digitized by Google

très lestement et avec beaucoup d'ensemble. La première ligne le fit par *un à gauche en bataille ;* la deuxième et la troisième, par des changements de direction par le flanc droit et par bataillons pour faire face au front ; la cavalerie, par des changements de direction à gauche par régiment. L'artillerie de première ligne (neuf batteries), marchant à cinq cents pas du flanc gauche de la première colonne (première ligne), se mit en batterie à l'instant où la première ligne exécutait son *à gauche en bataille.*

Quatre batteries marchaient avec les six régiments de cavalerie en tête des colonnes, quatre batteries en queue ; dix batteries de réserve marchaient à trois cents pas sur le flanc extérieur de la troisième ligne.

Pendant que l'armée exécutait ces divers mouvements, on fit sur-le-champ occuper par une batterie de gros calibre le mamelon que son importance rendait la clef du champ de bataille. Les Turcs sentant, mais trop tard, l'avantage de cette position, ouvrirent leur feu d'artillerie, ce qui ne nous empêcha pas d'assurer la position de la batterie et d'indiquer aux canonniers sur quel point ils devaient tirer. Soliman-Pacha descendit ensuite à la droite, et ordonna à l'artillerie de se porter en avant et d'ouvrir ses feux. Cette attaque fut soutenue par un régiment d'infanterie (aile droite, première ligne). Deux régiments d'infanterie et quatre de cavalerie furent envoyés sur notre extrême droite pour protéger ce mouvement. La fusillade et la canonnade s'engagèrent alors de toutes parts, excepté au centre et à l'aile gauche, qui ne devaient attaquer que lorsque l'on en donnerait l'ordre. Il y eut un moment d'hésitation, et nos troupes, cavalerie, infanterie et artillerie, furent ramenées vigoureusement à l'extrême

Digitized by Google

droite. Cependant nous tînmes bon à l'aile droite, et la gauche turque fut forcée de se replier. On profita de ce mouvement rétrograde pour porter en avant toute l'aile droite, et on envoya sur-le-champ au centre et à la gauche l'ordre d'arriver sur la ligne des feux et de développer les leurs.

L'armée turque ne put résister à toutes ces attaques successives et faites avec beaucoup d'ensemble ; elle se mit en retraite sur son ancien camp, et nous la fîmes poursuivre par notre artillerie de première ligne et par la première et la deuxième ligne d'infanterie. La troisième ligne, infanterie et artillerie de réserve, prirent position sur les hauteurs qui couronnaient le camp turc. C'est à la suite de ces manœuvres que l'armée turque fut mise en complète déroute.

Nous avons pris dans le camp ennemi cent quarante-quatre pièces de canon avec leurs caissons, trente-cinq pièces de gros calibre dans les redoutes de Biledjik abandonnées par les Turcs, toutes les tentes, depuis celle de Hafiz-Pacha jusqu'à celles des derniers soldats, dix-huit à vingt mille fusils, et douze à quinze mille prisonniers qui ont été sur-le-champ renvoyés dans les endroits qu'ils ont choisis, soit chez eux, soit dans les possessions de Méhémed-Ali.

Digitized by Google

N° XVI.

RAPPORT DU CAPITAINE CAILLÉ.

Au camp de Marach, le 3 juillet 1839.

Monsieur le maréchal,

Le départ précipité du dernier courrier ne m'a pas permis de vous informer des détails que j'ai recueillis, depuis mon arrivée au camp, sur la bataille de Nézib. Dans l'espoir qu'un récit succinct de cet événement militaire ne vous paraîtrait pas sans intérêt, j'ai coordonné les divers renseignements que j'ai pu obtenir, et j'ai cherché à en composer un ensemble qui donnât à Votre Excellence une idée exacte de la manière dont cette importante affaire a eu lieu.

Dans sa marche vers l'armée turque, Ibrahim rencontra d'abord l'ennemi à Mezar, village situé à deux heures et demie au sud-ouest de Nézib. Cette position était occupée par deux régiments de cavalerie et par un assez grand nombre de bachi-bozouk (cavaliers irréguliers) soutenus par quelques batteries.

Un pont sur la rivière de Mezar et un chemin fortement encaissé rendaient la défense de ce village très facile; on devait donc s'attendre à se voir disputer le passage du pont et de la gorge ; on tira en effet quelques coups de canon; mais l'approche des Egyptiens, dont l'artillerie répondit à celle des Turcs, suffit seule pour effrayer les soldats de cet avant-poste, qui s'enfuirent tous en abandonnant leurs tentes et leurs effets.

Digitized by Google

Ibrahim entra donc à Mezar sans combattre, et fit ensuite, presque sans opposition, la reconnaissance du camp de Hafiz-Pacha. Les troupes ottomanes avaient pris position à droite et à gauche de la rivière de Nézib; elles occupaient les sommités des collines élevées, appuyant leur droite à une haute montagne et leur gauche à la rivière. Le front de leur ligne de bataille était défendu sur toute sa longueur par des ouvrages parfaitement construits et fortement armés.

Cette position, déjà excellente par elle-même, était devenue formidable par la construction de nombreuses redoutes; l'attaque ne paraissant offrir aucune chance de succès, Ibrahim se décida à la tourner, et ordonna aussitôt d'opérer un mouvement en arrière. On repassa la rivière de Mezar et l'on marcha vers l'est pour prendre ensuite le camp à revers.

Le généralissime égyptien s'avança avec l'avant-garde et traversa sans aucun obstacle une longue gorge et un pont au-delà duquel il posa son camp en attendant que l'armée commandée par Soliman-Pacha l'eût rejoint en cet endroit; il n'avait avec lui que deux régiments de cavalerie, quelques centaines de Hanadés et quatre batteries d'artillerie à cheval. Dès qu'il eut occupé l'entrée du défilé qu'il venait de passer si heureusement, il aperçut devant lui les troupes turques qui venaient sans doute pour défendre le passage, mais il était déjà trop tard; elles avaient commis l'énorme faute de se laisser devancer. La présence des soldats égyptiens, ici comme à Mezar, suffit à elle seule pour les arrêter, et elles n'osèrent même pas tirer un coup de canon; la confiance et la tranquillité d'Ibrahim étaient telles qu'il se coucha et

Digitized by Google

dormit jusqu'à l'arrivée du gros de l'armée, qui ne le rejoignit que deux heures après.

On a peine à concevoir comment les Turcs ont laissé envahir deux fois les approches de leur camp sans chercher à inquiéter les Egyptiens dans des passages difficiles où l'on aurait pu les arrêter longtemps, et où une défense énergique, secondée d'ailleurs par l'avantage du terrain, aurait pu leur faire perdre beaucoup de monde.

Quelques avantages obtenus dans de pareils combats auraient pu remonter le moral des soldats de Hafiz-Pacha et leur donner plus de chances de succès pour le gain de la grande bataille. Il est surtout difficile d'expliquer comment le serasker, à la vue du mouvement rétrograde d'Ibrahim, n'a pas su deviner les intentions du généralissime égyptien, ou bien, dans la supposition où il les aurait comprises, comment il ne s'est point opposé à l'exécution du plan de l'ennemi en gardant fortement la seule gorge par laquelle il fallait arriver pour le faire réussir. Quoi qu'il en soit, l'armée égyptienne traversa sans coup férir le défilé dont le libre passage avait assuré le succès de ses manœuvres, et elle se reposa toute une journée en avant du pont sans être inquiétée d'aucune façon. Cependant Hafiz-Pacha la fit attaquer durant la nuit suivante, et son artillerie avait déjà causé quelque désordre dans le camp égyptien lorsque tout à coup il fit cesser le feu au moment où cette surprise avait quelques chances de réussir si elle avait été dirigée et continuée avec vigueur.

Après cette demi-attaque, le reste de la nuit se passa tranquillement, et, le lendemain matin, le soleil était à

Digitized by Google

peine levé que les soldats égyptiens occupaient déjà tout le terrain en arrière du camp de l'armée ottomane. Hafiz-Pacha, n'ayant pas su s'opposer à l'habile combinaison d'Ibrahim, fut forcé d'accepter la nouvelle position qu'on lui faisait, et de renoncer à profiter de la plupart des ouvrages qu'il avait élevés à grand'peine pour couvrir tout le front de son armée; il fut obligé de faire face en arrière et de tourner le dos aux redoutes sur lesquelles il avait fondé son espoir et à l'abri desquelles ses soldats auraient combattu avec plus de confiance un général dont le nom seul leur inspirait de grandes craintes.

Les deux armées occupaient une ligne d'une égale étendue et leurs forces étaient à peu près les mêmes. Celle de Hafiz-Pacha se composait de dix-sept régiments d'infanterie, neuf régiments de cavalerie, plus de cent pièces d'artillerie, et d'un grand nombre de bachi-bozouk et de seïmen (fantassins irréguliers).

Ibrahim-Pacha avait sous ses ordres quatorze régiments d'infanterie, huit régiments de cavalerie, quatre régiments d'artillerie et douze à quinze cents Hanadés.

A huit heures du matin le canon égyptien commença le feu par la gauche, et bientôt après toute l'artillerie des deux armées se fit entendre. Cette canonnade dura environ une heure et demie; mais celle des Turcs était devenue beaucoup moins vive, plusieurs caissons avaient sauté au milieu de leur camp, et leur explosion avait sans doute mis quelques batteries hors d'état de continuer le feu.

Les boulets turcs avaient fait peu de mal à l'armée d'Ibrahim, tandis que l'artillerie égyptienne, dont le tir est très juste, avait jeté le plus grand désordre dans les

Digitized by Google

troupes de Hafiz-Pacha. Le général égyptien jugea le moment opportun pour engager l'infanterie, et bientôt la fusillade commença. L'infanterie turque se tint parfaitement bien, et repoussa même l'aile droite, où se trouvaient Ibrahim et Soliman-Pacha; des charges de cavalerie furent ordonnées et revinrent en désordre. La position était critique. Ibrahim vint lui-même se mettre à la tête de ses troupes, et il réussit, non sans peine, à repousser l'ennemi et à pénétrer jusque dans son camp.

Osman-Pacha, qui commandait la garde, marcha plus lentement, mais sans désordre, et ne tarda pas non plus à entrer dans le camp ennemi. De ce moment, la bataille fut complétement gagnée. Les vaincus s'enfuirent dans le plus grand désordre; cent quatre pièces d'artillerie furent abandonnées, vingt mille fusils furent jetés à terre; les tentes, les bagages, les approvisionnements, rien ne fut emporté. Toute la maison de Hafiz-Pacha tomba au pouvoir des vainqueurs, sa décoration même n'a point été sauvée; elle fait aujourd'hui la fortune d'un soldat. Tout ce qui était à Nézib fut également laissé aux Egyptiens, et ce jour-là fut pour eux, non-seulement un jour de victoire, mais encore un jour de riche butin, avantage auquel les soldats d'Ibrahim sont plus sensibles qu'à tout autre.

Après cette défaite, Hafiz-Pacha s'enfuit dans les montagnes avec les débris de son armée, et, grâce à la difficulté du terrain, il put facilement échapper à la cavalerie égyptienne, qui, dans un pays accessible, aurait rendu toute retraite impossible à une armée si complétement démoralisée. Neuf mille hommes seulement ont été faits prisonniers, et Ibrahim leur a laissé la liberté de

Digitized by Google

rester dans les possessions de Méhémed-Ali ou de rentrer dans les états du Grand-Seigneur, du côté d'Orfa et de Diarbékir. La plupart ont préféré le séjour de la Syrie; les uns y travailleront comme ouvriers, les autres ont pris des teskérés de bachi-bozouk ; ceux-ci sont environ au nombre de deux mille quatre cents, et Son Altesse les a envoyés dans le voisinage de Homs et de Hamah.

On ne connaît pas encore le nombre exact des morts et des blessés ; les médecins estiment celui des blessés qui ont été pansés à quinze cents pour les deux armées, et supposent que près des trois cinquièmes appartiennent aux Turcs. Pour les morts, je n'ai rien pu savoir; les rapports ne sont pas encore arrivés à Son Altesse, et, comme on ne les a pas enterrés, on n'a encore aucun moyen d'évaluation. Les Turcs comptent trois pachas parmi les morts, et plusieurs officiers généraux et colonels ; les Egyptiens n'ont à regretter que la mort d'Ibrahim-Bey, colonel d'un régiment de la garde.

Voilà, Monsieur le Maréchal, comment s'est donnée cette fameuse bataille de Nézib, dont l'issue va jeter la consternation dans les conseils de la Porte et renverser sans doute bien des illusions que les puissances européennes n'avaient pas pu parvenir à détruire. Cette victoire ouvrait encore les portes de l'Asie-Mineure à Ibrahim-Pacha, et sans la prompte intervention de la France, le général égyptien allait encore menacer le Sultan jusqu'au sein de ses états, et le forcer à reconnaître la faiblesse de sa puissance militaire en l'obligeant à recourir à des secours étrangers dont l'emploi eût pu compromettre la paix de l'Europe.

Votre Excellence avait prévu les dangers que pouvait

Digitized by Google

susciter en Occident le commencement des hostilités entre l'Egypte et la Turquie ; elle a voulu que le gouvernement du Roi s'interposât entre les deux parties belligérantes pour éviter ce péril, et tout semble faire espérer aujourd'hui que Votre Excellence aura parfaitement réussi.

Cette intervention a été franchement acceptée par Méhémed-Ali, et son fils, quoique tout enivré encore par une grande victoire qui ne laissait plus entre lui et Constantinople que des soldats en fuite ou démoralisés, a enfin consenti, après une longue résistance, à entrer dans les idées pacifiques de son père.

N° XVII.

INSTRUCTIONS DE HAFIZ-PACHA.

Plan de la marche de l'armée du Sultan contre l'Egypte, en neuf articles.

Puisque le gouvernement égyptien n'est pas rentré sous la domination de son souverain, il est probable que l'été prochain il déclarera et obtiendra son indépendance. Comme tous mes efforts et tous mes calculs sont restés sans résultat, il n'y a que la guerre qui me rendra maître de cette province et qui l'unira à l'empire des Osmanlis, et pour son exécution et ses succès il faut prendre de bonnes dispositions.

ART. Ier.

Pour le bon succès de cette entreprise, il faut établir des lois rigoureuses. Dans le règlement, il sera promis des

Digitized by Google

grades de serasker à tous les *ferik*-pachas (lieutenants généraux) s'ils ne trahissent et n'intriguent pas; mais s'ils manquent à leur devoir ils seront immédiatement renvoyés du service.

ART. II.

D'après ce plan, l'armée doit être composée de soixante à soixante-dix mille hommes avec cent vingt pièces de canons, à savoir: quarante mille d'infanterie, quinze mille de cavalerie, cinq mille artilleurs et corps du génie, et, pour le reste, dix mille de troupes irrégulières.

ART. III.

Partout où l'ennemi sera rencontré, comme il doit être vaincu par l'artillerie, il est nécessaire que le généralissime exerce journellement l'artillerie en ligne de bataille.

ART. IV.

Pour empêcher les Egyptiens de faire un coup de main sur Marach, il est nécessaire que cette ville soit fortifiée et gardée par beaucoup de troupes. Après avoir pris ces mesures, le généralissime marchera droit sur Alep et de là à Damas, et ensuite à Acre, pour prendre possession de cette forteresse, et ne pas perdre de temps pour s'emparer de toutes lesdites villes. Après la prise d'Acre, il faut laisser dans cette place grand nombre de soldats et marcher en droite ligne sur l'Égypte. La prise d'Acre sera considérée comme la première conquête de cette guerre; cette entreprise pourra avoir son succès peut-être avant quatre à cinq mois. Et si le gouvernement égyptien ne rentre pas sous la domination de l'empire, que le généralissime sache que la guerre sera indéfinie; et il faut qu'il prenne des mesures en conséquence; car la prise de l'Egypte étant

Digitized by Google

la seconde conquête, il faut au moins quatre à cinq mois pour le succès de cette seconde entreprise. A ce compte, l'importante possession de la Syrie et de l'Egypte emploiera en tout onze mois ou un an.

ART. V.

Selon les notions que nous avons, Soliman-Pacha n'est pas content de sa position; il est nécessaire qu'un homme si important soit éloigné du camp; il faut donc envoyer un officier pour tâcher, par tous les moyens, de le faire venir dans notre quartier. Soliman-Pacha étant Européen, il faut envoyer auprès de lui un de nos officiers français pour tâcher de le faire passer chez nous.

ART. VI.

Méhémed-Ali jusqu'à présent n'a donné des grades aux Arabes que jusqu'au grade de capitaine, tandis qu'aux chrétiens il donne ceux de colonel, général et pacha. Dans notre camp il y a des Arabes qui ont le grade de pacha. En conséquence, à celui qui désertera vers nous avec trente soldats, il faut donner le grade de lieutenant; à celui qui désertera avec trente à cent soldats, celui de capitaine, et si un commandant déserte avec son bataillon, le nommer colonel. Et ceux qui intrigueront dans l'armée égyptienne pour faire révolter soldats, officiers ou colonels, obtiendront chez nous des grades supérieurs. Afin que ce projet ait son exécution, il est nécessaire d'écrire des proclamations et de les faire parvenir au camp égyptien par des espions.

ART. VII.

Les Druses, les Mutualis, qui se trouvent dans l'armée égyptienne, les chefs des peuplades et le peuple, qui sont

Digitized by Google

sous la domination de Méhémed-Ali, doivent être encouragés par des promesses à embrasser notre parti. Il faut donc seconder leurs intentions et leur accorder tout ce qu'ils désirent; et, pour mieux réussir dans cette entreprise, il est nécessaire que Hafiz-Pacha porte avec lui sept à huit mille bourses pour distribuer de l'argent là où il le jugera convenable et utile.

ART. VIII.

Dans l'armée de Méhémed-Ali-Pacha il y a beaucoup d'employés européens par le moyen desquels on pourrait connaître tous ses plans et ses projets; il est nécessaire, pour être bien informé, d'en voyer auprès d'eux des espions, afin que le succès de la guerre qui va s'ouvrir l'été prochain ne laisse aucun doute.

ART. IX.

Pour faire un débarquement de dix à douze mille hommes à Tripoli, il faut que l'escadre se mette en mouvement, et, aussitôt que le corps d'armée marchera sur Marach, il est nécessaire d'entrer en intelligence avec les Druses, les Mutualis et autres Cabyles. Pour le succès de cette entreprise il faut préparer trente à quarante pièces de canon de campagne, dix à quinze mille fusils, avec les munitions et matériel, pour être expédiés par mer à la première demande. Les personnes chargées de cette entreprise doivent employer tous leurs soins afin que ces affaires puissent se terminer le plus tôt possible.

Digitized by Google

N° XVIII.

LETTRE D'IBRAHIM A MÉHÉMED-ALI.

Voici ce que vous expose votre serviteur :

Il a pris connaissance des ordres de son bienfaiteur Votre Altesse, ordres contenus dans la lettre qu'elle lui a fait l'honneur de lui envoyer sous la date du 5 *rebi-ul-akhr* (16 juin), avec M. Caillé, aide-de-camp de Son Excellence M. le président du conseil et ministre des affaires étrangères de France, Son Excellence le très magnifique maréchal Soult.

Son Excellence Hafiz-Pacha avait détaché Suleyman-Pacha, gouverneur de Marach, sur Aïntab; il avait fait assiéger nos troupes dans cette place; elle avait été prise. Nous avions marché le 13 *rebi-ul-akhr* (24 juin) contre leur principal corps d'armée; une bataille avait eu lieu. Ces événements ont été précédemment annoncés à Votre Altesse; elle aura daigné connaître la position qu'elle avait obtenue.

Conformément aux ordres illustres de Votre Altesse, à leur réception nous aurions dû rester où nous étions sans nous avancer, et une partie de notre armée était à Ouroul, lieu situé près de Nézib. Nous arrêter dans cette position n'eût été rien autre chose que de conjurer nous-mêmes notre perte par le manque de vivres.

Ainsi, la nuit où le susdit aide-de-camp nous rejoignit, c'est à peine si l'on avait pu trouver une demi-ration par cheval, et si l'on eût voulu demeurer là, le lendemain

Digitized by Google

nos chevaux n'auraient rien eu pour se nourrir. L'endroit le plus voisin d'où nous pouvions tirer des subsistances était Alep, et cette ville était située à quatre journées.

1° Si nous avions pris le parti d'attendre et de faire venir des vivres d'Alep, les bêtes de somme auraient mis quatre jours à aller, quatre jours à venir, un jour pour charger à Alep, un jour dans le camp pour le déchargement; on devait ainsi compter sur dix jours. Et des bêtes de somme et des chariots? Nous n'avions ni les uns ni les autres. Pour approvisionner notre camp, le moins qu'il eût fallu de bêtes de somme eût été de six à sept mille; il était impossible de se les procurer.

2° Comme nous avons eu l'honneur de le dire à Votre Altesse dans de précédentes dépêches par la voie d'Adana, si nous étions restés dans la position que nous occupions, on faisait des préparatifs pour s'avancer du côté de Kulek, et nous ne pouvions alors savoir si l'on avait ou non marché. Dans la supposition qu'on eût marché, nous n'aurions pu, ni à pied ni à cheval, nous porter dans cette direction.

3° Il nous restait à revenir droit à Alep. Mais une armée victorieuse se retirer en arrière est chose qui ne s'est jamais vue. De plus, tout était ouvert autour de nous; à peine nous serions-nous mis en marche que, pouvant passer les frontières avec une partie de leurs troupes, ils ne nous auraient pas laissé de repos. On trouve des vivres à Marach et à Biledjik, et cependant nous n'aurions pu nous y nourrir sans être maîtres du pays et sans nous arrêter. En nous y établissant, rien ne nous manquait. Puis, s'ils s'étaient emparés de Kulek, d'ici nous pouvions aller à eux.

Digitized by Google

D'après ces motifs, nous avons été impérieusement contraints de nous tourner du côté d'Orfa et de Marach. Cette explication de notre conduite a été donnée au susdit aide-de-camp : il est au fait de tout.

Ainsi se trouve exposée la nécessité qui nous a forcés de sortir de la position où nous étions, et de nous porter droit sur Marach.

Tout commandement ultérieur appartient à qui de droit.

19 rebi-ul-akhr 1255 (30 juin 1839).

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Digitized by Google

LÉGENDE

DU PLAN

DE LA BATAILLE DE NÉZIB.

A. Position de l'armée égyptienne les 20 et 21 juin.

B. Reconnaissance du camp turc le 21.

C. Position de l'armée turque.

D. Redoutes couvrant son front.

E. Redoutes protégeant sa gauche.

F. Régiment d'infanterie dans la redoute, sur la hauteur couvrant sa droite.

G. Batterie d'artillerie protégeant la redoute.

H. 1re marche de flanc de l'armée égyptienne le 22.

I. Corps turc détaché sur le flanc gauche de la marche de flanc.

K. 2 régiments d'infanterie et 2 batteries qui ont pris position à droite des colonnes pour protéger la marche de l'armée.

L. 2 régiments, infanterie et cavalerie, détachés à gauche des colonnes et sur la direction des flancs du corps turc pour couvrir la marche de l'armée.

M. Position de l'armée égyptienne sur la rive gauche de la rivière, au-delà du pont de Horgoun, le 23.

N. Tente du général en chef.

O. Tente du major général.

P. Batteries turques dans la nuit du 23 au 24.

Q. 2e marche de flanc de l'armée égyptienne le 24.

R. Armée turque en ordre de bataille ayant fait face en arrière.

R'. Redoutes construites les 22 et 23, et le 24 au matin.

S. Mamelon servant de direction à la marche de l'armée égyptienne et occupé par une batterie de gros calibre.

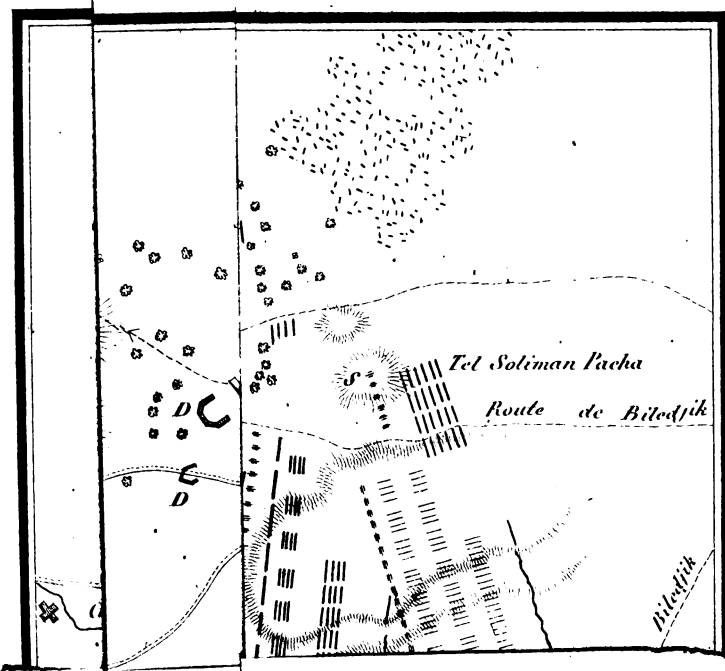
T. 2 régiments d'infanterie, 4 de cavalerie et 4 batteries d'artillerie légère portés à l'extrémité droite pour protéger l'attaque de l'aile droite.

U. Position des réserves égyptiennes, artillerie et infanterie, couronnant les mamelons pendant la retraite des Turcs poursuivis par la 1re et la 2e ligne.

V. Retraite de l'armée turque.

Digitized by Google

LLE D
ur les Tu



Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE.

Pages.

AVANT-PROPOS. V

PROLOGUE. I. Motifs de la guerre du Sultan et du Pacha. — Etat de la Syrie sous le régime turc. — Résultats de l'administration égyptienne. — II. Pétition d'indépendance de Méhémed-Ali. — Refus de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche. — Tentative d'arrangement. — Ambassade d'une femme. — Entremise d'Akhmet-Pacha. — Mission de Sarim. — III. Nouvelles prétentions. — Nouveau refus. — Traité de commerce. — Note. — Le pèlerin. — Départ du Vice-Roi pour le Fazoklo. — Rupture imminente. 1

CHAPITRE PREMIER. Préparatifs de guerre. — Portrait du Sultan brûlé. — Lady Stanhope. — Retour de Méhémed-Ali du Fazoklo. — Partis de la guerre et de la paix. — Akhmet et Khosrew. — Situation diplomatique des grandes puissances. — M. de Sturmer. — M. de Bouteneff. — Lord Ponsonby. — L'amiral Roussin. — Mystification du *statu quo*. 69

CHAPITRE II. Trait spirituel du Sultan. — Avortement de la princesse Mihr-u-Mah. — Mission de Tayar-Pacha au camp impérial. — Passage de l'Euphrate. — Dispositions d'Ibrahim. — Situation des armées turques. — Portrait de Hafiz. — Déclaration pacifique de Méhémed-Ali. 107

CHAPITRE III. Efforts pacifiques à Constantinople. — Nouri-Effendi. — Retour de Tayar-Pacha. —

Digitized by Google

Pages.

Triomphe du parti de la guerre. — Premières hostilités. — Zèle belliqueux de lord Ponsonby. — Conférence de l'amiral Roussin. — Mission de MM. Foltz et Caillé. — Départ d'Ibrahim d'Alep. — Portrait de Soliman-Pacha. 143

Chapitre IV. Note semi-officielle. — Entretien de Hafiz-Pacha et d'un Bédouin. — Prise d'Aïntab. — Correspondance des deux généraux en chef. — Portrait du capitan-pacha. — Départ de la flotte ottomane. — Visite du Sultan à bord du *Mahmoudieh*. — Lettre du Vice-Roi à son fils. 181

Chapitre V. Le grand-cheriff de la Mekke. — Double mission de la France en Orient. — M. Caillé à Alexandrie. — Lettre du Vice-Roi. — M. Foltz à Constantinople. — Note de l'ambassadeur et réponse de la Porte. — Maladie du Sultan. — *Mon petit général*. — Abdication de Milosch. — La flotte turque. — Position de l'escadre française et de l'escadre britannique. 217

Chapitre VI. Prise de la citadelle d'Aïntab. — Marche d'Ibrahim sur Mezar. — Reconnaissance du camp de Nézib. — Nouvelle marche d'Ibrahim. — Hafiz-Pacha et les officiers prussiens. — Campement des Egyptiens au pont d'El-Karsin. — Mort de lady Stanhope. — Attaque nocturne. — Bataille. — Victoire d'Ibrahim. — Arrivée de M. Caillé. — Halte. 243

Chapitre VII. Détails sur la maladie du Sultan. — Les médecins grecs, MM. Constantin et Etienne Cara-Théodori. — Le médecin turc, Abdullak-Effendi, hekim-bachi. — Le docteur allemand, M. Neuner. — *Phthysis tuberculosa*. — Le docteur anglais, M. Millingen. — *Delirium tremens*. — Feux d'artifice. — Khosrew-Pacha. 287

Pièces justificatives et Documents officiels. —

Digitized by Google

Digitized by Google